3 1761 04125 7817

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Simon de Vauchier
bien cordial souvenir

Jules Romains

LUCIENNE

ŒUVRES DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

ROMAN ET PROSE

LES COPAINS.
DONOGOO-TONKA ou LES MIRACLES DE LA SCIENCE.
LE BOURG RÉGÉNÉRÉ.
PUISSANCES DE PARIS.

SOUS PRESSE

MORT DE QUELQU'UN.
SUR LES QUAIS DE LA VILLETTE.

POÉSIE

EUROPE.
LE VOYAGE DES AMANTS.
AMOUR COULEUR DE PARIS.

SOUS PRESSE

UN ÊTRE EN MARCHE.
ODES ET PRIÈRES.

THÉATRE

CROMEDEYRE-LE-VIEIL.
M. LE TROUHADEC SAISI PAR LA DÉBAUCHE.

AU MERCURE DE FRANCE

LA VIE UNANIME.
L'ARMÉE DANS LA VILLE.

E
Rosku

JULES ROMAINS

LUCIENNE

nrf

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, RUE DE GRENELLE. 1922

41223
3.12.45

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES CENT HUIT EXEMPLAIRES IN-QUARTO TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ PUR FIL LAFUMA-NAVARRE AU FILIGRANE DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, DONT HUIT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE A A H, CENT EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE NUMÉROTÉS DE I A C, ET SEPT CENT QUATRE-VINGT-DIX EXEMPLAIRES IN-18 JÉSUS SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRE DONT DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, MARQUÉS DE a A j, SEPT CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE NUMÉROTÉS DE I A 750, TRENTE EXEMPLAIRES D'AUTEUR HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE 751 A 780, CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE.

PQ
2635
O52L8

EXEMPLAIRE N° LXXXIII

IMPRIMÉ POUR

M. SIMON DE VAULCHIER

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS LES Y COMPRIS LA RUSSIE, COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD, 1922.

I

Je nous revois assises l'une en face de l'autre, Marie Lemiez et moi, dans la salle à manger de l'hôtel. On nous réservait une table, près d'une sorte de buffet chauffant où l'on mettait tiédir les assiettes. Le reste des pensionnaires, qui ne comptait que des hommes, occupait deux tables plus grandes, du côté des fenêtres.

Marie Lemiez me dit :

— Dès qu'il a été question de leçons de piano, j'ai parlé de vous. Je leur ai fait votre éloge, comme vous pensez. Ils vous attendent ce soir, vers cinq heures et demie, si vous êtes libre. Je leur ai dit naturellement que vous étiez très prise et que vous auriez beaucoup de peine à vous dégager à cette heure-là. Et aussi que je ne savais pas si vous pourriez leur accorder autant de leçons qu'ils en veulent. C'était la meilleure façon de les décider.

— Combien donc en veulent-ils ?

— Quatre par semaine. Vous ferez travailler les deux sœurs ensemble ou alternativement, à votre

goût. Comme, malgré leur âge, elles savent à peine leurs gammes, on désire rattraper le temps perdu. Mais ce sont des gens fidèles. Vous aurez encore vos élèves dans deux ans, si vous y tenez.

« Je serai contente que vous les connaissiez. Je vous ai déjà beaucoup parlé d'eux. Mais moi, je n'ai pas le talent de rendre mes impressions. Et puis, on ne se les représente pas facilement, ni leur maison non plus.

Je me sentis extrêmement heureuse. J'avais depuis deux mois de grandes difficultés d'argent ; ou du moins je voyais les choses ainsi. Une autre que moi ne s'en serait peut-être pas préoccupée, car loin de faire des dettes, j'avais réussi à garder une provision de trois cents francs. Mais j'étais obligée de mesurer étroitement mes dépenses. Un achat de vingt sous, pour peu qu'il fût imprévu, me jetait dans de longs calculs.

Je ne crois pourtant pas être avare. Je ne le suis certainement pas, si l'avarice consiste à aimer l'argent : je puis dire sans affectation que je le crains et le méprise. Je m'accommoderais très bien d'une vie tout-à-fait dépouillée. Les deux choses qui me plaisent dans le cloître tel que je l'imagine sont la pauvreté et la paix. Mais une jeune fille, professeur de piano dans une petite ville, ne peut pas se laisser tomber au fond de la pauvreté et s'y reposer franchement. Il faut qu'elle se débatte ; ce qui est triste comme de traîner dans son corps un commencement perpétuel de maladie.

Marie Lemiez me dit ensuite :

— Ils voulaient connaître vos conditions. J'ai répondu que je les ignorais, mais que j'étais persuadée qu'ils s'entendraient facilement avec vous, et que l'essentiel pour eux était de vous avoir.

— C'est que me voilà un peu embarrassée.

— Mais non. Ces gens-là sont très à leur aise, bien qu'ils aient un intérieur de petits rentiers. Et puis ils habitent assez loin. N'allez pas convenir d'un prix dérisoire. Moi, je leur prends dix francs de l'heure pour mes leçons de sciences. Si vous leur prenez moins, je les connais, ils seront plutôt déçus.

— Oui, mais vous, vous êtes agrégée et professeur au lycée.

— Agrégée ? Est-ce qu'ils savent ce que c'est ? Ah ! ils m'ont demandé si vous sortiez du Conservatoire. C'était inévitable après l'éloge que j'avais fait. J'ai répondu la vérité, en somme : que vous étiez une des meilleures élèves de D..., mais j'ai ajouté que votre famille, sacrifiant un peu trop aux préjugés de la bourgeoisie, n'avait pas trouvé convenable que vous suiviez les cours ordinaires du Conservatoire. Vous ne sauriez croire le bon effet de ces quelques mots. La mère s'est tournée vers chacune de ses deux filles successivement, puis vers son mari, puis vers moi ; puis elle a incliné une ou deux fois la tête avec bienveillance, comme un président de tribunal. Et j'ai compris que ça voulait dire : « Mon Dieu ! il y a bien un peu d'étroitesse d'esprit là-dedans. Ainsi nous, nous ne voyons pas d'incon-

vénient à ce que nos filles apprennent le latin, la physique et l'anatomie. Mais la jeune personne dont on nous parle a reçu évidemment une bonne éducation et les préjugés qui l'ont entravée au début de sa carrière sont très honorables. » Vous voyez donc, ma chère Lucienne, que vous arriverez là-bas précédée d'une réputation de sainteté.

Nous nous levâmes de table. Marie Lemiez me quitta presque aussitôt pour aller préparer les expériences de son cours de physique. Je me trouvai seule au coin d'une place triangulaire qui occupe le milieu de la vieille ville.

J'avais comme un peu d'ivresse. Cette ressource nouvelle m'arrivait brusquement dans ma pauvreté ; et par là-même m'étourdissait à demi. Je pris plaisir à ne pas examiner tout de suite mon aubaine, à ne pas faire de calculs, à ne pas mesurer quels changements en recevrait ma vie de chaque jour. Ou peut-être qu'au fond de moi un compagnon plus humble de mon esprit, une sorte de serviteur affectueux se donnait le mal de faire hâtivement toutes ces supputations ; mais il ne m'en venait encore qu'une bouffée confuse, qu'un murmure allègre et rassurant.

Je fis deux ou trois fois le tour de la place. Il me sembla que les objets étaient devenus beaucoup plus intéressants, ou plutôt que j'allais enfin pouvoir m'intéresser à eux et leur rendre justice. Je ne commençais pas encore à m'occuper d'eux, mais je m'y préparais. J'avais l'avant-goût d'un contentement que je leur devrais bientôt.

C'est comme j'achevais le tour de la place, pour la deuxième fois peut-être, que je sentis qu'à ce bouillonnement de moi-même succédait une sympathie lucide qui se tournait vers le dehors. Ma légère ivresse, au lieu de n'être qu'un agréable vertige intérieur, se changeait en une aptitude à regarder les choses tout droit, à ne pas glisser sur l'enveloppe qu'elles ont, sur la sorte d'enduit neutre qui les recouvre, à les atteindre au vif.

Il y avait une statue au milieu de la place, l'hôtel de ville sur un des côtés, des boutiques serrées sur les deux autres. Quand je veux aujourd'hui ressaisir ce moment-là, je vois d'abord un pot à eau vert clair, extrêmement gai et robuste, posé sur une planche à hauteur d'homme ; et même pas le pot à eau tout entier : la panse, seulement, luisante, bombée, comme un soleil qui se lève dans le brouillard ; puis je vois paraître un étalage de poterie, qui est comme ce premier pot propagé ; puis une femme, assise au coin de l'étalage, mais non pas mollement et par hasard, bien au contraire, solidement installée, faisant corps avec sa boutique, rendant, par sa seule présence, clair et naturel l'arrangement de toute cette marchandise ; un peu comme des masses de feuillage bizarrement suspendues s'expliquent quand on découvre le tronc et les branches.

Je retrouve ensuite une rôtisserie, une fruiterie, un magasin d'étoffes. Tout semblait net et neuf. La moindre chose — une corbeille, un chou, une pièce de drap — avait de l'aspect, avançait vers moi

une physionomie décidée et comme impatiente d'être vue. A vrai dire, ce qui dominait en moi, ce n'était pas l'impression qu'un éclat nouveau se fût répandu à la surface des objets pour en rafraîchir l'apparence, plaisir assez fragile que j'avais souvent connu, et qui donne à l'esprit une petite fête sans le remuer à fond. Je croyais m'ouvrir à un sentiment plus foncier, moins illusoire et apparenté au bonheur.

Donc je regardais avec appétit et confiance. Je voulais profiter de ma disposition favorable. Trop de fois, me disais-je, entre les choses et moi, j'ai laissé régner un voile qui les éloigne et les fait mentir, à ce point qu'une barre de fer me semble alors d'une consistance douteuse et d'une matière sans durée. Aujourd'hui je les sens bien présentes, bien réelles, carrément plantées en face de moi, et pourtant amies de moi. Je me réjouis de l'air de plénitude qu'elles ont. J'ai envie de penser qu'elles sont combles, et que, si leur surface reluit, ce n'est pas d'être flattée par la lumière, ni vue par des yeux contents, c'est d'être tendue par la chair trop fournie qui est en dessous.

Je m'adressais des reproches. Comme je savais bien que le monde n'avait pas changé depuis la veille, je m'en voulais d'avoir attendu jusque-là pour prendre de ce qui m'entourait un sentiment si vif. Trois personnes étaient debout dans la boutique du drapier. Je ne puis mieux exprimer le plaisir que j'eus à les regarder qu'en disant que je reçus en moi-même, comme une nécessité pénétrante

et agréable, le besoin qu'elles avaient à ce moment-là de vivre, de respirer, de faire des gestes, d'être dans cette boutique et non ailleurs, de toucher justement l'étoffe qu'elles touchaient, de prononcer des mots que je n'entendais pas, mais dont je croyais sentir dans ma poitrine le départ.

Il me fallut cette impression accusée pour m'apercevoir que j'avais eu mille fois, sans y prendre garde, le sentiment contraire, de ne pas accepter la présence, l'attitude, les mouvements des gens que je voyais en quelque endroit, de faire un petit effort intérieur pour corriger leur posture ou retenir leurs gestes, en somme de lutter contre eux mentalement, d'où me venait à la longue une obscure fatigue ; ou bien le sentiment plus neutre, mais lassant aussi, d'être sans le moindre lien avec eux, de n'avoir aucune part à leur agitation ; de passer hors de leur atteinte comme ils restaient hors de la mienne.

Pas un moment il ne me vint à l'idée de sourire de mon excitation en considérant la médiocrité de son origine. C'est maintenant que j'y songe. J'aurais pu me dire qu'il était assez humiliant d'éprouver tous ces mouvements de l'âme pour avoir appris dix minutes auparavant qu'on allait gagner quelques sous. Mais, est-ce un manque de distinction naturelle ? je n'ai jamais eu beaucoup de ces pudeurs-là. Si j'étais née homme, et si j'avais eu, comme les garçons, l'occasion de festoyer avec des camarades, j'aurais accueilli sans aucune honte l'exaltation qui peut naître du vin que l'on boit ou du bruit que l'on

fait. C'est probablement pour avoir deviné en moi quelque chose de ce genre que Marie Lemiez m'a dit parfois que je ne suis pas morale, bien qu'elle me vît mener une vie en somme austère, et bien que pour ma part j'estime avoir beaucoup plus qu'elle le sens de la sainteté. Il me semble que, ce qui importe, c'est que notre âme montre soudain une force ou une grandeur qu'on ne lui connaissait pas. Pourquoi la chicaner sur les prétextes qu'elle prend ? Et si l'on veut à tout prix, pour admettre la noblesse d'un sentiment, s'assurer d'abord de la noblesse de son origine, suis-je certaine que mon exaltation de ce jour-là n'avait pas sa véritable cause et si j'ose dire son origine dans l'avenir ? Je sais que nous n'avons pas l'habitude de prendre les choses ainsi, et qu'à essayer de rendre une pensée pareille on touche à l'absurde. Mais l'expérience que j'ai acquise depuis m'a persuadée qu'il ne suffit pas qu'une idée soit difficile à exprimer raisonnablement pour qu'elle soit moins bonne qu'une autre.

Je n'avais pas prémédité mes trois tours de place. Ce fut aussi distraitement que je m'engageai dans la rue Saint-Blaise, tandis que l'agitation de mon esprit changeait d'aspect encore une fois. Je revins à ma propre personne, à mes intérêts, à l'arrangement matériel de ma vie. J'eus un bonheur d'enfant à faire des calculs que je recommençais avec complaisance, parce qu'en passant entre mes lèvres, les chiffres, que je murmurais presque, me laissaient une saveur toujours nouvelle de sécurité.

Il y avait quatre mois que j'habitais cette ville, moins fameuse par elle-même que par le voisinage de F***-les-Eaux. Ma mère, veuve depuis trois ans, venait de se remarier, sans trop se mettre en peine de moi. Je m'occupai aussitôt de me rendre indépendante ; et bien que Paris m'offrît des ressources— mon maître D... m'aurait procuré aisément des leçons avantageuses — je n'aspirais qu'à m'en éloigner, pour simplifier mes rapports avec ma mère, et peut-être aussi pour me griser de mon amertume. Mon amie Marie Lemiez, que j'avais eue à Paris comme compagne de lycée, était professeur de sciences en province. Nous correspondions de temps à autre. Je lui demandai si, dans la petite ville où elle enseignait, il y avait place pour un professeur de piano. Je crois qu'elle ne fit pas une enquête très sérieuse et qu'elle consulta surtout son amitié. Elle me répondit que je trouverais certainement des leçons, qu'elle-même m'introduirait dans plusieurs familles, et qu'elle saluait ma venue comme une bénédiction du ciel. Je présume qu'elle s'ennuyait beaucoup.

En fait les débuts de l'expérience m'avaient été très pénibles. Pendant le premier mois, je n'eus que deux leçons par semaine, d'une heure chacune, et qui ne m'étaient payées que cinq francs. Ainsi je gagnai quarante-cinq francs dans le mois. Dès mon arrivée, ne m'attendant à rien de pareil, j'avais pris pension, pour les repas, dans le même hôtel que Marie Lemiez et loué une chambre convenable, non loin de chez

elle, ainsi qu'un piano. Le mien était resté chez ma mère. Je n'avais pas voulu le faire transporter avant de savoir si mon installation serait durable.

Le tout me coûtait près de cent cinquante francs par mois, avec le service. C'était donc un désastre. Le viatique de cinq cents francs que j'avais en quittant Paris menaçait de s'évanouir en un trimestre.

Dès le second mois, je me recroquevillai pour me défendre. Car j'étais décidée à me tirer d'affaire seule. Il me restait trois cent soixante-dix francs. J'en mis trois cents de côté comme suprême ressource contre la misère absolue ou la maladie, et je les déposai dans une banque pour n'être pas tentée d'y toucher. Je trouvai une chambre à meilleur compte. Je supprimai les repas à l'hôtel. Je ne conservai que le piano.

De mes quatre mois de gêne, c'est d'ailleurs ce second dont j'ai gardé le meilleur souvenir. L'excès même de mon dénûment et la soudaineté de cette chute m'avaient jetée dans une sorte de sombre joie. Le renoncement, quand il approche de la perfection, donne à l'âme une tension assez belle. Il y a en moi, comme peut-être chez beaucoup d'hommes, un ascète inemployé qui ne demande qu'à faire ses preuves. Au contraire, des privations modérées et le souci perpétuel de maintenir en équilibre un budget seulement exigu m'emplissent d'une tristesse besogneuse.

Du matin au soir, j'étais enveloppée dans une espèce de frisson à peine distinct, et quand je marchais,

car je me promenais souvent, cela faisait autour de moi, tout près de moi, dans mon oreille, dans ma tête, quelque chose de consolant et de profond qui finissait par chanter. Je longeais chaque jour les remparts et je contournais le chevet d'une vieille église. Je n'ai qu'à y penser pour frémir encore. L'intérieur de l'église ne m'attirait pas. Il me semblait qu'une cérémonie se déplaçait avec moi, dont les reflets ou les échos allaient toucher les murailles, et leur donnaient pour ainsi dire un air pénétré, comme si la première épaisseur des pierres, au moins, était atteinte et gagnée par le tremblement de l'esprit.

A la nuit tombante, je sentais peu à peu mon frisson se ramasser, choisir son refuge, devenir un picotement dans mes yeux et dans ma gorge. Je retrouvais ma chambre. Je faisais une place libre sur le marbre de la cheminée. Avec un soin à la fois minutieux et distrait, je garnissais le réchaud à alcool ; je préparais mon repas dans l'un de mes deux ustensiles, tantôt un œuf sur un petit plat d'émail, tantôt une soupe aux pommes de terre dans une marmite de poupée.

Pour manger, je mettais mon couvert sur le guéridon, à mi-distance de la cheminée et du lit. Le picotement de ma gorge et de mes yeux se faisait plus fort, et il me venait deux ou trois larmes dont le goût se mélangeait à celui de la première bouchée.

Je ne cherchais pas à m'attendrir sur moi-même ; mais je ne luttais pas non plus contre ces larmes

qui étaient en moi comme l'aboutissement de tout un jour.

Marie Lemiez s'était bien aperçue des retranchements que j'avais faits à ma vie matérielle ; mais sa nature ne la portait pas à imaginer dans le détail la situation des autres. Elle venait me voir souvent, me parlait de ses affaires, s'informait assez vite des miennes, me contait une histoire du lycée ou me priait de lui jouer un morceau de piano. Un soir, elle arriva comme j'achevais l'œuf au plat qui terminait mon repas et qui en avait été aussi le commencement. Fut-ce l'aspect de mon installation ou quelque autre circonstance ? Marie Lemiez éclata de rire. Elle dut voir ensuite que j'avais pleuré, car elle se montra confuse et, dans le reste de la soirée, plus affectueuse qu'à son ordinaire.

Il est probable qu'elle continua, rentrée chez elle, les réflexions que ma détresse lui avait inspirées ; car, dès le surlendemain, elle m'avait trouvé une nouvelle leçon. Un peu plus tard, une de mes élèves me fit demander par la famille d'une de ses compagnes. Bref, dans le cours du troisième mois, je pus compter sur huit heures par semaine. C'était encore très peu. Les familles ne consentaient à payer que le plus juste prix, et trop souvent une fête ou l'indisposition d'une élève — moi, je me gardais bien d'être malade — m'obligeaient à chômer. Au total, mon gain mensuel n'atteignait pas cent cinquante francs.

Je crus pouvoir retourner à l'hôtel pour le repas

de midi. C'était une fantaisie assez audacieuse ; mais Marie Lemiez m'y engageait vivement. Ma situation, vue d'un peu loin, lui paraissait maintenant fort acceptable, et si j'avais refusé, je suis sûre qu'elle m'eût suspectée de thésaurisation.

De mon côté, j'avais besoin d'une diversion aux pensées de la solitude. Je venais d'accomplir une retraite. Mon cœur y avait connu d'abord une paix frémissante, une sérénité secrètement gonflée de larmes, dont j'aime encore le souvenir. Mais peu à peu — à mesure, peut-être, que ma misère en s'atténuant perdait de sa force de griserie — cette douceur mélangée s'était corrompue et l'inquiétude s'y était faite plus sensible que la paix. Je finis par souffrir surtout de ce que j'appellerais la présence excessive de mes idées. Elles défilaient vraiment trop près de moi, me montraient leur figure à trop peu de distance. Je n'étais plus protégée par l'espèce de barrière qu'une suite de distractions modérées établit d'habitude entre nos idées et nous. Puis elles se succédaient trop vite. L'une bousculait l'autre. Aucune ne durait assez. Il me semblait que le temps avait la fièvre.

L'animation de l'hôtel remettait mon esprit à un pas plus régulier. La causerie en outre y gagnait. Quand nous nous retrouvions, Marie Lemiez et moi, dans ma chambre ou dans la sienne, il nous arrivait de nous apercevoir que nous rusions avec le silence. Les propos mêmes gardaient quelque chose d'invinciblement solitaire ; je veux dire qu'ils n'étaient

guère qu'une façon de penser tout haut devant un témoin accidentel. Au restaurant, il n'en était plus ainsi. Nos conversations, comme rendues à un milieu naturel et ravivées par le voisinage de leurs semblables, eurent vite fait de reprendre leur mouvement propre. Elles allaient leur train toutes seules ; en quelque sorte elles se passaient de nous.

Il me restait encore plus de temps qu'il ne m'en fallait pour mes réflexions. Je n'étais même plus assez malheureuse pour avoir le droit de n'être pas raisonnable. Je dus prévoir l'achat d'un corsage ou d'une paire de chaussures, m'y préparer de loin. Ou bien j'étais saisie tout-à-coup par la peur de perdre une élève. Une question qu'une mère me posait avec quelque insistance sur les progrès de sa fille suffisait à m'inquiéter.

Avouerai-je aussi que j'éprouvais de l'envie, ou une amertume qui y ressemblait ? Au moment de ma plus grande détresse, je considérais les biens de ce monde d'un cœur vraiment détaché ; ou plutôt j'avais cessé de les voir. Quand je fus à la tête d'un budget mensuel de cent quarante-cinq francs, je découvris de nouveau qu'il y avait des choses désirables, et des gens qui les possédaient. Je n'eus plus le courage de passer devant une vitrine un peu brillante sans y jeter un regard. Je m'arrêtais lâchement en face d'un magasin de vêtements ou de modes. Je ne pouvais pas m'empêcher de voir que d'autres femmes y entraient, ni de les suivre en esprit jusqu'à ces parures et ces parfums que je n'étais pas impuis-

sante à aimer ; ni de me dire que le seul titre à en jouir qu'elles eussent de plus que moi était sans doute qu'elles les désiraient plus bassement.

Le soir surtout, je ne me sentis plus protégée contre la douceur funeste qu'une devanture bien éclairée répand sur la rue. Je me plantais à un pas des grandes vitres, et je devais faire, sans m'en douter, des yeux d'enfant pauvre. Des objets de luxe, sous des lampes serrées, composent un spectacle qui déjà, par lui-même, nous absorbe et nous étonne, mais qui en outre est plein de jugements sur la vie. Peut-on résister à ce pouvoir qui ressemble à celui des églises ? Mais ici l'illumination, toute dorée qu'elle est, est comme gâtée d'une teinte fielleuse. Les rayons qui poignent le cœur y font une trace empoisonnée.

En me procurant ces quatre leçons par semaine, et à un tarif auquel on ne m'avait pas accoutumée, Marie Lemiez ne m'apportait pas une fortune ; mais ma pauvreté s'en trouvait brusquement finie. J'échappais aux calculs sordides. J'allais pouvoir accueillir des pensées plus conformes à ma nature.

Ma promenade, justement, me conduisit dans les parages des deux ou trois boutiques les plus centrales et les mieux achalandées, qui reflétaient assez bien le luxe de Paris. Quoique la ville fût de médiocre étendue, le voisinage de la petite station thermale y entretenait une certaine élégance. Quelques magasins n'y avaient pas mauvais air.

Je ne les évitai pas. Je pus regarder les étalages

avec une tranquillité nouvelle. L'idée que j'aurais désormais de quoi m'acheter un coupon d'étoffe, ou un mètre de ruban pour rafraîchir un chapeau, quand l'envie m'en viendrait, m'enleva le désir des objets plus magnifiques qui restaient au-dessus de mes moyens. Je les considérais sans les rapporter à moi-même, de l'œil dont j'aurais vu des parures d'autrefois sous une vitrine de musée. Je m'aperçus ainsi que je n'étais pas d'une race insatiable, ou du moins que les choses capables de me tourmenter le cœur indéfiniment ne se trouvaient pas à la devanture des magasins.

II

A cinq heures vingt, j'étais devant la gare. Je m'aperçus que j'avais oublié de demander à Marie Lemiez par où il me fallait passer pour me rendre chez les Barbelenet. Je savais tout juste de leur maison qu'elle était située quelque part dans les dépendances de la gare, où M. Barbelenet avait son emploi. — Il était directeur ou sous-directeur des ateliers, qu'on disait très importants, et qui occupaient un nombreux personnel. — Mais les bâtiments du chemin de fer s'éparpillaient à grande distance. Ils formaient une ville, presque aussi vaste que l'autre. Je n'avais jamais eu l'occasion de la parcourir. Ce que j'en connaissais le mieux, c'était le quai du train de Paris, où je n'avais mis le pied qu'une seule fois.

Il commençait à faire nuit. Même si quelque bonne âme consentait à me renseigner, j'avais peu de chances de me débrouiller dans ce pêle-mêle de constructions. Au mieux, j'allais perdre beaucoup de

temps. J'arriverais là-bas essoufflée, décontenancée, en retard.

J'entrai dans la gare et avisai le kiosque à journaux. La marchande était une femme jeune et molle, qui semblait faite pour s'ennuyer toute sa vie sans en ressentir la moindre incommodité. Je lui demandai si elle connaissait M. Barbelenet, et le chemin de sa maison. Mais je me repentis de l'avoir interrogée. Avant d'ouvrir la bouche pour me répondre, elle remua la tête d'un mouvement si animal, et laissa tomber sur ses journaux un regard si émoussé, que je fus certaine qu'elle allait me dire avec bienveillance quelque chose d'absurde.

— Monsieur Barbelenet ? Oui... Vous me dites qu'il est directeur des ateliers ? Oui. Eh bien, vous n'avez qu'à sortir de la gare. Vous prenez à main droite, puis le deuxième chemin que vous trouverez, à main droite encore. C'est par là.

Elle venait évidemment d'imaginer la demeure la plus probable de ce M. Barbelenet dont elle entendait parler pour la première fois. J'avais bien envie de n'en tenir aucun compte. Mais je ne pouvais si mal reconnaître la complaisance de cette femme. Je la sentais d'ailleurs très obstinée. Si je faisais mine de ne pas suivre son avis, elle allait me rappeler, me répéter la chose avec plus de détail, au besoin quitter son kiosque et m'accompagner elle-même.

Je sortis donc de la gare. Il était cinq heures vingt-cinq. Je perdais mon temps d'une manière stupide, et peut-être me causais-je un tort sérieux. Les gens

qui ne nous connaissent pas nous jugent sur la moindre apparence. On allait me croire inexacte, et qui sait ? m'éconduire poliment.

J'espérais apercevoir quelque employé sur le terre-plein. Il ne s'en montrait pas. Je pris mon parti. Je rentrai dans la gare d'un air décidé, traversai la salle tout droit jusqu'à une petite porte qui donnait sur le quai, tremblant qu'il ne vînt une voix du côté du kiosque.

Je tombai sur un homme d'équipe, qui se tenait debout derrière la porte, une lanterne à la main. Je lui fis ma question.

— Ah ! c'est peut-être vous la demoiselle qui doit venir ce soir chez M. et Mme Barbelenet ?

— C'est moi.

— Je vous attendais justement pour vous conduire. Vous n'auriez jamais trouvé toute seule.

Je ne lui fis pas observer que pour le trouver lui-même il m'avait fallu un heureux hasard. J'étais contente et pleine d'indulgence. La précaution qu'avaient prise les Barbelenet de m'envoyer cet homme d'équipe me semblait de bon augure.

— Je vais marcher devant vous, mademoiselle. Vous ne risquez rien du tout, à condition de ne pas vous écarter de moi. Vous vous arrêterez chaque fois que je vous le dirai. Le 117 et le 83 sont signalés. Le 117 a trois feux, un gros et deux petits, en triangle Le 83 n'en a que deux, un gros et un petit. Ce n'est qu'un omnibus. Mais le 117 arrive très vite. Il faut y faire attention. Il y a encore des rames de mar-

chandises qui manœuvrent sur les voies 11, 12 et 13. C'est moins dangereux, évidemment, mais elles nous écraseraient bien tout de même.

Pendant qu'il me parlait ainsi, nous longions le quai. Un écriteau bleu portait le mot Paris touché par une triste lumière. On sentait qu'il y avait du vent ; non pas à un souffle qui vous poussait ou remuait vos cheveux, mais à une fine détresse de tout le corps. Je voyais à peine les gens, debout de place en place, des bagages à leurs pieds. Je ne savais rien de leurs raisons de partir ni de leurs buts de voyage. Je n'avais pas fait les adieux qu'ils avaient faits. Mais leur attente se communiquait à moi, dans ce qu'elle avait de poignant et d'essentiel. « Le train approche — pensais-je avec eux — Je guette son fanal là-bas, dans la nuit extérieure, qui, au lieu d'être lourde et pacifique, comme d'habitude, emprunte à l'idée d'avenir de la solennité et un tremblement. Quand ce feu étranger pénètrera dans la gare, l'âme se posera vite une foule de questions. Il faudra tout le bruit de l'arrivée pour qu'elle s'épargne d'y répondre. Misère de changer de place ! Qu'y a-t-il de meilleur au monde qu'une vieille cuisine éclairée par les flammes de la cheminée ? »

Nous dépassâmes le dernier voyageur. La toiture vitrée ne nous abritait plus. La lumière aussi restait en arrière ; l'on se disait soudain qu'elle avait été encore assez vive et réconfortante. Le vent n'était plus le même ; le courant d'air égal qui traversait la gare se divisait ici en souffles irréguliers.

Le trottoir cessa. Ce que j'avais coutume de nommer une gare n'allait pas plus loin. Je sortais d'un lieu presque accueillant, d'une espèce de terrain d'asile, où les forces matérielles prennent un air d'humanité et nous laissent circuler entre elles sans trop de menace.

La région qui s'étendait devant moi n'était pas faite pour mon pas ordinaire. Quelques globes électriques, très éloignés l'un de l'autre, semblaient flotter dans le ciel noir, à perte de vue. Ils ne répandaient, pour mes yeux au moins, aucune clarté utile. J'étais attirée par ces petites boules brillantes ; je regardais avec un peu d'exaltation le rayonnement léger dont s'entourait chacune d'elles. Mais j'aurais été plus à l'aise dans une nuit plus complète pour trouver mon chemin.

— Nous allons marcher sur le ballast, me dit l'homme d'équipe. Il y a quinze voies à traverser. Nous en aurions moins si nous remontions un peu plus haut ; mais j'aime autant passer ici. On est plus loin de la courbe et on voit mieux venir le rapide. Vous ne buterez pas dans les rails. Ils sont faciles à distinguer. Faites seulement attention aux fils des signaux, et ne vous prenez pas le pied dans une aiguille.

Ces recommandations lui parurent suffisantes et lui ôtèrent quant à lui toute inquiétude, car il se mit à marcher de son pas habituel. Ses grosses chaussures ferrées portaient bien sur le ballast. Il laissait pendre sa lanterne presque à ras du sol, mais il ne s'en servait

pas pour s'éclairer. Machinalement, il enjambait les rails et les fils, et gardait sa direction sans même relever la tête.

Pour le suivre, il me fallait des efforts d'adresse. Je me tordais les pieds sur les cailloux. Les rails et les fils brillaient un instant devant moi, l'un après l'autre, comme autant de pièges. Je ne pensais pas sans un peu d'angoisse à l'approche du rapide.

Nous nous trouvions près d'une sorte de pylône de maçonnerie perdu au milieu des voies, qui s'écartaient à peine pour lui faire place. J'eus l'idée de m'arrêter là une minute, dans l'espoir que le rapide en profiterait pour passer. L'étoitesse du terre-plein ne m'aurait pas rassurée, mais la masse du pylône, tellement plus grosse que mon corps, me couvrait d'une protection évidente. Je ressentis quelque chose qui ressemblait à de l'attachement pour ces pierres. Même si j'étais soudain abandonnée, me disais-je, dans ce désert mécanique, et si des trains se mettaient à gronder de tous côtés, j'aurais la ressource de me pelotonner ici. Et je me murmurais le mot refuge avec une plénitude de sens qui me serrait le cœur.

Mon compagnon, que j'avais prié d'attendre, en parut surpris mais s'y prêta. Comme j'avais honte de ma peur, je n'osai lui demander si la voie du rapide était de celles qui nous restaient à franchir. Je tâchais d'apercevoir moi-même le feu triple à l'horizon.

Tous les rails comme des crins dorés fuyaient devant nous, se serraient peu à peu en touffe et mon-

taient en même temps vers un point du ciel noir où commençaient les étoiles. Ces fils d'or étaient si parfaitement tendus, ils allaient se rejoindre d'un mouvement si beau, que les yeux ne semblaient pas suffire pour en comprendre l'harmonie. On cherchait presque à la saisir par un autre sens. Et l'on se disait qu'une attention plus pure aurait su, de toutes ces cordes nocturnes, entendre monter une musique.

Le train ne venait pas. Nous nous remîmes à marcher. Il me fallut de nouveau ne plus perdre des yeux la lanterne et mesurer chacune des saillies luisantes qui coupaient le chemin.

Soudain mon guide s'arrête, me touche le bras :

— Ne bougeons plus. Voilà le 117.

Je vois en effet au bout de la ligne un gros feu qui avance assez vite, et deux petits feux qu'on ne distingue qu'à cause de leur mouvement.

Mais le gros feu paraît tenir et menacer toute la ligne. On ne peut deviner quelle voie il va choisir, ni même s'il en choisira une. Au contraire, il s'élargit en s'approchant, et le péril qu'il annonce a l'air de vouloir balayer toute la largeur des quinze voies.

— Où va-t-il passer ?

— Derrière nous, presque sûr, mademoiselle, sur la voie 7. Mais comme il a du retard, il n'y aurait rien de rare qu'on l'amène sur la voie 10. De toute façon, nous sommes entre la 8 et la 9.

Le feu grandissait. Le sol tremblait déjà. Un grondement entourait le feu comme un autre halo. Le feu

venait droit sur nous. On avait envie non de le fuir, mais de se jeter dedans.

— Tenez, mademoiselle, accrochez votre main ici. Comme ça vous n'aurez pas peur.

Il me désignait le fût treillagé d'un lampadaire qui se dressait dans l'entre-voie. Je saisis une des lattes de fer et m'effaçai contre le fût.

Un sentiment de sécurité se mêlait en moi à une peur vertigineuse. Je ne cessais pas de penser à mes doigts qui tenaient le morceau de fer ; à la force de mes doigts, d'une chair encore si jeune ; à leur obéissance ; à la résistance du métal ; à l'aspect de chose durable qu'avait le lampadaire au milieu de la ligne ; et en même temps j'absorbais avec une sorte d'ivresse la terreur que ce feu en marche poussait jusqu'au fond de mon corps.

Le rapide nous rasa de si près que l'air qu'il chassait me heurta comme un corps solide. Mes jupes claquèrent. Je sentis mes joues se creuser.

Pas un de mes cheveux, comme on dit, ne fut touché. Mais j'eus l'impression d'une dévastation invisible, d'un arrachement qui ne fait pas saigner, dont on ne meurt pas, mais dont on souffre de quelque mystérieuse façon, comme si l'espace, si près de notre chair, ne nous était pas encore étranger.

Et même aujourd'hui je ne puis penser tranquillement à ma première traversée des quinze voies, à la lanterne balancée de l'homme d'équipe, à la maison dans les rails, où j'allais.

III

La bonne souleva une portière, poussa une porte et me fit entrer. Dès mon premier pas, je me sentis gênée jusqu'au trouble. Je n'étais certes pas éblouie, comme on peut l'être parfois au seuil d'un salon. Celui où je mettais le pied n'avait rien d'éclatant. La lumière d'une grosse lampe ne faisait que tenir à distance une pénombre fumeuse ; et l'aspect familial des choses ne faisait que rendre un peu moins présentes une odeur et comme une vision de train dans la nuit et de tunnel. Je n'étais pas intimidée non plus ; ni inquiétée par ce qui subsistait de cette pénombre même ou de cette odeur.

Quand je cherche à retrouver l'impression de ce premier instant, c'est toujours à quelque idée de contact que je reviens, et je pense à divers genres de contact qui nous incommodent à la fois par leur intimité et leur inattendu. Par exemple, nous sommes à rêver, et quelqu'un nous glisse une main dans le cou. Ou encore, voulant nous baigner, nous

entrons brusquement dans l'eau d'une rivière ; mais nous ne savions pas que l'eau était si froide, qu'elle serrerait notre chair de si près, et nous suffoquons.

Mais là, qu'y avait-il d'inattendu, de brusque, de trop direct ? Sans doute, quand je pénètre dans un cercle de gens que je ne connais pas encore, dans un milieu nouveau pour moi, j'ai l'habitude de n'y engager d'abord que le dehors de moi-même. C'est mon extérieur seul qui entre en jeu. Je regarde, je parle, j'écoute surtout, avec un sang-froid très honorable. Je ne puis pas dire que je fasse la distraite, car je m'applique, au contraire, à être au ton, à ne pas choquer les gens ni les décevoir. Et sans avoir la prétention d'observer, je tâche de voir clair. Mais dans tout cela, ma personne même n'est pas encore intéressée, et je me demande si la personne des autres l'est davantage. Tandis que j'ai l'air de me dépenser très consciencieusement, je sens que mon esprit ne s'est encore avisé de rien, qu'il continue à faire la sieste ; comme si l'important pour lui était de faire la sieste le plus longtemps possible. Il y a des gens que j'ai fréquentés, avec qui j'ai vécu de cette façon-là pendant des années.

En entrant chez les Barbelenet, je me préparais, sans y penser, à quelque chose d'analogue. Ce qui se produisit dut être tout différent et se succéder, pour ainsi dire, dans l'ordre inverse.

Le lendemain de ma première visite, quand Marie Lemiez m'interrogea, je ne sus lui parler avec un

peu de vivacité que de ma traversée des quinze voies et du passage du rapide. L'intérieur des Barbelenet, comment l'avais-je donc regardé ? Marie Lemiez, qui se plaignait volontiers de son manque d'aptitude à rendre compte des lieux et des personnes, me prouva par ses questions mêmes qu'elle avait observé maints détails dont le plus saillant me restait à apercevoir.

— Avez-vous remarqué l'extraordinaire cache-pot, qui est à droite de la fenêtre, sur un trépied ? Il crève les yeux. Et le portrait de l'oncle de Madame Barbelenet en costume de juge ? Au-dessus du piano ? Vous avez dû pourtant regarder du côté du piano, vous ? C'est dommage ; il a une bonne tête. La verrue de Madame Barbelenet ? Vous ne m'en parlez pas. Toute la majesté de Madame Barbelenet tient dans sa verrue. Les favoris de l'oncle se sont ramassés, concentrés dans cette verrue qui a un caractère visiblement judiciaire et présidentiel. Ah ! décidément, je vous croyais plus sensible aux curiosités de la nature.

Non, je n'avais remarqué ni le cache-pot, ni le portrait, ni la verrue. Je ne m'en avisai que plus tard, et sans le moindre mérite, puisque Marie Lemiez me les avait signalés.

En revanche, si dès mon premier pas, j'avais été transportée soudain loin du salon des Barbelenet et enfermée dans un lieu de méditation, comme une cellule ; et si j'avais alors pressé de questions mon esprit, à propos de ces êtres mêmes que mes yeux

n'avaient fait qu'entrevoir, je crois qu'il m'eût étonné par l'assurance de certaines réponses.

Mais je m'en tins à ce sentiment confus, et je m'avançai dans le salon.

Il me sembla d'abord qu'il y avait là cinq personnes. Deux jeunes filles se levèrent et vinrent à moi, chacune d'un côté de la pièce. Un homme assez âgé se leva à son tour. Une dame restait assise, non loin de la grosse lampe. Je cherchai des yeux la cinquième personne, mais je ne vis rien. J'en fus troublée un instant. Puis je me dis que j'avais mal compté, ou encore que la cinquième personne, c'était moi.

Les deux jeunes filles m'adressèrent quelques politesses. Je répondis machinalement, en me tournant vers celle qui était à ma droite. Je lui fis un sourire. Ce n'était pas elle qui avait parlé la première, ni avec le plus de hardiesse. Je crois bien qu'elle s'était contentée de murmurer deux ou trois mots. L'autre avait plus d'autorité, plus d'âge aussi. Elle me regardait, d'un air à la fois accueillant et curieux. Mais il m'aurait fallu, pour lui rendre son regard, un petit effort que je n'avais pas envie de faire, tandis qu'une sorte de pente entraînait mes yeux vers la cadette.

C'était une sympathie spontanée, si l'on veut. Pourtant j'en éprouvai plus d'embarras que de plaisir. Je fus soulagée quand M. Barbelenet s'approcha et prit la parole. Il avait le visage et la voix d'un vieux paysan. Rien en lui ne montrait l'habitude

de commander. On n'imaginait pas autour de lui un vaste atelier, beaucoup d'hommes guettant son regard et le plissement de son front. On le voyait bien plutôt, le chapeau à la main, apportant les fermages à son propriétaire, ou expliquant qu'un des siens est tombé malade, au médecin de campagne qui vient d'arrêter son cabriolet.

— Eh bien ! mademoiselle, me dit-il, vous n'avez pas eu trop peur en traversant tout cet embrouillamini de voies ? Je pense que mon homme d'équipe aura pris des précautions pour vous conduire ? Ça ne vaut pas une maison à la plage ou sur les Champs-Élysées. Mais on s'y habitue. Vous verrez que déjà la prochaine fois vous vous y reconnaîtrez plus facilement.

Cette façon d'escompter la prochaine fois et de tenir l'affaire pour conclue était d'un brave homme. J'y pris le courage de considérer Madame Barbelenet, qui n'avait pas bougé de son fauteuil.

— Veuillez vous asseoir, dit-elle. Elle prononçait : « Veullyez ! » Sur la fin du mot asseoir, elle relevait un peu le menton, et détachait la main droite du bras de son fauteuil.

Je m'assis. Chacun en fit autant. Nous restâmes un moment silencieux. La lumière de la grosse lampe nous englobait tous. Nous étions quelque chose de compact. Il y avait entre nous un manque de distance presque insupportable. Ou plutôt j'avais l'impression qu'au lieu d'air régnait entre eux et moi un corps à la fois solide et transparent.

J'avais en face de moi Madame Barbelenet. Je la regardais d'un œil aussi peu distrait que possible. Je la fixais. Mais je n'étais attentive, que dis-je ? je n'étais sensible à aucun détail matériel de sa personne. Où se posait mon regard? Je ne sais plus. Il se formait en moi une image de Madame Barbelenet qui était toute morale, et cela sans réflexion ni tâtonnement. Je ne suis pas sûre aujourd'hui de ressaisir cette première image. Je ne puis que me rappeler le sentiment dont elle s'accompagnait, qui était une sorte de répulsion respectueuse et de crainte confiante.

Quant aux trois autres, je ne les regardais pas, sinon d'un coup d'œil machinal. Je ne me posais pas de questions sur eux ; je pourrais dire que je ne pensais pas à eux. Mais il se faisait dans ma tête, tout spontanément, tout tranquillement, et sans que l'image de Madame Barbelenet en fût obscurcie, un défilé de menues pensées que j'aurais crues étrangères, tant j'avais peu conscience de les produire. Et ces pensées me parlaient des trois autres Barbelenet sur un ton bizarrement confidentiel. Ou plutôt elles me parlaient de moi. Car dans ce bavardage intérieur, il s'agissait toujours de la façon dont chacun des trois Barbelenet était en train de me découvrir et de m'admettre.

M. Barbelenet s'était assis un peu en arrière et à gauche. « Il m'examine. Il s'étonne, en y réfléchissant, que je sois arrivée sans encombre jusqu'à sa maison, qui ne lui a jamais paru si difficile à atteindre. Il ne

sait pas si, dans la hiérarchie des êtres, il doit me rapprocher davantage de sa femme ou de ses filles. Aussi hésite-t-il entre les deux formes inégales de soumission qu'il connaît, celle d'un père envers ses filles et celle d'un mari envers une femme imposante. Mais il est sans calcul. Mon entrée dans la famille, comme professeur de piano, ma venue désormais régulière, la place que je tiendrai chez lui, tout cela lui apparaît comme définitivement établi par le destin, et le seul travail qu'il se donne est de s'accommoder à cette chose nouvelle, de ne s'y point heurter maladroitement ; peut-être même d'en apercevoir pour son compte l'agrément et l'avantage.

« La cadette, que je sens là, à ma droite, me regarde avec plaisir. Elle ne pense à ma qualité de professeur de piano que pour la forme. Ce qu'elle voit en moi d'important, c'est une jeune fille plus âgée, ayant une chambre à elle, dans un endroit central de la ville, mangeant, se promenant, se couchant à sa fantaisie, dépensant comme elle veut l'argent qu'elle a gagné, qui sait ? un peu pauvre même, débarrassée de la sécurité familiale, contrainte à quelques privations qui doivent nous devenir chères, parce qu'elles nous mettent mieux en possession de la vie.

« Elle se réjouit franchement de ma présence. Elle n'a aucune inquiétude sérieuse quant à l'issue de nos pourparlers. Elle a envie de me dire : Ne vous laissez pas démonter par les grands airs de ma mère. Au fond, tout est décidé. »

A ma gauche, l'aînée des filles était placée de telle façon qu'elle me donnait un sentiment d'obscurité ; si du moins la place qu'elle occupait pouvait en être la cause. Car elle était baignée par la lumière presque autant que nous. Je me la représentais comme un corps régulièrement sombre. J'aurais donné quelque chose pour qu'elle fût absente. Ce n'est pas qu'elle dût former contre moi des idées hostiles ou dédaigneuses. Je crois même qu'elle me trouvait assez bien tournée, plaisante à voir, ni trop simple, ni trop élégante. Mais pourquoi pensais-je : « Elle doute de mon talent. Elle trouve que l'échange de politesses a bien assez duré. A son gré, il convient que je cherche un prétexte de me mettre au piano, et que je joue un exercice difficile, propre à montrer l'agilité de mes doigts, ou un morceau brillant, ou les deux, le tout de mémoire. Mais l'entretien ne prend pas cette direction-là. C'est dommage. Il faudra qu'elle se résigne à me juger peu à peu. Et en attendant elle me devra une sorte de respect, elle subira ma tutelle, par simple provision. Oui, c'est fâcheux ; surtout quand la différence d'âge est aussi petite. Mais il y a autre chose. Le sentiment d'obscurité est le même que tout à l'heure. Les pensées qui me sont venues n'en ont rien enlevé, ou presque rien. La lumière commune se répand bien à gauche comme à droite ; mais à gauche il y a ce corps sombre, cet écueil sourd où elle se brise. »

En somme, rien de tout cela n'était bien terrible. Le principal pour moi, c'était de me lever de ma chaise

avec le titre de professeur de piano de la maison. Je me chargeais du reste. Or l'affaire n'avait pas l'air de tourner mal. Madame Barbelenet conduisait la conversation avec une prudence extrême ; mais si elle se donnait toute cette peine, ce n'était certainement pas pour trouver le moyen le plus décent de m'éconduire. Mon titre de professeur de piano, son regard me le décernait déjà. Mais Madame Barbelenet n'était pas de ces gens qui, parce qu'une chose leur paraît inévitable, se croient quittes du souci de la préparer. Amener notre entrevue à la conclusion convenable, et par les voies qui se doivent, demeurait pour elle un travail attachant. Madame Barbelenet avait le sens des cérémonies. En particulier il fallait que se glissât au bon moment l'assurance que nous étions d'accord sur le prix des leçons. Mais je voyais bien qu'il n'y aurait ni marchandage, ni peut-être même question explicite. Tout devait se régler d'un mot à peine prononcé, d'une allusion. Et je pouvais compter sur Madame Barbelenet pour que la chose se fît d'un air aussi naturel, qu'une respiration se place entre deux phrases.

Mais à l'instant où je me félicitais ainsi de la bonne marche des événements, et me disais qu'aucun des Barbelenet ne m'était hostile, que chacun des quatre avait sa façon de me bien accueillir ou au moins de me tolérer, je me pris à penser que je n'avais affaire, en réalité, à aucun d'eux spécialement, que j'avais affaire à eux tous. Cette idée, que j'aurais pu rejeter comme parfaitement creuse,

me préoccupa au contraire. Etait-ce pour l'énervant plaisir de me tourmenter moi-même, de me gâcher ma joie par d'absurdes subtilités ? Dès que je m'étais répété une fois de plus que j'avais tout lieu d'être tranquille au sujet de tel d'entre eux, aussitôt je me représentais les trois autres Barbelenet comme une masse inextricable, dont je pouvais tout craindre ; et si pour me rassurer, je me mettais à les considérer dans mon esprit un à un, je faisais soudain cette belle découverte qu'ils étaient non pas un, mais quatre. Tout cela à peu près aussi sottement que cette camarade de lycée, qui, dès qu'elle lisait un nom, ne pouvait s'empêcher aussitôt après de le relire à l'envers.

Il m'en venait une inquiétude, une impression de posture fausse et de tiraillement que je n'arrivais pas à dominer. Et comme nous ne cessons jamais d'avoir en nous des mouvements de défense, je cherchais à remplacer ce malaise confus par quelque appréhension nette, à discerner un point menaçant que mon esprit pût essayer de réduire afin de rétablir son bien-être.

A première vue, Madame Barbelenet était le personnage central. On n'en pouvait même pas douter. Elle était assise avec majesté dans son fauteuil. C'est en face d'elle que n'importe qui serait venu, comme moi, se placer. C'est elle que je regardais, elle qui commença la conversation, la dirigea, reçut mes réponses. La lumière même, où nous étions enfermés si étroitement, s'épanouissait sur le visage

de Madame Barbelenet, sur sa personne corpulente, comme si elle lui eût été d'abord destinée. Les autres avaient l'air de faire cercle, d'assister à notre entretien, d'y prendre ce qui les concernait, d'en attendre l'issue. Et pourtant, malgré moi, comme une eau glisse vers un creux qu'elle vient de découvrir, ma pensée se dirigeait maintenant vers la fille aînée. J'étais occupée de cette présence obscure qu'elle entretenait à ma gauche. C'est de ce côté-là que, dans ma recherche, j'avais envie de tâtonner. C'est par là, par l'espèce de lacune que le corps de la jeune fille formait dans la lumière, que j'épiais l'arrivée de quelque chose d'essentiel.

La conversation par elle-même fut ce qui compta le moins, pour moi, dans cette première visite. Je m'aperçus bien que Madame Barbelenet me posait quelques questions courtoises. Les unes ne servaient, en quelque sorte, qu'à faire mûrir l'ensemble de l'entretien. Les autres avaient pour objet de vérifier, sans aucune insistance, les renseignements qu'avait fournis sur moi Marie Lemiez. Les idées qui m'occupaient, loin de me donner des absences fâcheuses, me permirent de répondre avec un sang-froid, un détachement, dont j'aurais pu manquer dans une circonstance aussi peu indifférente.

J'y gagnai du prestige. On voyait bien que je n'étais pas quelqu'un à qui on sauve la vie en lui offrant du travail. Et comme il me restait juste assez d'attention pour ne pas faire de sottises, j'eus un air d'aisance naturelle qui dut plaire à Madame

Barbelenet et la confirmer dans l'opinion que j'étais une jeune fille du monde.

La question de prix se régla si discrètement que nous fûmes les seules, je crois bien, Madame Barbelenet et moi, à nous en apercevoir. Un heureux détour de phrase nous laissa saisir que nous étions d'accord pour adopter le tarif de Marie Lemiez.

Quand nous eûmes fixé le jour et l'heure de la première leçon, je me levai. Madame Barbelenet se mit debout avec lenteur et me dit que son état de santé l'obligeait à mesurer ses mouvements et l'empêchait de me reconduire jusqu'à la porte. Je pensai donc à la santé de Madame Barbelenet. Je me fis cette réflexion que, dans l'image assez détaillée de Madame Barbelenet qui s'était formée en moi au cours de l'entrevue, la maladie n'avait aucune place. Je ne pus me retenir de lui exprimer mon étonnement qu'elle fût mal portante, mais de manière qu'elle prît cela pour un compliment sur sa bonne mine.

M. Barbelenet voulut m'accompagner lui-même dans ma traversée des voies.

Quand nous eûmes passé la porte et retrouvé l'air du dehors, j'en vins à me demander si j'étais contente ou non. J'avais le choix. Une joie et une mélancolie semblaient se tenir à ma disposition, côte à côte. La joie se comprenait. Mais pourquoi la mélancolie ? Peut-être tout simplement parce que je venais d'être pendant plusieurs heures trop excitée, trop tendue. Pourtant elle n'avait pas l'aspect d'une

fatigue. Je reconnais la fatigue à son goût de vie usée ; et aussi à l'indifférence qu'elle nous donne pour tout ce qui peut faire partie de l'avenir. « En avoir fini ! » voilà le soupir qui sort de la fatigue. Ma mélancolie, au contraire, je la devenais vigilante, lucide, comme un regard de marin qui voit un signe à l'horizon. Quant à la joie, je n'étais pas portée à l'examiner de trop près, tant j'avais peur d'en arriver à me dire qu'elle était sans fondement. Car elle ne paraissait pas se rapporter au succès de ma journée. Elle ne continuait pas davantage l'excitation qui m'avait saisie cinq ou six heures plus tôt.

Comme nous enjambions les premiers rails, quelque chose en moi cria qu'il serait bon de ne plus revenir, de tourner le dos à cette maison pour toujours. Quelque chose en moi fit appel à ma lâcheté. D'y prêter l'oreille, rien qu'un instant, je me trouvai déjà moins soucieuse, moins chargée, et toute jeune de nouveau, comme si un paquet d'années, après s'être formé sur mes épaules, en glissait soudain.

Alors j'interrogeai ma joie. Je veux dire que je regardai si l'idée de ne plus revenir, que je laissai agir un peu, allait développer cette joie ou l'abattre. Eh bien ! ma joie, pareille à une personne qu'on épie, fit d'abord ferme contenance. Mais je la sentais se creuser, se vider ; je la voyais pâlir. N'insistons pas, me dis-je.

IV

La première leçon avait lieu le jour suivant, à quatre heures de l'après-midi. L'homme d'équipe m'attendait au même endroit que la veille. Il faisait grand jour. Aucun train n'était signalé. Avec son abondance de rails et d'engins, sans nul mouvement visible, sans autre bruit que le craquement du ballast sous nos pas, la ligne n'était plus qu'une espèce particulière de solitude. Tout en marchant, je me mis à penser à un fond de vallée rocheuse, puis à une page de livre.

Je fus reçue par les deux sœurs.

— Aujourd'hui, me dit l'aînée, le chemin a dû vous paraître un petit peu moins pénible. Quand on vient de nuit, c'est une expédition. Je suis sûre que vous vous demandez comment on peut habiter ici.

J'avais envie de lui expliquer qu'après tout leur maison dans les rails n'était pas une chose vulgaire, et qu'il me semblait qu'à la longue on devait s'y

attacher, comme à d'autres lieux difficiles. Mais les mots ne me vinrent pas ; ou plutôt j'eus pudeur à les prononcer, comme s'ils allaient déjà mettre entre nous une intimité trop grande. Peut-être les aurais-je dits, si nous avions été seules, la cadette et moi.

Je vis qu'on avait préparé des tasses et des tartines sur une petite table. Je compris aussi, à l'attitude des jeunes filles, que nous avions à attendre quelqu'un, leur mère probablement.

La cadette me regardait, avec beaucoup de douceur et de pénétration. J'étais touchée par l'absence de réserve qu'elle me montrait. Je trouvais même sa confiance trop prompte, imméritée. Me connaissait-elle ? N'aurait-elle pas mieux fait de m'observer d'abord quelque temps ? Sans doute, je ne me sentais pour elle que de la sympathie. Mais je m'étais peu interrogée là-dessus. Mon sentiment n'avait passé par aucune épreuve. Ou, si tant d'abandon voulait dire qu'elle découvrait en moi plus d'amitié que je n'en croyais avoir, ne devais-je pas m'en inquiéter comme d'un empiètement d'autrui sur moi-même ?

La porte qui faisait communiquer la salle à manger et le salon, et qui, comme tout le reste des boiseries et des tentures, avait pris la couleur onctueuse de la fumée, s'ouvrit peu à peu devant Madame Barbelenet. La bonne n'était pas là. Les deux jeunes filles, qui n'avaient pas entendu venir leur mère, étaient encore assises quand elle parut. Son entrée

n'en fut pas moins imposante. Pour écarter les battants, Madame Barbelenet fut bien obligée de se servir de ses mains, mais elle le fit d'une façon extrêmement noble. Les mains de Madame Barbelenet semblaient remplacer un domestique absent, et la besogne servile ne retombait que sur elles, sans compromettre en rien la personne même de Madame Barbelenet.

Puis la bonne apporta le thé, dont la vapeur, dans cette pièce, se chargeait d'une fine odeur de charbon et vous enveloppait d'un sentiment de voyage. Je ne savais trop où l'on voulait en venir. De toute manière, je considérais ce thé comme une corvée de politesse, d'autant plus fatigante que je ne l'avais pas prévue.

Il est vrai que les choses se déroulaient assez simplement. Ni Madame Barbelenet ni ses filles n'y mettaient de façons affectées. Je ne sentais à aucun détail qu'on tâchât de jouer aux gens riches. Mais tout était naturellement cérémonieux.

Sans cesser de me dire que ce thé n'avait d'autre objet que de me rendre agréable ma première visite professionnelle, je ne pouvais me défendre d'une certaine appréhension. Nous n'échangions que les propos les plus ordinaires. Mais Madame Barbelenet était bien femme à penser qu'une déclaration importante ne doit apparaître qu'à la fin d'un long cortège de paroles oiseuses.

N'allait-on pas, après maints détours, me laisser entendre que ces demoiselles, toutes réflexions faites,

ne se sentaient pas encore en état de commencer leurs études de piano ? ou qu'on se contenterait d'un essai, par exemple d'une leçon par semaine, jusqu'à nouvel avis ?

Je voyais déjà ma pauvreté revenir. De nouveau les cent quarante-cinq frances par mois, peut-être pis. Car la malchance n'aime pas s'en tenir aux demi-mesures. Je perdrais une ou deux autres élèves. De nouveau le petit plat d'émail, les longues promenades solitaires, le chevet de l'église et la mystérieuse chanson dans ma tête. Tant pis. Je n'avais pas eu le temps de m'en déshabituer, et je m'y referais vite. Il n'y avait que mon ivresse de la veille, dont je me trouvais honteuse maintenant.

Ce qui augmentait mon inquiétude, c'était de ne plus sentir se former en moi aucune représentation distincte des pensées de Madame Barbelenet. La veille, j'avais pu me tromper entièrement sur son état d'esprit. Mais je n'avais pas cessé de m'en faire une image, assez vive et vraisemblable pour me rassurer. Même elle s'était dessinée toute seule. Ce jour-là, au contraire, quelque chose d'opaque régnait entre Madame Barbelenet et moi.

A un moment de la conversation, elle avait bien dit :

— Beaucoup de gens sont d'avis que les jeunes filles doivent se marier de bonne heure.

Et j'y avais vu aussitôt une façon indirecte de me demander compte de ma situation personnelle : « Pourquoi n'étais-je pas mariée ? M'étais-je décidée

au célibat ? Une jeune fille qui quitte sa famille pour vivre seule ne s'expose-t-elle pas à des soupçons fâcheux ? »

Puis je réfléchis que Marie Lemiez et quelques-unes de ses collègues étaient dans le même cas que moi. Et Madame Barbelenet était certainement trop amie de l'ordre établi, pour que le genre de vie de personnes aussi considérables que les professeurs du lycée lui parût suspect en principe.

Un peu plus tard, l'entretien était tombé de lui-même. Madame Barbelenet sembla reprise alors de quelque sourde douleur, qui l'avait laissée en repos tout le temps convenable. Elle montra qu'elle voulait se lever. Ses filles l'y aidèrent, écartèrent des chaises, ouvrirent la porte. Moi-même je me tins debout, jusqu'à ce que Madame Barbelenet eût disparu dans les profondeurs encore inconnues pour moi de sa maison.

***

Dès que je fus seule avec les jeunes filles, la leçon commença. Il avait été convenu qu'elles travailleraient toutes deux ensemble, au moins au début. Chacune se mettrait au piano quelques minutes ; l'autre assisterait à l'exercice et profiterait de la correction des fautes. Ainsi alternativement.

Je leur demandai laquelle voulait jouer la première.

— Décidez vous-même, mademoiselle, me dit l'aînée.

— Eh bien ! Que mademoiselle Marthe commence. La cadette s'appelait Marthe ; l'aînée, Cécile.

Marthe alla se mettre au piano très docilement. A ma grande surprise, l'aînée l'accompagna d'un regard assez sombre, et fit :

— Je l'avais bien deviné.

Comme à ces mots, dits entre les dents, je m'étais tournée vers elle, elle eut peur de m'avoir déplu. Aussi se donna-t-elle un ton léger, qui n'empêchait pas un peu de bredouillement, pour ajouter :

— Oui, je m'amuse toujours à deviner ce qui arrivera. Alors j'avais deviné.

En désignant Marthe, je n'avais cédé à aucun mouvement de sympathie pour elle, au contraire. J'avais cru montrer à l'aînée un petit surplus de considération, en lui épargnant l'ennui de patauger la première.

Je m'assis à côté de Marthe. Nous essayâmes quelques exercices très élémentaires. Ses mains remuaient près des miennes. Elles étaient blanches, d'un blanc bleuté presque teinté de vert ; fines, souples, remarquablement inoffensives. Jamais mains ne m'avaient parues moins faites pour prendre. Sans doute une main de débutant qui approche d'un clavier n'a rien de bien agressif, en général. Des mains exercées elles-mêmes ont souvent l'air de frôler tout juste les notes. Mais les doigts de Marthe arrivaient là-dessus si discrètement qu'on s'étonnait d'entendre des sons. Les touches semblaient s'abaisser non par la pression des doigts, mais par

une correspondance bien réglée entre un mécanisme intérieur au piano et les mouvements légers de la jeune fille.

Elle faisait peu de fautes, et ses fautes n'étaient qu'ébauchées. A peine avais-je eu le temps de les saisir, qu'elles s'étaient déjà fondues dans une suite de notes justes. Je n'apercevais pas de signe d'effort. Elle était très attentive, mais sans aucune contraction. J'avais le sentiment d'une absence presque totale de résistance. Elle ne résistait ni à la page de musique dressée devant ses yeux, ni à l'entraînement qui lui venait de moi. Elle m'étonnait moins par une habileté proprement dite, par des dons positifs, que par une sorte de neutralité. « Il est possible, pensais-je en l'observant, que notre corps soit capable tout naturellement d'une foule de prouesses. Mais nous commençons par nous crisper et il nous faut des mois rien que pour nous détendre. »

Elle me souriait, de temps à autre. Je la trouvais presque trop docile. Un être qui résiste nous procure plusieurs satisfactions ; il nous autorise à nous montrer nous-mêmes un peu offensifs, ce qui est moins fatigant que de se contraindre à une douceur égale ; il nous provoque à l'effort ; il nous réserve le plaisir de triompher de lui. Mais surtout il nous empêche de nous confondre avec lui-même ; il nous aide à sentir que nous sommes séparés et différents ; il nous rassure quant à nos limites.

Je regardais ses mains sur le clavier, qui me semblaient toujours trop près des miennes. Avec mes

autres élèves, je n'avais pas songé à faire une telle remarque. Entre Marthe et moi, la promiscuité avait grandi plus vite que la sympathie.

L'aînée Cécile me remit à l'aise. Elle posa sur le clavier des mains assez fines aussi, mais sèches, et qui tremblaient un peu. La peau, d'un jaune rosé, couvrait sans les cacher les saillies de la chair, le relief des articulations. On croyait pressentir les mains parcheminées de vieille femme qu'elles seraient dans bien des années.

Les doigts hésitaient au-dessus des touches, puis se décidaient brusquement. Pendant ce petit délai, la pensée s'était donnée beaucoup de mal pour décider de ce qu'il y avait à faire. Les yeux, avec une hâte presque anxieuse, avaient couru de la page, pleine d'ordres stricts, aux mains embarrassées comme des aveugles ; non sans jeter par instants un regard vers moi, qui profitais peut-être de cette situation très particulière pour me gonfler d'un sentiment général de supériorité.

Quand elle eut fini, je me gardai bien de souligner d'une manière quelconque l'inégalité qui avait paru si vite entre les deux sœurs. Je n'hésitai même pas à être injuste. Je fis en sorte de signaler les fautes de l'aînée comme si elles leur eussent été communes, et mon seul reproche nominatif fut pour la cadette, que j'invitai à mettre plus de vigueur dans son jeu.

Puis je leur dis de jouer toutes deux ensemble. J'étais assise derrière leur dos. La cadette tenait la partie haute du clavier. Je comptais sur elle pour

guider un peu sa sœur. D'ailleurs les fautes de l'aînée se seraient entendues encore davantage dans les notes claires, au dommage de son amour-propre.

L'exercice consistait en une série de gammes reliées entre elles par des modulations élémentaires qui revenaient périodiquement. Un jeu correct eût produit une suite de sons toute mécanique, aussi peu intéressante que le bruit d'une scie tournante ou d'une machine à coudre. J'aurais vite cessé de l'entendre. Mais ce qui sortait du piano des Barbelenet se dessinait dans l'air avec singularité. Je fermai les yeux pour mieux le saisir. Les notes claires naissaient mollement les unes des autres, tantôt plus lentes, tantôt plus rapides, mais sans sursauts capricieux, un peu comme la respiration d'un être qui dort. Elles semblaient à la fois tranquilles et distraites, indifférentes et tendres. On se sentait séduit par une certaine grâce qu'elles avaient et impatienté par leur manque de mérite. Les notes basses se succédaient comme des pas dans un escalier obscur : un trébuchement, un arrêt, le pied qui heurte deux fois la même marche, puis deux ou trois pas qui semblent décidés, heureux, et qui vous laissent espérer que l'allure est enfin trouvée, que les misères sont finies ; puis une demi-chute encore. Là-dedans, de l'humiliation, de la colère, du mépris pour soi-même, l'envie d'abandonner tout ; mais aussi une vaillance hargneuse, le refus de s'avouer vaincu, la pulsation d'une vie assez forte.

Le plus curieux de la chose était la façon dont les deux jeux s'arrangeaient l'un avec l'autre, s'y prenaient l'un vis-à-vis de l'autre. Presque toujours les notes basses arrivaient avec un peu de retard. Mais elles mettaient à rattraper les notes claires une précipitation mécontente ; elles se jetaient dessus ; et les notes claires semblaient plier, se tapir, rentrer sous terre. Quand l'aînée jouait faux, ce qui avait lieu presque à chaque mesure, la cadette, loin de forcer le son pour faire prévaloir la note juste, se hâtait de le diminuer. Si je n'avais pas été là, aurait-elle poussé la complaisance jusqu'à jouer faux elle aussi ?

Tout cela rendu plus mordant encore pour mon attention, par l'aigreur de quelques cordes franchement désaccordées, par le ferraillement de plusieurs autres, et si je puis dire, par le léger goût de moisi qui imprégnait tous les sons de l'instrument.

« Des deux sœurs, quelle est, au fond, me demandais-je, celle qui conduit l'autre, celle qui finit par avoir le pas sur l'autre ? La cadette, sans beaucoup y tenir, indique le mouvement et amorce les sons justes. L'aînée le reconnaît et lui donne raison, mais non pas comme quelqu'un qui se soumet, bien plutôt comme un chef qui s'approprie les initiatives de son subordonné. A la longue, qu'en résulterait-il ? Quel est le poids de ma présence là-dedans ? J'interviens le moins possible, et il n'est même pas vrai que je désire voir la cadette

prendre l'avantage. Malgré ma vague sympathie pour elle, j'assiste assez volontiers à l'espèce de spoliation qu'elle subit. Je n'aime pas l'aînée ; mais l'énergie qui abonde dans son corps revêche et qui lui sort par les doigts est assez entraînante. Si je me laissais aller, mon cœur et, je le crains, mon oreille aussi, finiraient par accepter la suite absurde de notes fausses et de notes corrigées que l'aînée produit avec vigueur. Mais il y a, dominant le clavier, dominant Cécile et Marthe, une page de musique imprimée, que les yeux qui la regardent ne peuvent corrompre. Il y a dans mon esprit un témoin qui se sent bien obligé d'être d'accord avec la page de musique. La cadette se trouve prise entre cette double approbation. Aussi, bien qu'elle voie revenir une faute que sa sœur a déjà faite trois lignes plus haut, et bien qu'elle n'ait pas du tout envie d'y mettre obstacle, ne va-t-elle pas jusqu'à coiffer d'un dièze ce *ré* qu'elle propose modestement.

L'exercice terminé, les deux sœurs se retournèrent vers moi. Je perdais la situation commode que j'avais occupée derrière leur dos.

Maintenant, c'est leur face, leur regard que j'ai à soutenir. C'est à mon tour de parler, dans un langage qui a l'air plus direct que celui des gammes qui montent et descendent, mais qui peut-être n'est pas moins mystérieux.

Les deux sœurs essayent de me déchiffrer, avec plus de soin que n'en mériteraient les choses mêmes que je dis. Pour quelques observations sur le passage

du pouce, voilà des visages bien actifs, des yeux qui m'interrogent bien loin.

***

M. Barbelenet se montra à la fin de la leçon. Sa bonhomie, son rire, la poignée de mains qu'il me donna, tout cela me fit soudain sentir à quelle distance de la joie et de la simple cordialité je me trouvais alors, tout cela me rendit palpable l'ennui de la salle où nous étions et de l'heure que je venais de vivre.

Il voulut m'accompagner comme la veille. Mais tandis que la veille nous avions traversé les voies sans parler d'autre chose que des menus incidents de notre marche, je vis que, cette fois, il cherchait une conversation proprement dite.

— Alors, mademoiselle, vous êtes contente de mes filles ?

— Très contente.

— Vous pensez que vous arriverez à quelque chose avec elles ?

— Mais certainement.

Là-dessus, il me vint l'idée que M. Barbelenet doutait de l'utilité de mes leçons de piano, surtout en aussi grand nombre. Et sans me méprendre sur l'importance de M. Barbelenet dans la maison, j'aperçus là un germe dangereux qu'il fallait extraire. Je lançai donc quelques phrases, destinées à ranimer les sentiments de M. Barbelenet pour la musique,

et à lui faire escompter le plaisir d'avoir un jour deux filles musiciennes.

En même temps, un reproche intérieur me montait, comme une chaude bouffée, qui m'excitait à être éloquente. Je m'en voulais d'avoir eu quelque tristesse dès la fin de la première leçon. « Te voilà déjà ingrate pour ta chance, installée dans ta chance ! » Du coup, j'eus un sursaut de joie, qui pourtant n'était pas de commande. Les rails, la lanterne, les lumières là-bas, un reste de jour, tout me plut. Je pensai vivement qu'après le dîner je retrouverais Marie Lemiez ; que nous causerions sous une bonne lumière, avec des éclats de gaîté philosophique ; et qu'en attendant, une conversation comme celle-ci faisait partie des travaux quotidiens qu'une âme bien portante n'esquive pas.

Je m'aperçus alors que je m'étais trompée sur l'arrière-pensée de M. Barbelenet. Qu'il en eût une, ce n'était pas douteux ; car, voyant que nous étions presque arrivés, il fit semblant de se rappeler un petit achat de tabac ou d'allumettes qu'il devait faire, avenue de la Gare, et il me proposa de m'accompagner jusque-là.

— Savez-vous, me dit-il, que mon aînée Cécile a dix-neuf ans, et Marthe, dix-sept ans et demi ? Elles se suivent de près.

— Comment se fait-il qu'elles aient attendu si tard pour se mettre sérieusement à leurs études de piano ?

— Je me le demande. Leur mère, autrefois, leur a

enseigné un peu de solfège. Puis elles ont pris deux ou trois mois de leçons, il y a des années, avec un professeur qui est tombé malade et qui a quitté le pays.

— Et c'est d'elles-mêmes qu'elles ont songé à recommencer ?

— Ah ! mademoiselle, elles auraient bien appris le chinois, s'il avait fallu !

Son exclamation m'étonna. Il ne demandait qu'à m'en dire davantage ; je cherchai un bout de phrase, pas trop indiscret, qui pût l'y aider. Mais je ne trouvai rien ; et il reprit :

— En tout cas, je suis bien content que vous soyez là. Vous savez, moi, j'ai mon travail. Ma femme est une femme de tête. Je n'ai pas besoin de me tourmenter. Je puis compter sur elle pour diriger la maison. Mais des jeunes filles ne sont pas libres avec leur mère comme avec une personne de leur âge... Quand vous les connaîtrez mieux, vous me donnerez votre avis, de temps en temps.

Nous passions devant le bureau de tabac ; et comme M. Barbelenet était assez embarrassé pour continuer la conversation dans le sens de sa pensée, il se souvint à point de l'achat qu'il avait à faire.

Nous nous séparâmes, dans la lumière de la boutique. Le visage de M. Barbelenet m'apparut vivement ; ses traits, soudain, furent présents à mes yeux avec beaucoup de force. Aujourd'hui encore, quand ma mémoire le revoit, c'est d'abord dans la lumière de cette boutique, et je reconnais en même

temps la poignée de mains de notre séparation.

Ses mains n'étaient des mains d'homme de bureau qu'à la surface. En dessous, elles restaient des mains de paysan ou d'ouvrier. Plus profondément encore, dans la structure antique de la chair, je ne sais quoi de plus violent que l'effort régulier du travailleur s'y était retiré et endormi.

Sa poignée de mains donnait une impression pour ainsi dire étagée : une certaine douceur polie ; puis de la solidité et de la rudesse ; tout au fond, un élan de contraction un peu excessif, qui n'inquiétait pas, tant on le sentait privé de conséquence et d'issue.

Pour le reste, M. Barbelenet ressemblait assez aux vieux Gaulois qu'on voit dans les images, mais avec un amoindrissement de tous les caractères. La taille plus petite ; le haut du front resserré ; des moustaches grosses mais de longueur médiocre ; pas d'audace dans les yeux, rien que de la franchise étonnée. Un serviteur, de la même race que les chefs.

***

Pour rentrer en ville, j'avais à faire un chemin assez long, que la nuit rendait fastidieux. Dans un tel cas, il est excellent d'avoir des pensées suivies.

En outre, j'avais atteint ce premier point d'excitation nerveuse où la rêverie nonchalante cesse d'être possible. Je sentais le besoin de me traiter moi-même comme un interlocuteur, de m'adresser des phrases claires et complètes, de solliciter de

moi des réponses précises, de me faire convenir, par de bons raisonnements, que j'étais du même avis que moi-même.

Je me félicitai donc d'emporter avec moi deux sujets de discussion qui m'occuperaient au moins jusqu'aux rues animées du centre, et dont il me resterait presque sûrement toute une part intacte pour ma causerie du soir avec Marie Lemiez.

Et, comme je suis née dans cette catégorie d'enfants qui, lorsqu'ils ont deux gâteaux à manger, gardent le meilleur pour la fin, je me contentai de caresser de l'œil le plus passionnant de mes deux sujets, sans commencer par lui.

Les dernières paroles du père Barbelenet, ses réticences, les particularités de vie familiale qui pouvaient se cacher là-dessous, c'était de quoi peupler et désassombrir bien d'autres rues que l'avenue de la Gare. Puis j'imaginais quelle bonne conversation cela nous réservait, à Marie et à moi. Toutes les deux dans sa chambre, l'une en face de l'autre, nos tasses de thé entre nous ; le plaisir de confronter nos renseignements et nos présomptions ; des finesses, des rires, un peu de mystère, une charmante odeur d'enquête ; l'agréable chatouillement de cervelle que procurent les hypothèses et les pronostics.

Je m'attaquai donc à mon autre sujet, que je voyais luire dans mon esprit aussi nettement qu'une légende de film, ou qu'un titre d'ouvrage scientifique à la devanture d'un libraire :

« Du degré de ressemblance entre les filles Barbelenet et leurs parents ».

A vrai dire, j'aperçus tout de suite mes conclusions. Mais l'avenue de la Gare était longue. Je fis reculer mes conclusions jusqu'au bout de l'avenue, dans le halo du dernier réverbère.

« Le père d'abord. Que retrouve-t-on de lui chez Cécile ? Une certaine rudesse ? Peut-être. Mais à condition de ne pas trop la définir. Car le père est fruste, mais la fille ne l'est pas. Le père manque de volonté et d'autorité. Or, si je parle de rudesse à propos de la fille, c'est en pensant à sa volonté, que je crois dure, opiniâtre.

« Et la cadette ? En quoi ressemble-t-elle à son père ? Je ne découvre que des différences. Pourtant j'exagère. Il y a chez Marthe une faiblesse, un abandon, une candeur, et peut-être aussi une insouciance, un don de « penser à autre chose », que les yeux naïfs du père contiennent déjà. Oui, c'est possible.

« Si je communique, tantôt, ces déductions à Marie Lemiez, elle ne manquera pas de me rappeler que, de l'avis des meilleurs auteurs, les filles peuvent avoir toutes raisons de ne pas ressembler à leur père. Je crains même qu'elle n'appuie un peu sur cette plaisanterie.

« Mais entre Madame Barbelenet et ses filles, la ressemblance est-elle plus marquée ? La vigueur de caractère que je suppose à Cécile n'est pas du tout de même espèce que l'autorité présidentielle de Madame Barbelenet. Il est évident que Madame

Barbelenet prend ses fonctions au sérieux. Il ne lui est même pas désagréable de froncer un peu les sourcils, pour aider au sentiment qu'elle a de ses responsabilités. Mais je la crois capable d'assumer des devoirs encore plus lourds, sans que sa sérénité en soit définitivement mise à mal. Je suis peut-être méchante, mais il n'est pas jusqu'à son état de santé, dont on ne sente qu'il ne marche qu'à tout petits pas vers une issue mortelle. Appelons ça domination ou détachement, ou ce que vous voudrez. Cécile est autrement faite. Avec elle, il n'est pas question de sérénité, fût-ce d'une sérénité laborieuse. J'ignore si elle est passionnée, au vrai sens du mot ; mais je suis déjà sûre qu'une foule de circonstances peuvent l'agiter jusqu'à la fatigue. Pas majestueuse, non plus, même pour son âge. Austère, peut-être ; sombre, oui, sombre. Le père l'est si peu.

« Quant à la cadette, comment la rapprocher de sa mère ? Par ce qu'elle a d'insouciance ? Je m'en suis déjà servie à propos du père. C'est trop commode. Parler d'un certain détachement de Madame Barbelenet, c'est acceptable. Mais de son insouciance? non, tout de même. »

J'allais m'avouer que le débat n'aboutissait à rien, et que les conclusions, entrevues d'abord, s'en étaient envolées pendant que je faisais de si beaux détours pour les atteindre ; quand je m'aperçus qu'il avait eu au moins le mérite de me mener d'un pas vif jusqu'à la rue Saint-Blaise, toute riante de lumières.

***

Ma soirée avec Marie Lemiez fut aussi agréable que je l'avais escompté, sans manquer pour cela d'imprévu. Nous nous retrouvâmes dans sa chambre. Elle s'était amusée à simuler une petite réception. Elle avait fait des frais de lumière, de napperons, de gâteaux. J'en fus touchée. Marie s'était montrée un peu distraite au temps de ma misère. Mais cette façon d'organiser un semblant de fête pour inaugurer ma prospérité me parut pleine de gentillesse. Ne faut-il pas un cœur aussi généreux pour se réjouir du bonheur d'autrui que pour s'apitoyer sur son infortune ? Et comme rien ne me repose mieux que de penser du bien de mes amis, je me sentis légère et allègre dès mon arrivée.

Marie exigea de moi un rapport fidèle. Mon entrevue avec Madame Barbelenet la fit beaucoup rire. Mais quand j'en vins aux circonstances de mon retour et aux propos de M. Barbelenet, elle s'écria :

— Comment ! Il a eu le toupet de vous dire : « Je suis bien content que vous soyez là ! » Et moi, alors ? Je ne compte pas ? Depuis plus d'un an que je fréquente la maison, il ne s'est pas encore aperçu de ma présence ? Je n'ai pas eu assez d'un an pour mériter, moi, la confiance du bonhomme ? C'est un peu fort !

Elle riait, elle se croisait les bras, elle exagérait

plaisamment son indignation. Au fond, elle était un peu vexée.

— Mais, ma chère Marie, vous ne voyez pas qu'on vous respecte trop pour vous faire des confidences. Vous êtes imposante, vous aussi, sans l'être autant que Madame Barbelenet. Moi, au contraire, les gens ne me craignent pas.

Puis je détournai l'attention de Marie Lemiez de cette piqûre d'amour-propre pour l'amener sur la question qui m'occupait.

— Qu'a-t-il voulu me faire comprendre au juste ? Vous n'avez pas eu ses confidences, c'est possible ; mais vous avez dû observer bien des choses depuis que vous allez chez eux.

Marie faillit d'abord m'avouer qu'elle n'avait recueilli aucun indice et qu'elle comptait beaucoup plutôt sur moi pour satisfaire notre curiosité commune. Puis, tandis qu'elle rougissait légèrement, elle se donna la mine d'un témoin qui, avant de déposer, rassemble ses impressions et pèse ses termes.

J'eus envie de l'embrasser pour sa peine. Ce qu'elle en faisait, c'était moins encore pour se disculper d'un manque de clairvoyance que pour m'épargner une déception.

Elle me dit, sans trop de conviction au début, qu'elle avait cru remarquer certains tiraillements dans la famille Barbelenet.

— Je ne serais pas étonnée qu'ils aient de temps en temps des discussions sur l'avenir de leurs filles.

C'est la mère surtout qui tient à ce qu'elles continuent leurs études. Pour quelle raison ? On ne sait pas trop. Peut-être parce qu'elle n'a pas de fils. Vous comprenez ? Un fils reçu premier à Polytechnique, c'est tout à fait son genre. Je la vois très bien déclarant : « J'ai poussé mon fils jusqu'à Polytechnique, et j'ai voulu qu'il y entre avec le numéro 1. » Alors elle se rabat sur ses filles. Le père, qui est un homme simple, doit résister plus ou moins ouvertement.

— Mais dans ce cas, il ne se serait pas adressé à moi comme à une alliée possible ? Il ne se féliciterait pas de la venue d'un professeur de plus dans la maison ?

— Il ne va pas chercher si loin. Pour lui, je suis une femme savante, et c'est mon métier, de fabriquer des femmes savantes. La musique, il met ça dans une tout autre catégorie. Je lui ai même entendu dire qu'il avait appris la flûte dans son jeune temps et qu'il regrettait de ne pas avoir continué. Non, le piano ne lui paraît pas dangereux. Au contraire, c'est un « art d'agrément », et les arts d'agrément conduisent au mariage.

— Alors... nous représenterions dans la maison Barbelenet deux principes ennemis, vous et moi ? Ça me désole.

— Mais non, ma petite Lucienne. C'est très amusant. Le père Barbelenet est un brave homme, dont l'hostilité n'aura jamais rien de redoutable. Il lui arrivera d'épancher son cœur auprès de vous, quand

il vous aidera à traverser la ligne, et il choisira vos jours de leçon pour s'approvisionner de tabac et d'allumettes. Ce qui ne l'empêchera pas de me regarder d'un œil paternel, ni de laisser le dernier mot à sa femme.

Je répondis encore. Nous avions l'air de causer avec feu, de discuter, d'opposer des opinions. Mais je m'aperçus que j'avais cessé d'attacher de l'importance à la vérité des choses que nous pouvions dire. Les idées de Marie Lemiez, ne rencontrant plus chez moi aucune résistance sérieuse, gagnèrent peu à peu du crédit à ses propres yeux ; et la confiance qu'elle finissait par leur accorder n'était pas loin de passer en moi. Il me semblait bien que la vérité n'était pas de ce côté-là, mais je n'en avais guère souci. Qu'est-ce que la vérité, pensais-je, au prix de l'amitié ? Je ne tiens pas tellement à savoir, pour l'instant, ce que les façons du père Barbelenet signifient. Je crois même que je préfère ne pas le savoir encore. Ce que je veux, c'est garder, c'est augmenter un bonheur que nous avons en ce moment, qu'il est rare d'avoir aussi plein, aussi pur, et qui se nourrit de paroles, certes, mais de leur chaleur plutôt que de leur sens.

Marie est assise en face de moi ; ou bien elle se lève pour aller refaire du thé. Pendant qu'elle se déplace, elle parle, elle rit. Quand elle est dans sa petite cuisine, de l'autre côté de la cloison, je l'entends remuer la casserole, toussoter une fois ou deux, allumer puis régler le gaz. J'en ai déjà du plaisir.

Mais surtout, de là-bas, elle fait l'effort de me parler ; il y a entre elle et moi un va-et-vient de paroles. Les murs, la disposition du logis, les arrangements adoptés par ceux qui ont construit la maison et qui ne pensaient guère à nous, rien de tout cela ne suffit à nous empêcher d'être présentes l'une à l'autre, à suspendre l'échange, le transport, qui se fait entre elle et moi.

Puis nous restons quelques instants sans mot dire, elle devant son fourneau, moi dans mon fauteuil. Et il semble alors que ce soit un vide silencieux qui règne dans la forme du logement et qui nous sépare. Mais je ne peux appeler cela vraiment ni du vide ni du silence. Tout cet espace me donne au contraire une sensation de plénitude, de foison, de pétillement allègre. J'ai envie de le comparer à du champagne comblant une coupe.

Pourtant, il faut que nous nous remettions à parler des Barbelenet. Il ne faut pas que la conversation tombe, pendant que Marie s'occupe du thé dans la cuisine. La distance, qui est petite, ne nous oblige à nous taire que si nous avons la paresse d'élever un peu la voix. Tant pis si Marie Lemiez se trompe et prête aux Barbelenet des dissensions imaginaires. Tant pis si j'ai la complaisance de la suivre. La famille Barbelenet est importante pour nous, ce soir ; elle est pour quelque chose dans notre joie, pour plus que je ne pense, peut-être. Si elle n'était pas là-bas, dans sa maison, de l'autre côté du fleuve de rails, pendant que nous sommes ici,

nous deux, dans ce logement du centre — la chambre, l'antichambre, le repli de la cuisine — dans cette coquille un peu contournée que nous avons à remplir ; et si nous nous laissions aller à ne plus parler d'elle, qu'adviendrait-il de notre bonne humeur, du plaisir que nous avons à être ensemble, de cet éclat d'amitié, si fort ce soir contre la solitude ?

V

Une quinzaine de jours plus tard, au cours d'une leçon, je fus amenée à promettre aux deux jeunes filles que le lendemain j'apporterais un morceau de musique « difficile » et le leur jouerais pour leur faire plaisir. Au début de nos relations, je m'étais dérobée à tout ce qui pouvait ressembler à une épreuve de ma compétence. Mais en quinze jours leur curiosité avait déjà changé de nature. La seule façon dont je dirigeais leur travail les avait rassurées sur mon savoir de professeur. Tout au plus l'aînée se demandait-elle quelle place j'occupais dans la hiérarchie qui sépare un bon professeur d'un virtuose illustre. Quant à la cadette, qui n'avait jamais douté de moi, elle désirait m'entendre jouer, un peu pour l'agrément de la chose même, et surtout pour avoir une occasion de m'admirer.

J'arrivai donc, le lendemain, avec un cahier de sonates sous le bras. Je pensais bien que Madame Barbelenet trouverait un prétexte pour venir m'en-

tendre ; je voyais même poindre le thé et les tartines, et je me résignais sans humeur à cette petite cérémonie.

La bonne m'ouvrit la porte du salon. Avant de rien regarder, je compris que toute la famille était là. Mais, comme au jour de ma première visite, j'eus l'impression qu'il y avait devant moi cinq personnes. C'était si bien la même impression, que je crus d'abord à un recommencement, ou à un simple souvenir de mon illusion de la première fois. Pour la chasser, je regardai clairement et une à une les personnes présentes. Je vis alors qu'il y en avait bien cinq, en plus de moi, et non quatre. La cinquième était un homme jeune, habillé de sombre, brun, entièrement rasé, qui, au moment de mon arrivée, était placé entre M. Barbelenet et Cécile.

Je crois me rappeler que M. Barbelenet marmonna quelques mots de présentation. Mais, dès que tout le monde fut assis, Madame Barbelenet prit la parole.

Avec lenteur, pourtant sans trop de détours inutiles, elle fit comme un exposé officiel de la situation. Elle dit en somme ce qu'il convenait pour que chacun de nous trouvât à peu près naturelles sa propre présence et celle des autres : Ses filles n'avaient pas pu lui cacher la promesse qu'elles avaient obtenue ; la famille se sentait très indiscrète et me priait de l'excuser. Je ne devais pas en vouloir à des gens privés de distractions. Les jeunes filles s'étaient déjà formé une si haute idée de leur professeur et l'avaient

si bien répandue autour d'elles, que personne dans la maison ne pouvait résister à l'envie de m'entendre. La bonne même, c'était à craindre, collerait son oreille à la porte. Quant à M. Pierre Febvre, leur petit-cousin, que j'aurais certainement l'occasion de rencontrer d'autres fois, comme il se trouvait en visite, on l'avait fait rester pour qu'il eût le plaisir de me connaître ; et on pensait que je n'aurais pas la cruauté d'exiger son départ avant de me mettre au piano.

Pendant ce temps, je ne quittai pas des yeux Madame Barbelenet. J'examinais son visage avec un excès d'attention presque absurde, sans toutefois perdre une seule de ses paroles. Ses traits m'apparurent l'un après l'autre, détachés et même grossis dans une lumière dont j'avais le sentiment d'être l'origine, tandis que la suite de ses propos s'engrenait irrésistiblement sur mon esprit comme une fine roue dentée. A ce point que, visage et discours, les deux choses finissaient pour moi par n'en faire qu'une. Chacun des traits et chacune des paroles se levaient du même mouvement, comme soudés l'un à l'autre. L'un et l'autre me semblaient identiques par nature et depuis toujours. La bonne écoutant à la porte m'entra dans l'esprit conjointement avec le relief granuleux et la touffe grisâtre de la verrue de Madame Barbelenet. Le nom de M. Pierre Febvre m'arriva en liaison si étroite avec la paupière gauche, un peu gonflée et tremblante de Madame Barbelenet, que je fis monter mon regard vers le sourcil et la

première ride du front, comme pour activer ce qu'on avait à me dire de M. Pierre Febvre.

Avec le caractère que je me connais, j'aurais dû me sentir d'assez mauvaise humeur. Je m'étais résignée à la présence éventuelle de Madame Barbelenet, mais je n'avais pas prévu une exhibition pareille. Je me déclarai bien qu'on abusait de ma complaisance, que ces gens manquaient de tact, que j'étais très furieuse. Au fond, je n'avais nullement envie d'être ailleurs, ni dispensée par quelque miracle de prendre ma part de ce qui allait avoir lieu. Je ne dis pas que dans ma secrète pensée je trouvais la circonstance franchement agréable ; mais à coup sûr, elle m'intéressait. Une heure de gammes, avec deux petites bourgeoises de province, il n'y a pas de quoi s'exciter là-dessus. C'est aussi peu aventureux que possible. En somme, on me remplaçait une corvée fade par une autre, qui avait du goût.

Pour la première fois depuis longtemps, j'allais avoir un auditoire. Tandis que Marthe emplissait les tasses de thé et que Cécile nous tendait les gâteaux, je me demandais laquelle de mes sonates il convenait de jouer ; mais surtout je songeais aux différences merveilleuses qu'une action apparemment identique est capable d'offrir avec elle-même. Je puis jouer la même sonate quand je suis seule, ou bien avec une élève, ou encore devant un petit auditoire comme aujourd'hui. Toute seule, dans ma chambre, un soir que je suis fatiguée, ou déçue,

ou que j'ai senti passer dans l'air et les murs une sorte d'appel. Toute seule. Les premiers sons du piano me font trembler. De lourds accords tournent sur leurs gonds comme les battants d'une porte de bronze. On dirait que des événements invisibles, déjà tout formés, n'attendaient que ce signal pour se précipiter dans la vie. Une triste paix est rompue. Une convention frauduleuse vient d'être déchirée. La chose qui me semblait la plus importante, et qui tantôt me plissait le front, je ne sais même plus au juste ce que c'est. Du coin de l'œil, je l'aperçois qui s'enfuit et se dissipe. L'âme s'avance, d'un pas excessif, et le souffle rapide, à travers toutes sortes de formes qui s'éboulent. Il y a comme une fin du monde. Une espèce de jugement dernier s'installe où il peut sur les ruines, et les premiers décrets d'un monde éternel ne sont entendus qu'à demi dans le bruit de l'effondrement.

Il ne faut même pas que j'y pense trop. Sinon, je ne pourrai plus, tout à l'heure, me mettre sur l'horrible tabouret noir à vis qui, dominé de haut par le portrait de l'oncle magistrat, semble la maîtresse pièce d'un instrument judiciaire. Et comme il me manquera le courage de m'enfuir, je resterai là toute piteuse et paralysée.

Il faut que je chasse le souvenir de ma chambre, que je refoule l'ivresse soudaine de la solitude. Avec un peu de bon vouloir, je puis tirer un plaisir de ce qui m'arrive. Jouer une belle œuvre devant des gens qui ne la comprennent qu'à moitié, cela ne

semble guère exaltant, mais l'événement lui-même est plus riche sans doute que l'idée que j'en ai, car je sens très bien que mon âme n'en fait pas fi.

Je n'aurai qu'à m'asseoir tranquillement sur le tabouret, et qu'à ne penser d'une manière distincte à personne : ni à Madame Barbelenet, ni à la fille aînée, ni davantage à ce nouveau venu. Je sais que ce ne sera pas commode. J'ai besoin de mater en moi une vigilance mesquine, qui se laisse assez vite réduire, quand je suis seule, mais qui ne cesse de s'agiter quand il y a des gens. « Madame Barbelenet va-t-elle trouver que ma sonate est un morceau assez brillant pour une pareille réunion de famille ? Cécile saura-t-elle apercevoir les difficultés de l'exécution et voudra-t-elle s'avouer que décidément je suis quelqu'un de très fort ? Ce monsieur Pierre Febvre se connaît-il à la musique ? Ne l'a-t-on pas convoqué tout exprès pour avoir son opinion et pour se régler sur elle ? Et dans ce cas, est-il un de ces faux connaisseurs, beaucoup plus dangereux que les ignorants, ou un amateur véritable ? Dois-je jouer de manière à éblouir en lui le faux connaisseur ? Ou dois-je au contraire destiner spécialement à l'amateur véritable certaines finesses de jeu, comme des signes d'intelligence que je lui ferais ? »

Toutes ces questions, tâchons de les écarter, de les maîtriser. Je ne puis empêcher qu'elles naissent en moi, et il n'est peut-être pas mauvais qu'elles subsistent dans mon arrière-pensée. Mais qu'elles s'y tiennent en repos.

Il faudra que je m'assoie... Voilà justement que la petite cérémonie est mûre. La suite des propos, à laquelle je me suis prêtée sans résistance, vient d'aboutir à :

— Mademoiselle, nous vous écoutons.

Je suis au piano. Un coup d'œil que j'ai jeté sur le clavier, sur la caisse vernie, sur la bougie allumée à ma gauche, m'a rassurée quant à ma disposition intérieure. Lorsque les objets m'apparaissent de cette façon-là, lorsqu'un reflet dans le bois, un contour luisant, une flamme, au lieu de m'avertir sèchement de la présence des choses, prennent un certain caractère d'intensité solennelle et me regardent pour ainsi dire dans les yeux, je sais que mon âme est de la partie ; je sais qu'elle va intervenir dans ce que je ferai, avec ses besoins et ses ressources, en particulier avec le pouvoir étonnant qu'elle a d'aller chercher le bonheur juste à la profondeur où il faut.

Je me mets à jouer. Le piano est à peu près accordé maintenant. Le goût moisi des sons ne semble plus, lui-même, qu'un goût ancien.

Dès les premières notes, je sens que les choses n'iront pas mal. Je n'ai pas à redouter aujourd'hui cette espèce d'embrouillement nerveux, qui se produit parfois en cent endroits de la tête et du corps, qui se plaît plus que partout ailleurs dans les poignets, dans les plis des mains, dans le bout des doigts, et qui fait de chacun de nos gestes une série de nœuds qu'il nous faut rompre.

En somme, j'ai du plaisir. Ce n'est certes pas un déchaînement de l'âme, comme lorsque je joue seule dans ma chambre. Mais ce n'est pas non plus une simple satisfaction de vanité. Que tous ces gens se soient dérangés pour moi, qu'ils m'écoutent avec tant de considération, j'en suis flattée, évidemment. Je jouis d'un quart d'heure de supériorité reconnue. Je ne suis plus une jeune fille pauvre qui travaille pour vivre. Les deux petites bourgeoises bien dotées qui sont là, m'admirent, m'envient, du moins pour le temps que soufflera le vent de la musique, jusqu'à ce que le silence laisse revenir en elles des pensées plus plates et une vue plus raisonnable de la vie. Mais il y a autre chose, dans mon plaisir. D'où vient que je songe à une petite église de campagne et à la célébration modeste, mais séculaire, d'un rite devant une poignée de paysans ? Une vieille femme contre un pilier ; le chapelet et le chant de l'harmonium. Rien de formidable, à coup sûr, pas d'ivresse prophétique ; point l'extase dans la cellule ; mais religion aussi.

Les soucis que je rejetais tout à l'heure restent en vue, mais à une bonne distance. Je les distingue, sans qu'ils m'importunent. Mon plaisir de maintenant n'a pas de fumées qui brouillent le regard. Tout ce qui m'entoure, tout ce qui compose la circonstance où je suis, m'apparaît en traits nettoyés.

Mon auditoire qui est là, groupé derrière mon dos, un peu à gauche, je me le représente aussi clairement que l'accord que je frappe à l'instant même ;

et ni les trois accidents de l'accord, ni la contorsion que se donnent mes deux premiers doigts ne combattent l'impression qui me vient de mon auditoire ; au contraire. On dirait que mes idées s'aiguisent l'une contre l'autre.

Il y a les quatre Barbelenet, dont la distribution dans la salle m'est sensible, avec toute sa particularité. Marthe, pas loin de moi — elle se lève pour me tourner la page, mais un peu tard — Madame Barbelenet, avec un vide assez grand entre elle et Marthe. Puis la ligne de la famille fait un angle, atteint M. Barbelenet, qui est un peu en arrière, et revient finir sur l'aînée Cécile, que j'ai juste dans le dos.

Quant à M. Pierre Febvre, je ne l'oublie pas. Je ne le confonds pas non plus avec la famille. Sa présence m'est bien distincte. Pourquoi vais-je me demander ce que j'éprouverais, s'il ne restait que lui et moi dans la salle, lui assis à la place même où il est, moi au piano, comme maintenant ? Je me dis que mes doigts se raidiraient, que mes yeux ne verraient plus les notes, que je n'arriverais plus à jouer.

Et voilà qu'au contraire sa présence ajoutée à celle de la famille me donne plus de goût à jouer, m'empêche de glisser à une facilité ennuyeuse, me fait considérer chaque ligne de la partition comme une aventure intéressante, dont il y a du mérite et du plaisir à se tirer. Sa présence agit comme un piment. Je suppose même qu'on m'écouterait moins bien s'il n'était pas là. Car on m'écoute

avec une attention inespérée, que je sens venir sur moi, affluer sur moi, qui me soutient, qui reçoit et renvoie les mouvements de mon jeu avec une sorte d'élasticité, et qui va se répandre jusque sur les deux pages grandes ouvertes de mon cahier de musique, comme pour y aviver la lumière et comme pour en exciter le sens.

Quand la sonate est finie, je me retourne. J'écoute distraitement les compliments qu'on me fait. Je regarde les visages. Je rencontre des yeux bien animés. Dans les yeux bruns de Marthe brille une lueur très chaleureuse, mais plus profonde, plus sombre même que d'habitude. C'est une lueur qui frémit et qui se tend vers quelque chose, comme un baiser. Mais vers quoi ? Qu'y a-t-il à mon intention dans ces yeux ? Qu'y a-t-il pour la musique, et pour ce que je ne devine pas ?

Je n'ose pas me tourner franchement vers Cécile. Pourtant, j'aurais envie de voir son visage. Je me sens disposée à lui faire une flatterie, par exemple à lui demander son opinion sur la sonate, ou à lui déclarer — ce que je ne pense pas du tout — que je la crois particulièrement capable de jouer plus tard des morceaux de ce genre-là.

Ses yeux gris-vert, que je vois à la dérobée, projettent droit devant eux une espèce de douleur sèche. Je voudrais l'amener à dire des paroles qui soulageraient un peu son regard. Mais j'en suis empêchée. Plus que l'autre fois même, elle me donne l'impression d'un corps obscur.

M. Pierre Febvre quitte sa place. Lentement, en faisant le tour de la famille, il s'approche du piano et vient jeter un coup d'œil sur la partition. Il a les yeux noirs, comme Marthe, plus vraiment noirs, sans traces, il me semble, d'or ni de roux. Il s'est levé et a marché avec beaucoup d'aisance. Le voici tout près de moi. Il feuillette les pages que j'ai jouées. Rien qu'à un petit mouvement qui lui fronce la paupière et la narine, je devine qu'il a retrouvé le passage le plus émouvant de la sonate, celui que j'aime le mieux, et qu'il va se donner le plaisir de le répéter intérieurement.

On sent qu'il connaît la musique, qu'il en a le goût. Même sa façon de tenir le cahier et de ployer les pages est d'un homme qui est familier avec ces choses-là. Peut-être n'est-il pas fâché que je m'en aperçoive, mais je lui sais gré de n'avoir presque rien dit.

Tout à l'heure, quand Madame Barbelenet a pris la parole pour m'exprimer les félicitations de l'assemblée :

— Mademoiselle, c'est un véritable enchantement que de vous entendre, et l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de l'agilité de vos doigts dans les airs qui sont un peu de danse, ou de l'expression que vous mettez dans les endroits de sentiment.

Elle s'est inclinée, à la fin de sa phrase, du côté de M. Pierre Febvre, comme pour invoquer son témoignage. Mais il s'est contenté de répondre :

— Mademoiselle joue extrêmement bien.

Quant à M. Barbelenet, il étale une mine ravie. Pareil à un propriétaire qui vient de faire boire à des invités une bouteille de son crû, et qui, tout enivré de leur plaisir, n'a pas besoin de boire lui-même.

On me pria de jouer un autre morceau. M. Pierre Febvre alla s'asseoir non plus entre Cécile et M. Barbelenet, mais entre Madame Barbelenet et Marthe. Je ne pus m'empêcher de remarquer ce changement de place, ni de partir de là dans une hasardeuse rêverie sur les relations du jeune homme et de la famille. Tout en me reprochant d'associer à une musique sublime des réflexions de basse espèce, je me disais que M. Pierre Febvre semblait, par son âge, par sa tournure, assez propre à tenir dans la maison l'emploi de fiancé. Sa parenté avec les Barbelenet ne s'y oppose pas. Sans doute, il garde une attitude réservée, au point que je ne saurais discerner à laquelle des deux jeunes filles peut aller sa préférence. Mais cette discrétion n'a rien de surprenant devant l'étrangère que je suis, ni de la part d'un homme bien élevé.

Je dois ajouter que cette idée m'agaçait un peu. Ne l'eût-on jugé que sur l'extérieur, ce Pierre Febvre était d'une tout autre sorte que les gens de la maison. Sa tenue n'avait rien d'affecté. Je crois qu'il se serait plutôt étudié à rester au niveau de ses hôtes. Mais il suffisait de l'avoir regardé un instant pour que Madame Barbelenet prît soudain l'air d'une caricature, et pour que les demoiselles Barbelenet fussent

rejetées dans un abîme de niaiserie provinciale. L'imaginait-on protégé et surveillé dans ses amours par l'effigie de l'oncle magistrat ?

S'il songeait à un mariage, que fallait-il penser de lui ? Ou bien il trouvait foncièrement de son goût toutes les médiocrités de cette maison. Alors, il n'était lui-même qu'un Barbelenet déguisé, ou verni, donc moins naturel et moins sympathique. Ou bien il avait su flairer, sous les dehors modestes de la famille, une dot importante, et c'était une âme vile. Je le revoyais, feuilletant mes pages de musique, ployant, faisant bomber l'épaisseur du cahier contre la paume de sa main. Ce geste qui m'avait plu me devenait un peu odieux. Je regardais mon beau papier luisant, comme si j'allais y découvrir quelque empreinte de peau grasse.

Quand je revins m'asseoir devant ma tasse de thé, cette pensée m'occupait encore. Je n'étais pas fâchée de l'entretenir, ne fût-ce que pour moins sentir la fatigante banalité des propos qu'on m'adressait et des réponses que je devais faire.

Ce monsieur me paraît « distingué », me disais-je ; et il continue à me paraître distingué, malgré mes réflexions précédentes. A quoi cela tient-il ? Car enfin il est bon de contrôler les impressions dont dépendra notre attitude envers les gens. Est-ce vraiment moi-même qui l'ai jugé ainsi, d'après l'idée que je me fais de la distinction, ou l'ai-je vu avec les yeux de tout le monde ? Ai-je pensé par procuration pour la dame du kiosque à journaux,

ou pour la marchande de tabac, ou pour les voyageurs d'un compartiment où viendrait d'entrer M. Pierre Febvre ? Plutôt encore, ne l'ai-je pas vu avec les yeux de Marthe ou de Cécile ?

Evidemment, il est habillé avec goût. Mais je n'ai jamais pris la peine jusqu'ici de savoir ce que peut être mon goût en matière d'habillement d'homme.

Ses vêtements n'ont pas dû coûter plus cher que ceux du père Barbelenet ; et je les crois moins neufs. Ils ne sont pas tellement plus à la mode, ni d'une coupe tellement meilleure. Mais les plis y ont quelque chose de vivant, d'allègre, d'orienté, au lieu d'être de mornes cassures de l'étoffe. L'étoffe même, noire il me semble, est bien choisie. Alliée au petit nœud noir de la cravate, elle rehausse la pâleur du visage, donne plus de poids au regard. Mais surtout elle fait penser à des soirées, à des parures, à une assemblée sous de vives lumières. Et comme elle montre de l'usure, du froissement, de fines traces de poussière ou de cendre, l'idée de cérémonie est vite recouverte par on ne sait quoi de plus libre. Une fade élégance mondaine a l'air d'être dépassée. Le même mouvement de l'âme, qui vient d'évoquer une vie brillante et d'en faire naître la palpitation, s'achève en nonchalance et en dédain.

Mais faut-il attacher tant de signification à un arrangement peut-être fortuit ? Son visage, le visage tout seul, que vaut-il ? Les yeux m'ont paru assez beaux. J'ai presque envie de dire très beaux. Mais

on en rencontre bien d'autres qui ne sont ni moins profonds, ni moins éclatants, et qui ne suffisent pas à sauver un visage vulgaire. Il y a même une beauté des yeux qui s'accorde singulièrement avec une façon basse de désirer le bonheur.

Est-ce l'ensemble des traits qui a de la distinction ? C'est probable. Je n'en suis pas encore sûre. Je vois très bien en quoi cette face rasée n'est pas une face de prêtre. Mais qu'est-ce qui m'empêche de penser qu'elle soit celle d'un acteur de petit théâtre, ou celle d'un domestique ? Il faut avoir le courage de se demander ces choses-là.

J'en étais à ce point de mes réflexions, quand j'aperçus à un léger mouvement de sa physionomie que Madame Barbelenet finissait par remarquer le peu d'attention que je donnais à l'entretien, et au contraire l'insistance avec laquelle je m'occupais de M. Pierre Febvre.

Qu'allais-je faire penser de moi ? Madame Barbelenet ne devait pas être de ces gens qui s'abstiennent, par indifférence ou par scrupule, d'interpréter les attitudes d'autrui qui ne s'expliquent pas d'elles-mêmes. Pouvait-elle d'autre part deviner la nature de ma curiosité et de quel détachement elle s'accompagnait ?

Je réussis à ne pas rougir, mais je fus au supplice pendant quelques longues minutes. Ce qui me restait de présence d'esprit s'employa à détromper Madame Barbelenet, sans le secours des paroles.

Je me mis à affirmer de toutes mes forces, en

moi-même, mais à l'adresse de Madame Barbelenet : « Je m'intéresse à votre cousin exactement comme à une potiche, ou comme au portrait de votre oncle, qui est au-dessus du piano. N'allez pas vous imaginer des absurdités. S'il faut tout vous dire, j'ai manqué quelque peu de discrétion envers votre famille. J'ai voulu deviner si ce monsieur ne serait pas par hasard le fiancé de votre Cécile ou de votre Marthe. Tout simplement. Et tenez, j'ai le toupet d'y penser encore. N'avez-vous pas surpris ce regard que je viens de donner à Cécile et ensuite à votre cousin, comme à deux candélabres qu'on voudrait assortir ? Maintenant, vous voyez, je compare Cécile et Marthe ; puis, avec l'œil un peu cligné de l'observateur dilettante, ou du peintre qui cherche la pose, je considère ensemble Marthe et M. Pierre Febvre, comme pour peser les probabilités qu'ils offrent de faire un couple. »

Toute cette manœuvre ne m'empêchait pas de reprendre une part beaucoup plus active à la conversation, qui roulait en ce moment sur l'insuffisance des magasins de la ville et l'obligation où l'on était de faire les principaux achats à Paris. J'y apportai même une volubilité et une désinvolture, qui m'auraient sans doute bien agacée chez une autre.

Il me semble que j'obtins plus qu'à moitié le résultat que je cherchais. En tout cas, j'avais réveillé chez Madame Barbelenet des préoccupations plus personnelles, qui ne pouvaient manquer d'accaparer

son esprit. Qu'il y eût, ou non, projet de mariage, il suffisait que Madame Barbelenet me sentît pleine de cette idée, pour qu'elle crût aussitôt devoir protéger sa famille contre les incursions d'une pensée étrangère. Le reste en devenait à ses yeux provisoirement négligeable.

Madame Barbelenet ne pouvait prendre cette attitude sans se découvrir un peu. On ne se défend pas de la même façon, fût-ce mentalement, contre une supposition vraie et contre une supposition fausse. Si j'avais eu la tête plus libre, j'aurais peut-être tiré au clair, dès ce moment-là, la question des fiançailles. Mais j'étais déjà bien contente d'avoir écarté de moi je ne sais quel absurde soupçon.

VI

Le lendemain matin, vers dix heures, je me trouvais à l'endroit de la rue Saint-Blaise où elle forme carrefour avec la rue de l'Huile et la ruelle Devant-de-la-Boucherie.

Je venais de donner une leçon. J'étais heureuse. Rien n'entraverait ma liberté jusqu'au repas de midi.

J'avais pris le parti de flâner dans les vieilles rues du centre, à cette heure où les ménagères font leurs provisions, et où les boutiques, gorgées de gens et de marchandises, entretiennent la joie du chemin comme des lumières publiques ou des buissons pleins d'oiseaux.

Toutes les choses communiquaient un désir de mouvement — marcher, s'arrêter, regarder n'importe quoi, traverser la rue, marcher encore — mais pas la moindre envie de s'en aller ailleurs.

Le but est ici, se disait-on. Si l'on arrive au bout de la rue, il faudra s'arranger pour revenir, soit en

changeant de trottoir, soit après avoir fait semblant de se perdre dans deux ou trois petites rues détournées.

Il y a ici, au milieu de la ville, le sentiment de se suffire, de trouver en soi-même son contentement. Le reste du monde recule jusqu'au pourtour de la pensée, reflue et brise assez loin pour qu'on ne l'aperçoive et ne l'entende autant dire plus : à peine un murmure de souvenirs, dont pas un n'a la force de se faire reconnaître et de nous donner de la nostalgie.

Je songe furtivement à la gare ; juste le temps d'éprouver par contraste la satisfaction que composent à notre usage la rue Saint-Blaise, la rue de l'Huile et la ruelle Devant-de-la-Boucherie. La gare, les quais, les rails, le vent perpétuel, la condamnation à partir, toute une transe de l'âme, toutes sortes de mots poignants et tremblants qui viennent à la bouche ; moins que cela : des battements de cœur, qui, si on les écoute, font monter en nous de vagues bouffées de paroles : « fuite », « arrachement », « exil », « de part en part » ; et la vision de quelque chose comme une main qui se contracte en vain sur une bête glissante. N'y pensons plus !

Je suis heureuse, maintenant, à dix heures du matin, à dix heures du soleil, rue Saint-Blaise. Je viens de travailler un peu de temps dans une maison encore toute proche de moi, qui fait partie de cette bonne épaisseur de ville dont je me sens entourée. J'ai le droit de vivre, sans rien faire de plus, jusqu'à

midi, et même au delà, jusque dans l'autre moitié pesante de la journée. Moi aussi je fais un métier, je gagne. Le cordonnier et moi, nous pouvons échanger, par-dessus le pot de colle et la rangée des semelles neuves, un regard de bourgeoisie.

Je ne suis pas une simple passante, moi non plus. Je suis quelqu'un d'ici. J'y ai ma place, qui n'est pas tellement mauvaise. Ceux pour qui je travaille me considèrent, même après qu'ils m'ont payée. Il y a dans mon travail une rareté et une sorte d'excellence, quelque chose de non anonyme, de difficile à suppléer, qu'il n'y a pas au même point dans ces semelles pourtant pimpantes et qui fleurent bon. Je gagne beaucoup moins que les médecins et les notaires ; mais c'est là une infériorité tout accidentelle. Le meilleur médecin d'ici, M. Lanfranc, s'il me connaissait, ne manquerait pas de me saluer sans mettre dans son coup de chapeau la moindre condescendance.

La somme que je viens de gagner en une heure — rien qu'en une heure, qui est si bien placée, de neuf à dix, assez tôt pour me laisser ensuite une matinée libre de femme riche, assez tard pour ne pas m'obliger à un réveil d'ouvrière dans le petit jour, une vraie heure de débarras, où fourrer un travail mercenaire sans risque de tristesse, car c'est le moment où le repos de la nuit produit son effet le plus allègre et où la bonne amertume du café vous circule partout dans le corps — donc cette somme que je viens de gagner a l'air de bien peu de chose, tant qu'elle

reste une monnaie dans mon petit sac. Mais elle ne demande qu'à sortir de la pièce d'argent qui l'enferme ; elle ne demande qu'à s'évader et qu'à se développer dans cette rue favorable, qu'à devenir par exemple trois douzaines d'œufs, ou un gros poulet déjà plumé et ficelé, ou encore tout un tas de ces joyeux légumes, qui se pressent comme une foule de cirque sur les gradins de la fruiterie.

Il faut même que je fasse quelques achats. Si je me borne à être une promeneuse qui regarde, il manquera à mon plaisir je ne sais quoi de sérieux et de convaincu. Puisque je prends le repas du soir dans ma chambre, il est tout naturel qu'au lieu d'attendre la fin de la journée et la flétrissure des beaux étalages, je m'approvisionne à l'heure où les ménagères en ont coutume.

J'étais ainsi portée par ce mouvement de pensées agiles, que traversait parfois, sans nullement en assombrir le cours, un souvenir de ma séance de la veille, chez les Barbelenet — souvenir d'une émotion, d'un visage, d'un reflet de bougie sur la page de musique, mais plus exactement encore, retour d'une certaine saveur totale de l'âme par la trouée d'un souvenir.

Je me décidai à entrer dans une boutique, où une demi-douzaine de clientes attendaient qu'on s'occupât d'elles, tout en palpant des laitues, des pommes de terre, des fromages.

L'une de ces femmes ne m'était pas inconnue. Elle avait une quarantaine d'années et semblait

tenir à la fois de la ménagère et de la servante. Je fus quelque temps à me demander où je l'avais vue.

Ce qui me revint d'abord, à son propos, ce fut une impression agréable, quoique mêlée d'inquiétude, et qui datait de très peu. Puis je sentis que je n'avais pas en moi de raison cachée de regretter la rencontre de cette femme, de détourner la tête, d'éviter d'être reconnue. Puis je pensai à la petite touffe grisâtre coiffant la verrue de Madame Barbelenet, peut-être parce que mon regard tombait à ce moment-là sur la tige d'un poireau.

Mais c'est seulement quand la femme s'approcha de moi pour m'adresser la parole que je reconnus en elle la bonne des Barbelenet.

Elle me parut, dans l'intérieur de cette boutique, plus grasse, plus rose, et surtout beaucoup moins insignifiante que chez ses maîtres. Il est vrai que là je n'avais guère fait attention à elle. A peine m'étais-je avisée, la veille même, de l'air d'admiration qu'elle avait eu en m'aidant à remettre mon manteau.

— Vous voilà aussi en train de faire vos provisions pour le déjeuner, Mademoiselle ?

— Oh non ! je mange à l'*Ecu*... (C'était le nom de mon hôtel, le premier de la ville.) Mais j'ai quelques petites choses à acheter.

— Vous nous avez donné une vraie fête, hier, mademoiselle. Même de la cuisine on entendait très bien. On peut dire que ces demoiselles étaient fières de leur professeur.

— Elles sont bien gentilles. Elles vous l'ont dit ?

— Pas à moi, mais tout le monde en a parlé à table.

Tout le monde, cela signifiait la famille Barbelenet, plus M. Pierre Febvre sans doute, qui avait dû rester à dîner. J'aurais bien aimé savoir s'il avait exprimé une opinion sur moi, j'entends sur mon jeu de pianiste. Mais comment le demander ?

La servante sortit de la boutique en même temps que moi. Une fois dans la rue, elle eut l'air de vouloir me quitter, mais devint d'une volubilité extrême, juste à l'instant où il ne s'agissait plus que me dire adieu.

Je m'aperçus ensuite qu'elle s'était servie de ce verbiage un peu comme d'une fronde qu'on fait tourner de plus en plus vite avant de lâcher la pierre. Et après avoir malgré moi prêté l'oreille à un tourbillon de paroles où il était question vertigineusement de piano, de légumes, du prix des œufs, du plaisir d'être jeune, je fus frappée par ceci :

— Ah ! mademoiselle, on accuse souvent les parents ; mais quand il faut faire le bonheur des enfants, ça n'est pas commode.

Je hochai la tête d'une façon très encourageante.

— Je ferais mieux, vous me direz, de m'occuper de ma cuisine, mais je serais bien curieuse tout de même de savoir ce que vous en pensez, vous, de ce mariage-là.

— Heu ! Je n'en pense pas grand'chose.

— Pas grand'chose, voilà le mot ! Pas grand'chose. Enfin, dites-moi, ce jeune homme est certai-

nement quelqu'un de très bien ; mais moi je n'aime pas beaucoup les gens qui ne veulent jamais se décider. Et vous ?

— Evidemment.

— Est-il assez grand, oui ou non, pour savoir ce qu'il a à faire ?

— Il semble.

— Si c'était mes filles à moi, je vous réponds que j'aurais vite fait de tirer ça au clair.

— Mais vous ne pensez pas que ce soit en voie d'aboutir ?

— D'aboutir ! A quoi ? Peut-être à ce qu'il épouse la cadette. Dans ce cas-là, ça ne fera pas du joli. L'aînée préférerait n'importe quoi, et je me mets à sa place. Il ne faut pas oublier que dans les débuts il n'était pas du tout question de mademoiselle Marthe. D'abord les parents ont toujours eu l'idée de marier l'aînée la première. Et encore, si ce n'avait été cette occasion, Madame aurait mieux aimé attendre un an ou deux, que M. Barbelenet ait pris sa retraite.

— C'est fâcheux que les choses ne se soient pas mieux arrangées.

— Oui, c'est fâcheux. Bien que vous ne fréquentiez pas la maison depuis longtemps, on voit que vous êtes déjà au courant de tout. Sans ça, je ne vous en aurais pas parlé. C'est naturel que ces demoiselles ne vous cachent rien. Il n'y a même personne qui puisse leur être d'aussi bon conseil.

— Oh ! croyez-vous ?

— Si, si ! Je vois à votre façon de dire que vous pensez qu'avec les entêtés on perd son temps et sa peine. C'est certain que malgré ses airs doux et câlins, mademoiselle Marthe n'est pas plus facile à mener qu'une autre. Remarquez que moi, je m'entendrais plutôt mieux avec elle qu'avec mademoiselle Cécile. Mais mademoiselle Cécile pourrait bien être au fond plus attachée. Tenez, mademoiselle Marthe aime sa mère, naturellement, puisque c'est sa mère, mais rien en plus de ce qu'il faut. Oui, oui. Et puis on a beau dire, l'aînée est dans son droit Enfin, je vous ennuie avec ça. Vous devez en avoir déjà les oreilles suffisamment pleines, à écouter les uns et les autres. Bien le bonjour, mademoiselle. Ce n'est pas le temps que nous avons depuis quinze jours qui va faire baisser les légumes.

La servante s'éloigna, tenant le milieu de la rue. Elle n'avait pas tout à fait le maintien d'une domestique ordinaire. L'idée de lui manquer d'égards, en gênant son passage, ou en heurtant son panier, ne serait venue à personne, au moins dans une ville civilisée et hors d'une période de troubles.

Chez les Barbelenet, on risquait de la confondre avec l'arrangement des lieux, d'apercevoir distraitement en elle quelque chose comme un meuble capable de se déplacer par le seul effet de la voix. Mais ici, elle prenait une autre importance. Tandis que je la regardais, qui s'éloignait d'un pas égal dans l'axe même de la rue Saint-Blaise, je me disais qu'à ce moment Madame Barbelenet était assise

dans son fauteuil, qu'elle fronçait peut-être le sourcil, pour ne pas oublier de combattre une douleur insidieuse, et aussi pour mieux sentir l'effort d'autorité qu'exige la conduite de toute une maison.

En quelque sorte, Madame Barbelenet n'était pas absente de la rue Saint-Blaise. Madame Barbelenet avait part à l'allure si digne de sa servante. La rue Saint-Blaise, sans cesser d'être la rue la plus commerçante et la plus animée de la ville, devenait tout particulièrement le lieu d'où la famille Barbelenet tirait sa nourriture, donc une espèce de rue domestique. Il y avait, à droite, au premier étage d'une façade, deux volets fermés qui faisaient, dans la blancheur du mur, un grand rectangle verdâtre, un peu de guingois. Je crois qu'il m'aurait suffi d'une légère somnolence, pour que ce fût le portrait de l'oncle magistrat lui-même qui dominât la rue.

***

« Qu'est-ce que m'avait conté Marie Lemiez ? Que j'aurais encore mes élèves dans deux ans ? Elles n'ont en réalité qu'un désir, qui est de se marier et d'envoyer promener les gammes. Je reconnais bien la clairvoyance de ma chère Marie. »

Les deux sœurs ne pouvaient pas épouser l'unique M. Pierre Febvre. Mais l'une des deux y parviendrait sans doute, et sous peu. L'autre n'aurait rien de plus pressé que de trouver à son tour un mari,

et réfléchirait peut-être qu'à cette fin, il vaut mieux apprendre la danse que le piano. Le rêve de longue prospérité où je me complaisais depuis quinze jours mollissait soudain comme une fumée.

Je m'étais emparée de cette première idée, tout égoïste, et je la retournais, mais sans conviction. Je n'arrivais pas à me sentir déçue. J'avais même hâte de n'y plus penser pour en venir à des questions bien plus excitantes.

Les propos de la bonne avaient jeté des lumières vives mais confuses sur une situation dont il me restait le principal à découvrir.

Strictement, je n'étais même pas sûre que ce fût M. Pierre Febvre, le fiancé. La servante n'avait pas prononcé son nom. Sans doute, ses allusions semblaient ne concerner que lui. Il était bien peu probable qu'un autre jeune homme fréquentât chez les Barbelenet. Mais on a vu des coïncidences plus étranges.

Puis je m'avouai qu'il fallait une certaine mauvaise foi pour contester un fait aussi évident. C'était par un dernier simulacre de discrétion que la servante n'avait nommé personne, et aussi parce qu'aucune confusion n'était possible. Quel plaisir avais-je à ergoter là-dessus ?

Bref, je n'avais pas, la veille, calomnié en pensée ce M. Pierre Febvre. C'était bien dans le salon des Barbelenet, entre le portrait de l'oncle et le cache-pot de cuivre repoussé, que son âme avait conçu l'amour. C'était bien là que son ardente jeunesse

avait cru saisir une réalité pareille aux plus beaux rêves de l'adolescence. Des yeux si noirs, une pâleur si chaude ne promettaient pas moins ; ni ce subtil frisson courant de l'œil à la narine.

Il ne lui eût manqué que de ne pas savoir laquelle choisir des deux sœurs. Quel hommage à la maison Barbelenet ! Comment mieux montrer qu'on ne cède pas à un sentiment fortuit, à un entraînement passager, où le cœur a moins de part que les circonstances ? Cela ne revient-il pas à dire : « Je ne suis pas le prétendant ordinaire, qui rencontre une jeune fille dans le monde et qui se décide sur des impressions extérieures, d'après un accent fugitif de la voix, un sourire bien placé, ou sous l'action complice de la lumière et d'un visage. Moi, je suis amoureux si essentiellement, mon amour s'adresse si bien à ce qu'il y a de plus profond dans l'être aimé, qu'il finit par atteindre cette région où la personne perd ses particularités superficielles et ses limites. Je suis amoureux de l' « âme Barbelenet », je suis amoureux de la famille. Comme il y a deux jeunes filles, il est tout naturel que j'hésite entre elles, que j'aperçoive tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre, l'affleurement d' « âme Barbelenet » qui miroite le mieux, qui promet le plus, et l'accès le moins difficile aux abîmes de délices que mon amour pressent. Comme il est fâcheux que la bigamie ne soit pas dans nos mœurs ! »

J'étais d'ailleurs très avide d'en savoir davantage. J'aurais voulu trouver l'occasion de retourner là-

bas, sans attendre la leçon du lendemain. De loin, je ne pouvais que faire des suppositions ingénieuses, qui servaient surtout à tromper mon impatience. En de telles matières, la vérité se prend au contact, comme une odeur. Il est assez vain de la chercher au bout d'un raisonnement.

Le repas de midi me mettait en présence de Marie Lemiez. Tout ce que j'avais vu et entendu, depuis un jour, nous offrait de quoi bavarder sans fin. Mais quand je fus assise à notre petite table, je ne retrouvai ni le sentiment que j'avais d'ordinaire à cette heure-là, ni la même complaisance à laisser mes paroles, mes gestes, mes rires, suivre la pente de l'amitié.

Les autres fois, si par exemple j'arrivais la première, je regardais le carré de la nappe et la chaise en face de moi comme des choses qui attendaient Marie, qui l'appelaient, qui rendaient en quelque sorte visible le vide intérieur, le défaut de satisfaction que j'endurerais par tout moi-même, tant que Marie ne serait pas là.

Si c'était moi qui arrivais en retard, dès la porte, presque avant de voir Marie, mes yeux allaient à la chaise poussée contre la table, à cette place qui me réclamait, moi, et personne d'autre.

Il nous fallait à peine une minute pour que l'agitation de l'arrivée fût déjà loin, et que le léger travail de la reprise de contact ne laissât plus de traces. Il nous semblait que nous n'avions pas cessé d'être ensemble, que c'était le repas de la veille qui durait

encore. Dans cette salle assez bruyante, nous éprouvions le plaisir et la force de notre camaraderie. Entre les services, qui se faisaient lentement, nous causions, les yeux dans les yeux, les coudes sur la nappe. Nos propos, nos éclats de gaîté, nos rires, qui rebondissaient de l'une à l'autre sans s'échapper loin de nous, formaient une espèce de turbulence intime, qui nous donnait le sentiment d'un petit monde bien nôtre et bien fermé, mais qui ne nous empêchait pas plus de participer à l'animation de toute la salle, qu'elle ne nous dérobait à ses regards. Nous étions là comme à l'intérieur d'une sphère transparente.

Cette fois au contraire, j'eus l'impression que c'était entre Marie et moi que passait une limite. Il n'y avait dans mon esprit aucun soupçon d'hostilité. Mais une séparation presque tangible traversait le petit espace de la table, y déterminait la part de Marie et la mienne. J'avais envie de dire, comme les enfants : « Mon assiette à moi », « mon couteau à moi », « mon » morceau de pain. Je n'aurais pas trouvé mauvais qu'au lieu de nous apporter un plat commun, on nous servît des portions distinctes.

Et tout spontanément, sans aucun effort de dissimulation, je m'abstins de raconter ce que je venais d'apprendre. Si j'avais eu la liberté de réfléchir, je me serais aperçue que je devais au moins dire quelques mots de la réunion de la veille, signaler la rencontre de ce M. Pierre Febvre, demander à

Marie si elle le connaissait ou en avait entendu parler. Mais dès le début, Marie se montra plutôt loquace. Elle me mit au courant d'une histoire compliquée, dont on s'entretenait au lycée de jeunes filles. Il me suffisait de lui répondre modérément, pour qu'un silence trop long ne vînt pas m'obliger à chercher moi-même de quoi ranimer la causerie, et ne m'enlevât pas l'excuse d'avoir oublié la confidence si naturelle que j'avais à faire.

Pourtant, quand nous nous levâmes, je ne pus m'empêcher de penser que mon procédé était absurde, et peu amical. Moi qui l'autre jour avait trouvé si amusant d'épiloguer avec Marie Lemiez sur la famille Barbelenet et sur les moindres circonstances d'une visite peu remarquable, quelle raison avais-je soudain de commencer des cachotteries ?

Mais il était presque trop tard pour accrocher mon petit rapport. J'aurais l'air d'avoir ruminé la chose, d'avoir hésité à la confier, de lui prêter ainsi une importance singulière, de la traiter un peu comme une affaire personnelle.

Alors qu'il eût été si simple de dire tout de suite, presque avant de m'asseoir : « Marie, ma petite Marie, ouvrez les oreilles. Il y a du nouveau. Je crois que nous tenons le secret des Barbelenet ! » comme il devenait difficile de paraître y songer au bout d'une heure de conversation !

Marie coupa court à ma gêne en s'excusant de me quitter. A peine eut-elle tourné les talons, que je cessai de penser à elle et de me faire des scrupules

à son propos. Ce qui m'occupa sans partage, ce fut l'idée qu'il ne me restait guère plus de vingt-quatre heures à passer, avant de reprendre le chemin de la gare, de traverser le fleuve de rails, et de pénétrer à nouveau dans la maison fumeuse où des passions respiraient.

VII

Ce soir-là, j'eus à peine sonné que la porte s'ouvrit. On eût dit que j'étais un médecin appelé d'urgence et guetté de loin par une famille anxieuse. La servante m'adressa toutes sortes de mines, de mouvements d'yeux, de demi-soupirs. Dans la seule façon dont elle maniait et accrochait mon manteau, il y avait un rappel de notre conversation de la veille et de ses confidences.

De mon côté, je ne me sentis plus étrangère de la même façon qu'avant, dans ce vestibule. Je me représentai clairement, pour la première fois, qu'il formait l'entrée et qu'il commandait les parties d'une maison habitable. La porte du fond devait ouvrir sur la cuisine. Sans doute se faisait-il, là-derrière, de bons plats sérieux. Car la maison Barbelenet était triste, lugubre si l'on veut, mais non point d'une sèche austérité. J'imaginais très bien Madame Barbelenet présidant à la distribution de belles tranches de rostbeaf ; M. Barbelenet dans sa

cave, courbé près d'une petite lampe, pour la mise en bouteilles d'un fût d'excellent Bordeaux. La maison Barbelenet n'était pas sans analogie avec un tableau ancien, tout noirâtre à première vue, mais riche pourtant de rouges et d'ors rentrés.

Dans le salon, la cadette était seule à m'attendre. Elle prévint ma question, en me disant que sa sœur, un peu fatiguée, n'assisterait peut-être pas à la leçon et qu'en tout cas nous pouvions commencer sans elle.

Marthe me parlait d'un air embarrassé. Dans son visage, plus frémissant que d'habitude, ses yeux échappaient aux miens. Elle avait hâte de se mettre au piano et de se réfugier avec ses secrets dans le bruit des gammes.

Mais son jeu la trahissait plus encore que ses regards. Les yeux, quand ils s'y mettent, avouent trop de choses à la fois. Leur langage trop pressé cesse d'être clair. Sur un clavier, l'agitation de l'âme s'étale, quoi qu'on fasse pour la contraindre.

Quelques mesures passaient, sans rien laisser paraître d'inaccoutumé ; à peine un peu de précipitation. Soudain, sans que le mouvement même de la musique l'annonçât, il m'arrivait une note poignante, un son comparable à une pointe qui pèserait d'abord assez doucement sur la peau : mais la peau brusquement cède, et la pointe se trouve déjà dans le fond de la chair.

Aussitôt, une suite de notes d'un calme affecté, d'une régularité laborieuse, comme pour donner le

change — comme si quelqu'un, après avoir jeté un cri, nous disait d'une voix contenue : « Quoi ? Qu'y a-t-il ? Pourquoi me regardez-vous ? »

J'observai ce trouble assez cruellement. J'en escomptais l'issue. Rien dans ma pensée ne venait en aide à Marthe ; rien ne l'encourageait à se maîtriser. « Combien de temps, me disais-je, va-t-elle tenir contre la panique intérieure qui la gagne ? » J'attendais un éclat, moins encore par curiosité que par un sentiment de lutte. Pour ainsi dire, je me mettais contre elle du côté de sa panique. « Jusqu'à quand pourra-t-elle résister ? »

Tout à coup Marthe se courba sur le piano, se creusa, comme si on l'avait frappée en pleine poitrine, porta vivement les mains à son visage, et sanglota.

Je m'approchai d'elle. Je l'embrassai. Ce n'était pas tant chez moi un élan du cœur qu'un acte de convenance. Je m'en voulais d'être aussi froide, moi qui compatis facilement à des douleurs plus médiocres. Mais à ce moment, l'aventure de Marthe, quel qu'en fût le détail, me parut si naturelle, qu'on ne pouvait l'en plaindre que pour la forme. Je crois même que je l'enviai d'acquérir ainsi dès l'adolescence, et sans y être tellement désignée par les grâces de son corps, une expérience de la passion que d'autres femmes attendent indéfiniment.

Quant à Marthe, elle se blottit contre moi, avec une torsion câline de tout l'être, et mit, à recevoir ma consolation, une complaisance abandonnée qui me gêna tant je la méritais peu.

— Ma sœur est trop méchante, me dit-elle enfin. Je ne lui ai rien fait. Ce n'est pas moi qui suis cause de ce qui arrive.

— Quoi ? Vous êtes fâchées, toutes les deux ?

— Elle me déteste. Elle vient de me dire des choses abominables. Elle a dit qu'elle voulait mourir à cause de moi, qu'elle finirait par se jeter sous un train, devant la maison.

Marthe sanglota encore. J'étais restée auprès d'elle, debout contre le piano. J'avais le cahier de musique à la hauteur de mes yeux. La courbure de la page luisait. Là-dessus, d'innombrables notes noires, trop vernies, trop bien rangées, trop systématiques. Cette page dégageait je ne sais quel sentiment du confortable moderne et de son ennui. J'imaginai une longue rue américaine, des maisons de ciment, de métal et de céramique, aux murs entièrement lavables. Et sans perdre un mot de ce que Marthe allait encore me dire, sans cesser d'être attentive aux singuliers mouvements de torsion qui lui parcouraient le cou et le buste, au point de sentir qu'ils essayaient de se continuer en moi-même, et que certains de mes muscles cachés les imitaient déjà, je poursuivis avec insistance ma rêverie fortuite. Tout en haut de mon esprit, une sorte de témoin considérait mes deux suites de pensées, les rapprochait l'une de l'autre, les entrelaçait, avec un inexplicable plaisir, et refusait malicieusement de donner la préférence à l'une des deux.

— Vous savez qu'elle serait capable de le faire,

uniquement pour se venger de moi, et en s'arrangeant pour que tout le monde me reproche sa mort.

— Et quelle raison a-t-elle ?

— Elle me déteste. Je ne puis pourtant pas empêcher les gens de s'apercevoir à la longue qu'elle a un sale caractère, et de se dégoûter d'elle. Ce n'est pas de ma faute non plus, si elle a les traits si durs, et deux petites rides déjà au coin de la bouche. Je lui paierai bien d'autres pots de crême, si elle veut, si ceux qu'elle a usés ne suffisent pas.

— Allons, Marthe, vous dites des méchancetés.

— Pas le dixième de ce qu'elle me dit tous les jours.

— Mais enfin, qu'est-ce qui a donc pu arriver de si terrible entre vous ?

— Oh ! Ce n'est pas bien compliqué. Vous allez voir tout de suite si moi j'y suis pour rien, si moi j'ai rien pu empêcher. Vous savez, notre cousin Pierre Febvre, ce jeune homme que vous avez vu avant-hier ? Quand il a commencé à venir ici, il n'y avait aucune intention, ni chez lui, ni chez nous. C'est notre petit-cousin du côté de ma mère. Il se trouvait en congé de six mois. On l'avait envoyé à F***-les-Eaux. Il s'est rappelé que nous habitions tout près et il nous a rendu visite. On l'a invité à dîner une première fois. Huit jours plus tôt, mes parents ne pensaient pas du tout à lui. Quand ils l'ont vu, comme ils avaient déjà l'idée de marier ma sœur, mais pas encore tout de suite, ils ont flairé un gendre. Pierre n'a pas une vilaine situation.

Il est commissaire dans la marine de commerce, sur les grands navires. Il a fait bonne impression à ma mère, qui aime qu'on soit « homme du monde », comme elle dit, et qui n'a jamais pris son parti des manières trop simples de papa. Pierre Febvre, lui, ne songeait à rien de pareil. D'abord il est assez insouciant. Et puis il n'est pas habitué à la vie des bourgeois de petite ville, où il faut calculer tout ce qu'on fait. Il s'ennuyait là-bas à son hôtel, d'autant plus qu'il n'a aucun traitement sérieux à suivre. Ici, il trouvait la société de deux jeunes filles. En dix minutes de train, il était à la maison. Voilà tout. Mais vous ne savez pas le pouvoir qu'a ma mère de faire faire aux gens ce à quoi ils s'attendent le moins. Un mois après la première visite de Pierre, c'était une chose établie qu'il épouserait Cécile. Vous ne rencontrerez pas souvent quelqu'un de cette force-là. Remarquez qu'il n'y avait pas eu la moindre déclaration ni explication officielle. C'est un chef-d'œuvre. Personne n'avait eu la peine de dire ni oui, ni non.

— Pourtant il fallait bien que les deux intéressés fussent d'accord. Si votre sœur et M. Pierre Febvre n'avaient eu aucun penchant l'un pour l'autre...

— Entendons-nous. Cécile a le caractère bien trop sombre pour aimer quelqu'un, comme moi j'appelle aimer. Mais il est certain qu'elle avait du goût pour Pierre. Ma mère n'a pas eu besoin de la convaincre. Quant à Pierre, je vous dis qu'il s'est laissé prendre. Et il l'a regretté dès qu'il s'en est aperçu.

— Y a-t-il eu de vraies fiançailles ?

— Non, mais ce n'était plus qu'une question de date, dans l'esprit de maman. Par exemple, les fiançailles avant la fin du congé de Pierre, et le mariage pour la retraite de papa. Alors Pierre s'est mis à se refroidir visiblement à l'égard de Cécile. Il s'est occupé davantage de moi. Je vous jure que je n'ai pas été coquette. D'ailleurs, vous me connaissez. Remarquez que Pierre avait toujours fait au moins autant attention à moi qu'à Cécile, et que sans ma mère... Alors, c'est devenu terrible pour moi, petit à petit. Maintenant Cécile m'accuse d'avoir agi par trahison. Elle me fait des scènes tous les jours. Aujourd'hui, elle me menace de se tuer.

— Et vous, Marthe, que lui répondez-vous ?

— Que voulez-vous que je lui réponde ? Je lui ai dit d'abord que Pierre était bien libre d'avoir ses préférences ; et qu'elles étaient très fortes toutes les deux, ma mère et elle, mais pas au point de faire venir l'amour dans le cœur des gens. Puis, quand je l'ai vue si excitée, je lui ai promis de ne rien faire pour attirer Pierre de mon côté, de ne pas m'opposer à ce que la combinaison réussisse. Moi, je ne tiens pas à provoquer des drames. Je suis prête à m'effacer devant ma sœur, puisque sans ça, paraît-il, la maison s'écroulerait. Mais ce n'est pas encore suffisant. Pour qu'on me laisse la paix, il faudrait que Pierre ne m'aime plus, et que moi...

Elle s'interrompit, et laissa échapper quelques sanglots, dont j'eus la cruauté de me dire qu'il y entrait

un rien de convention. Ils étaient d'une opportunité excessive. Je pensai à ma mère, femme assez dure en vérité, mais qui ne pouvait parler incidemment de sa propre mère défunte, sans qu'une larme vînt lui brouiller les yeux.

— Mais, ma chère Marthe, les circonstances sont assez sérieuses pour que vous vous interrogiez à fond. Je vous y engage. Dans une affaire de cet ordre-là, il ne s'agit pas de se conduire en petite fille. Et d'abord, êtes-vous sûre de vos sentiments ?

— De mes sentiments ?

— Oui, à l'égard de M. Pierre Febvre... Il n'y a pas, de votre part, qu'une espèce, comment dirai-je ? d'émulation, un désir de contrarier votre sœur et les plans de votre famille ? Non, vous en êtes bien certaine. Vous éprouvez un très grand attachement pour M. Pierre Febvre ? Vous avez l'impression qu'il est l'être qui compte le plus au monde ? Plus que vos parents ? Que sans lui il vous sera impossible de vivre ? difficile de vivre, très difficile ? L'idée qu'il appartiendrait à une autre vous est tout à fait odieuse ?

Marthe me regardait avec inquiétude. Moi-même je ne m'écoutais pas sans quelque étonnement. Je goûte peu, d'ordinaire, le rôle de confesseur et de conseiller bénévoles qu'il plaît à tant de gens d'assumer. J'en vois bien l'infatuation, l'hypocrisie — et mal ce qu'il peut avoir d'utile. Je n'aime pas du tout qu'on prenne ce ton-là avec moi. Mais pour cette fois personne ne m'en aurait remontré.

Marthe finit par dire, en évitant mes yeux :

— Il me semble que je tiens beaucoup à lui ; il me semble que je l'aime.

Les mots qu'elle employait, le ton de sa voix, paraissaient pleins de réserve et de doute. J'aurais dû comprendre qu'il n'y avait là, outre la pudeur, qu'une espèce de déférence à mon égard. Quand j'étais au lycée, une de mes compagnes, si on lui demandait : « Quelle est la capitale de l'Espagne ? » ou : « Quel est le carré de 7 ? » répondait « Madrid ? » ou « 49 ? », d'un air doucement interrogateur, comme pour faire entendre à la maîtresse que les vérités les moins suspectes restaient soumises à sa confirmation.

Mais je ne fus pas de très bonne foi. Il me convint de penser que la petite fille que j'avais devant moi s'était un peu monté la tête.

— Et Monsieur Pierre Febvre ?

— Monsieur Pierre Febvre ?

— Oui, avez-vous l'impression que de son côté il ait fait vraiment un choix, un choix définitif ?

— J'ai confiance en lui.

— Je ne vous ferais pas cette question, probablement, si j'avais le plaisir de le connaître mieux. Dans ce que vous m'avez rapporté de lui, il n'y a rien qui lui soit défavorable. Mais on peut se demander s'il prend les choses exactement comme vous. Il arrive que des jeunes hommes recherchent la société des jeunes filles, leur montrent beaucoup d'amitié, sans songer le moins du monde à engager

leur liberté, leur vie. L'on peut s'y tromper. Vous me dites vous-même que votre mère a prêté un peu légèrement à M. Pierre Febvre l'intention d'épouser Cécile. Il ne faudrait pas que le malentendu eût pris seulement une autre forme ?

Marthe, au lieu de répondre, baissa la tête, soupira, s'essuya les yeux. Je crus qu'elle allait encore pleurer. Voulait-elle s'épargner d'autres confidences ? Ne tenait-elle pas à me dire quels témoignages au juste elle avait reçus des sentiments de M. Pierre Febvre ? ou trouvait-elle fastidieux de discuter avec moi ? Peut-être préférait-elle un chagrin bien établi au travail de tout remettre en question.

A ce moment, nous vîmes la porte s'ouvrir, et Cécile entrer comme un maître sévère. Marthe se dépêcha de jouer quelques notes, clignant des yeux pour rattraper une dernière larme et tenant son mouchoir pelotonné dans sa main gauche. Moi-même, je feignis de prêter plus d'attention à la page de musique qu'à l'arrivée de Cécile.

« Nous a-t-elle entendues ? me demandais-je. Et qu'avons-nous dit ? Même si elle est restée là, l'oreille contre la porte, est-ce à moi qu'elle peut en vouloir ? »

Moi, sans doute, je n'avais rien dit de bien compromettant. Mais je sentais que la jeune fille était fondée à me savoir mauvais gré des paroles de Marthe comme des miennes. Ce que j'avais écouté tantôt ne m'était plus étranger, m'appartenait à demi, venait un peu de moi.

Comme Marthe, son exercice fini, ne faisait pas mine de quitter le piano, et s'occupait plutôt de garder une contenance que cette place lui rendait commode, l'aînée déclara sèchement :

— Si tu n'y vois pas d'inconvénient, Marthe, je jouerai aussi... quand ce sera mon tour.

Marthe ne répondit rien, se leva, prit la figure d'un enfant persécuté qui avale ses sanglots, et sortit vivement de la pièce.

L'idée de recommencer avec l'aînée la même scène qu'avec la cadette ne me souriait pas le moins du monde. J'avais épuisé tout mon entrain de confesseur. « Je sais d'avance ce qu'elle va me dire, quelle sera sa façon à elle d'arranger leur histoire. Voilà des leçons qui deviennent surmenantes ! »

Cécile accompagna la sortie de sa sœur d'un regard dédaigneux, presque apitoyé. Puis elle se tourna vers moi :

— Je suis désolée d'être tellement en retard. J'avais une trace de migraine. Mais j'ai pris un nouveau cachet et nous pouvons travailler.

De fait, elle joua comme d'habitude, peut-être même avec moins de crispation et moins de faux-pas. Elle était très pâle, mais la première épaisseur de la chair rendait une espèce de lueur marbrée, qui ne me laissait pas reconnaître le teint pauvre et terne de Cécile. Enfin tout le visage semblait exprimer du détachement, de l'ironie.

J'étais plus émue, et aussi plus embarrassée devant elle que je ne l'avais été devant Marthe. Je n'arri-

vais pas à trouver un équilibre entre sa présence et la mienne, ni même à bien sentir qu'elle était notre position à chacune, dans quelle relation nous étions au juste.

Sans doute, elle tenait compte de ma présence, elle posait un peu pour moi. Mais je n'avais pas l'impression de pouvoir agir facilement sur elle. Je ne me disais pas, comme tout à l'heure avec Marthe : « Combien de temps va-t-elle résister ? »

Puis une pensée me donna de l'inquiétude. Je me souvins de la menace qu'elle avait faite à sa sœur. « Il n'est pas impossible que cette fausse sérénité tienne à une résolution bien ferme de mourir. Je préfèrerais un désespoir affiché. Si ma supposition est vraie, je n'ai pas le droit de feindre que je ne sais rien, que je ne soupçonne rien. Faute d'une explication ouverte que je n'ai pas le courage de provoquer, et qu'elle me refuserait peut-être, je devrais m'ingénier à trouver deux ou trois paroles, d'apparence banale, mais chargées de sens et émouvantes, qui iraient atteindre sa volonté de mourir là où elle se cache. »

Je ne les trouvai pas. Mais ce qu'il y avait d'artificiel dans l'attitude de Cécile finit par me gagner. Je m'aperçus que, pour faire des remarques sur un exercice, j'arrondissais mes phrases, je ménageais les accents de ma voix. Aussitôt, je sentis une fatigue. Il se peut que « bien parler » exprès soit un plaisir devant un vaste auditoire. Mais ce jour-là, dans le salon des Barbelenet, avec l'obscure Cécile assise

à ma gauche, le portrait de l'oncle au-dessus de nous, l'échange de reflets, modérés et amers, qu'entretenaient la caisse du piano et le cache-pot de cuivre repoussé, « bien parler » devenait une occupation déprimante, comme de manœuvrer une pompe dans un sous-sol.

Je me mis à éprouver le poids de la maison Barbelenet. J'eus besoin d'un effort distinct pour accepter d'y être encore. Tout le travail préalable d'accoutumance qui s'était fait en moi semblait ne plus servir de rien. Pourtant je m'étais habituée à bien des choses de la maison. Qu'est-ce qui soudain les rendait insolites et accablantes ?

Un peu avant la fin de la leçon, Cécile me dit :

— Cela vous ennuierait-il beaucoup de rencontrer M. Pierre Febvre ici mardi prochain ? Il doit venir.

Je répondis :

— Mais non ! Pas du tout !

d'un air qui laissait voir combien cette question m'avait surprise. En me parlant, Cécile m'avait jeté un regard, puis elle s'était retournée vers le piano. Elle souriait à demi. Son attitude n'était cependant ni assez affectée, ni assez mystérieuse pour me faire sentir qu'il s'y cachait du sarcasme ou quelque provocation.

Mais j'y rêvais encore plusieurs heures après.

VIII

Cette réunion ne présenta d'abord rien de remarquable. Quand j'arrivai, les jeunes filles étaient seules. Je compris que M. Pierre Febvre avait déjeuné à la maison, et que pour le moment il faisait un tour dans les ateliers sous la conduite de M. Barbelenet. Quant à Madame Barbelenet, sans doute se reposait-elle dans sa chambre au premier étage, ou sur une chaise-longue, dans la salle à manger, de l'autre côté de cette porte à deux battants que je n'avais pas encore franchie.

Je commençai la leçon comme à l'ordinaire. Il régnait entre les deux sœurs et d'elles à moi un calme plein de sous-entendus. Cécile et Marthe se traitaient l'une l'autre avec une courtoisie distante, comme les élèves de ces pensionnats gourmés où les plus intimes amies se disent « vous ». Mais chacune d'elles se donnait l'air d'entretenir avec moi un secret spécial.

Quand Cécile disait à Marthe :

— J'en suis trois mesures après B » ; son ton de voix signifiait : « Evidemment, j'ai dû me tromper, et c'est notre chère Marthe qui a raison. Même si je réussissais un jour à jouer parfaitement, ma malchance voudrait que, ce jour-là, ce fût la perfection qui eût tort. » Mais en outre la lumière de son regard, un pli de son front et je ne sais quoi de plus invisible m'envoyaient cette pensée : « Quelle importance peut bien avoir la troisième mesure après B pour quelqu'un qui a décidé de mourir ? »

Oui, c'est elle qui me rappelait cela, comme on renouvelle silencieusement une confidence ; c'est de son corps, à la fois vibrant et obscur, que se développait vers moi cette pensée. Pourtant, il n'en avait pas été question entre nous. Et il me semblait en revanche que toute l'attitude de Marthe faisait allusion à ma prochaine rencontre avec Pierre Febvre, m'interrogeait là-dessus, s'étonnait un peu, attendait qu'un signe l'orientât vers la confiance ou le soupçon.

A la fin d'un exercice, nous entendîmes une sorte de gémissement qui venait de la salle à manger. On pouvait croire qu'il durait depuis quelque temps, mais que le bruit du piano l'avait couvert. Dans la circonstance, cette plainte pourtant légère m'étreignit péniblement. La double porte, couleur de fumée, en prenait comme une solennité funeste, et semblait croître en étendue.

Marthe s'était levée aussitôt, avec un visage de petite fille que sa mère appelle et qui s'empresse.

Elle passa dans la salle à manger. Cécile se leva à son tour, mais resta près du piano.

Au bout d'un instant, Marthe revint, referma la porte :

— Ce n'est rien. Maman dit qu'Eugénie ne se dépêche pas de lui apporter ses nouveaux cachets, tu sais ? Elle veut aussi que je m'occupe... pour tout à l'heure... Vous m'excuserez, mademoiselle, il faut que j'aille du côté de la cuisine voir ce que devient le goûter. D'ailleurs, vous ne serez guère tranquilles pour travailler, maintenant. Nous vous dérangerons tout le temps, Eugénie et moi.

Madame Barbelenet ne parut que lorsque les préparatifs du goûter furent achevés. Je cherchais sur son visage, sur ses lèvres, la trace du gémissement que j'avais entendu ; je ne l'y trouvais pas. Il entrait bien, dans l'expression majestueuse de Madame Barbelenet, l'idée que la douleur tient une place dans la vie humaine et procure aux âmes supérieures l'occasion de se manifester, mais cela comme une vue générale, sans allusion à rien de particulier ni de récent.

On ne pouvait pas deviner davantage si Madame Barbelenet était au courant de la rivalité de ses deux filles ; si elle en mesurait la gravité ; ni si elle acceptait l'échec de son projet primitif pour se tourner vers quelque autre combinaison. Elle jetait de temps en temps, vers Cécile ou Marthe, un regard qui restait assez détaché pour ne pas paraître investigateur. Ou du moins l'on pouvait penser qu'elle se bornait

à vérifier la correction de leur toilette, ou la façon dont elles disposaient les tasses.

M. Barbelenet et M. Pierre Febvre arrivèrent ensuite. La réunion se trouvait composée des mêmes gens que l'autre fois. Mais il me fallut un effort pour la reconnaître. D'abord je m'y sentais située tout différemment. Je ne dis pas que depuis l'autre fois j'étais entrée davantage dans la famille Barbelenet, au point d'en faire un peu partie — cette seule idée m'eût barbouillé le cœur —. Pourtant les sentiments, les pensées, les influences qui jouaient à l'intérieur de la famille Barbelenet, formaient leur nœud, trouvaient leur centre beaucoup moins loin de ma personne et me frôlaient même de tout près dans leur va-et-vient.

Dès mon premier regard sur Pierre Febvre, je fus reprise par les réflexions que j'avais suivies l'autre fois et que l'œil de Madame Barbelenet avait interrompues. La série de mes raisonnements reparut à l'endroit exact où elle s'était brisée, comme la bande de dentelle d'un métier mécanique qu'on remet en marche, ou comme ces rêves que nous continuons d'une nuit à l'autre.

« Acteur de petit théâtre ?... Domestique ?... Si je le rencontrais aujourd'hui pour la première fois dans un tramway, y a-t-il une chose, un trait de son visage, qui m'empêcherait de penser que c'est peut-être un jeune valet de chambre qui a congé et qui se promène ? Oui, et sans chercher longtemps. Son regard n'a ni lueur obséquieuse, ni lueur inso-

lente ; ni même cet éclat menaçant d'une fierté que le métier refoule. Les plis de son visage sont habitués à se faire et à se défaire librement, selon l'humeur, ou selon l'appréciation facultative des convenances. Le voici qui vient de rire. Un instant son expression a été enfantine, au moins vers les yeux, justement par absence de contrainte, parce qu'il n'a mis devant sa gaîté d'une seconde aucune sorte d'écran. Acteur ? Pas acteur non plus... »

Mais à la différence de l'autre jour, mon discours intérieur ne m'absorba pas jusqu'à me donner des distractions. Il courait quasi souterrainement, comme au piano un chant de la main gauche. Il faisait la contre-partie des paroles que je prononçais, des pensées de société que je formais activement.

Il est vrai que j'eus surtout l'occasion de causer avec Pierre Febvre lui-même. Nous parlâmes de musique. Pierre Febvre prétendait n'avoir jamais su jouer du piano. Il pouvait être sincère, en ce sens qu'il n'avait probablement jamais fait d'études régulières, et que le solfège même, il avait dû ne l'apprendre que par routine. Mais il laissait paraître une éducation musicale avancée. La façon dont il indiqua quelques notes sur le clavier, pour me rappeler des passages d'œuvres qu'il me citait, me fit apercevoir une petite chambre à bord d'un navire, quelques officiers, fumant en cercle, Pierre Febvre assis au piano ; une poignée de jeunes hommes en secret oppressés par la solitude de la mer, inquiétés par de profonds mouvements de leur mémoire ;

Pierre Febvre au milieu d'eux et la musique, qui les aide à prendre cela pour une espèce de joie supérieure.

Pendant que nous parlions, ma tête s'enivrait un peu. Depuis longtemps je n'avais pas tenu une conversation de quelque valeur, surtout devant témoins. Marie Lemiez manquait d'entrain pour les sujets difficiles, et nos propos n'avaient pas d'autres juges que nous.

Ici les juges n'étaient pas bien redoutables. Pourtant leur présence ajoutait beaucoup d'intensité à mes impressions. Je me disais que soudain, par une sorte de reconnaissance et d'entente, nous formions à nous deux, Pierre Febvre et moi, quelque chose comme une ville illuminée, que des populations barbares entourent et dont elles admirent de loin les fêtes incompréhensibles.

Pierre Febvre ne se formula peut-être pas cette idée, mais il dut en avoir le sentiment. Quand j'eus largement dépassé l'heure ordinaire de mon retour, je songeai qu'il était convenable de partir ; mais il me fallut le vouloir plusieurs minutes, m'en répéter l'ordre vingt fois, pour que je réussisse enfin à me mettre debout et à prononcer les paroles de congé.

Madame Barbelenet venait à peine de dire à son mari :

— Tu accompagneras mademoiselle », que Pierre Febvre s'écria :

— Mais je rentre en ville aussi. Si mademoiselle le permet, je l'aiderai à traverser les voies.

La proposition fut faite d'un ton si décidé que personne n'eut le temps ni de la combattre, ni même d'y réfléchir.

Madame Barbelenet sembla sur le point de rappeler à Pierre Febvre qu'il devait dîner à la maison comme d'habitude. Mais elle se contenta de redresser la tête, de lever et d'ouvrir un peu la main gauche et de suspendre un instant sa respiration.

Quant aux jeunes filles, j'évitai de me faire une idée quelconque de ce qu'elles pouvaient penser de l'incident.

Nous nous trouvâmes un peu brusquement, Pierre Febvre et moi, sur le seuil.

Le même élan qui nous avait saisis l'un et l'autre, une heure plus tôt, et qui avait poussé Pierre Febvre à une démarche inattendue, me fit lui dire :

— Il ne faut pas que ce soit moi qui vous arrache à votre fiancée ?

Nous franchissions les premiers rails. Il s'écria :

— Vous allez me faire écraser si vous me donnez des secousses pareilles. Ma fiancée... mais...

Et il se mit à faire : « Ha ! Ha ! Ha ! » une espèce d'exclamation très gaie et très virile, moins mêlée au corps que le rire, vraiment un pur éclat de l'intelligence allègre, qui évoquait toutes sortes de façons gaillardes de prendre les circonstances de la vie, et que j'imaginais très bien résonnant dans un étroit couloir de navire ou à l'entrée d'une passerelle, en haut d'un escalier de fer. Un seul regard d'un être peut nous sembler inépuisable, et peut aussi

lui donner sur nous une autorité dont le poids nous étonne. Le « Ha ! Ha ! Ha ! » de Pierre Febvre me communiqua soudain une confiance générale en moi et dans les choses, une vue audacieuse de la situation humaine. C'était comme un coup de vin. Même la chair et la carcasse en prenaient leur part. J'enviais l'homme qui portait en lui une réserve de cette humeur-là, et je sentis combien j'allais être impatiente d'entendre une nouvelle fois le « Ha ! Ha ! Ha ! » de Pierre Febvre.

Quelques rails plus loin, il ajouta :

— Qui est-ce qui vous a raconté que j'étais fiancé avec... d'abord avec qui ?

— Pardonnez-moi. Je viens de dire une sottise, ou d'en faire une. J'ai écouté distraitement, et entendu de travers, des bouts de confidences échappés à mes élèves... Je suis désolée...

— Ne vous excusez pas tant ! Moi, au contraire, je suis ravi d'avoir cette occasion de m'informer de choses qui tout de même me concernent. Voyons ! Vous m'avez traité en camarade, ce qui est très bien. Ne vous jetez pas maintenant dans une circonspection diplomatique.

— Mais que voulez-vous que je vous dise que vous ne sachiez sans doute mieux que moi ?

— Pardon ! Vous m'avez l'air très capable de m'apprendre une foule de choses. Vous venez déjà de m'apprendre que je suis fiancé. Vous trouvez que ce n'est rien ?

Il y avait place, ici, pour un nouveau « Ha ! Ha !

Ha ! », que je désirais, mais qui n'arriva point. Au moment où j'allais en être déçue, je réfléchis qu'à se répéter quand on l'attendait ce bel éclat de vie profonde eût pris un caractère mécanique, et que son pouvoir sur moi comportait du saisissement.

— Allons ! Achevez de me mettre au courant. Quel jour est-ce que je me marie ? C'est très important pour moi, à cause des préparatifs.

— Vous vous moquez de moi, et je l'ai mérité. De quoi me suis-je mêlée ? Mais vous sentez bien que, s'il y a méprise, je ne puis que m'en excuser et non vous en fournir l'explication. Celui de nous deux, ajoutai-je après un instant, qui est en mesure de redresser l'erreur de l'autre, ce n'est certes pas moi.

Il sourit, fit une petite grimace amusée que la lampe d'un pylône éclaira singulièrement.

— Ce n'est pas mal. Au fond, je suis en posture d'accusé. Si, si ! et c'est très légitime... L'heure de l'expiation... Vous avez parfaitement le droit de me demander comment il se trouve que je puisse passer pour le fiancé de... oui, de qui ?... enfin d'une des demoiselles Barbelenet, disons le fiancé des demoiselles Barbelenet.

Il le disait si gaiement, et cela répondait si bien à telles de mes réflexions antérieures, que je ne pus m'empêcher de rire.

— Il faut que je me justifie, que je m'explique.

Je protestai.

— Si, si. Mais vous m'aiderez. C'est la moindre des choses. Il y a des éléments de la question qui m'échappent et que vous, vous pourrez me fournir.

Nous sortions de la gare. Comme nous allions traverser la place, il s'arrêta pour me dire, d'un ton chagriné :

— Voilà que sans y faire attention, je me disposais à vous accompagner jusqu'en pleine ville. Vous ne tenez probablement pas à ce qu'on vous rencontre avec un homme qui n'est pas encore d'âge canonique. Hein ? C'est qu'on est en province, et dans votre situation... Je comprends très bien ça. J'allais agir une fois de plus comme un niais. Vous ne répondez rien ? Vous avez l'air de trouver que le plus niais, c'est de continuer à pérorer comme je fais sous cet arc électrique qui nous éclaire magnifiquement ?

— Mon Dieu ! je n'y avais pas pris garde plus que vous. Mais il est bien probable en effet que si la mère d'une de mes élèves me rencontrait en votre compagnie, le long de l'avenue de la Gare, qui est peu fréquentée vers cette heure-ci, et assez ténébreuse, elle ne se donnerait pas le mal de chercher une explication obligeante. Je ne m'en frapperais pas d'ailleurs. Qui sait ? Peut-être m'en aurait-elle une espèce de gratitude.

Il me regarda, avec un pétillement de ses yeux noirs, comme on regarde un camarade qui vient d'insinuer une bonne plaisanterie.

— Oui. Ecoutez. C'est très ennuyeux. Je ne peux

pourtant pas vous laisser partir sans une explication. Si, si. J'y tiens. D'un autre côté, nous n'allons pas nous remettre à traverser les rails.

Je fus prise alors d'un sentiment singulier. Il me parut très important, à moi aussi, que notre conversation ne finît pas tout de suite. Je dis « à moi aussi », parce que je croyais deviner, derrière les paroles plaisantes de Pierre Febvre, le même souhait presque anxieux.

J'eus l'impression qu'il nous fallait à tout prix rester ensemble, un peu de temps encore. Dans une demi-heure, par exemple, notre séparation pourrait se faire, serait libre de se faire. Mon sentiment n'était pas celui même qui nous pousse à prolonger un adieu. Car il me rappelait bien plutôt certaines émotions que j'avais eues, quand j'attendais, quand j'épiais la réussite de quelque besogne délicate, où le hasard et la matière même avaient autant de part que mon habileté, et qu'il fallait se garder de compromettre par l'impatience d'en tenir le résultat.

— Vous allez du côté du centre ? lui dis-je.

— Oui, j'ai des achats à faire. A cette époque de l'année, les trois-quarts des magasins de F***-les-Eaux sont fermés et l'on ne trouve rien.

— Alors, nous pourrions prendre par cette rue. Je connais le chemin. C'est un peu plus long que par l'avenue de la Gare, mais nous sommes presque sûrs de ne rencontrer personne.

Nous nous engageâmes dans la rue que je désignais, qui était extrêmement ténébreuse.

— Vous savez, me dit-il, que je suis marin, marin du commerce. Dans ma dernière traversée, j'ai attrapé une espèce de mauvaise grippe, en relachant aux Açores. Là-dessus, j'ai eu de l'anémie, de petits accidents du foie. Bref, le médecin de la compagnie, qui est d'ailleurs un excellent type, m'a fait avoir un congé de six mois. Je n'en étais pas fâché. Je navigue depuis longtemps. Comme la Compagnie a augmenté sa flotte et qu'elle a manqué de personnel, on nous avait un peu surmenés. Je ne pouvais pas passer mon congé à Marseille ; ça n'aurait pas eu l'air sérieux. Pour me donner une contenance, le médecin m'a envoyé ici, à F***-les-Eaux. Pur hasard. Je m'y ennuyais depuis deux ou trois semaines, quand je me suis souvenu que j'avais des parents dans le voisinage. Les Barbelenet sont des cousins, du côté de ma mère, je ne pourrais pas vous dire si c'est au deuxième ou au troisième degré. Il fallait que j'eusse l'esprit bigrement inoccupé pour me souvenir d'eux, et un sinistre besoin de distraction pour désirer leur faire visite. Moi qui suis terrorisé par les milieux de petits bourgeois et de moyens bourgeois ! Ma famille en est, vous comprenez ? J'en garde la nausée depuis l'enfance ; et je crois bien que si je suis devenu marin, c'est un peu à cause de ça. Je n'avais même pas l'adresse des Barbelenet, mais je me rappelais que le père occupait une situation importante à la gare. Je dois vous dire aussi que j'ai beaucoup de mal à me passer longtemps d'une chose comme un grand port ou

une grande ville. Ici, je n'étais pas très bien servi. Mais une grande gare, avec des tas de dépendances — la gare d'ici est très belle, hein ? Toutes ces rotondes, toutes ces voies ? — une grande gare, c'est assez sympathique. Je ne suis pas loin de croire que c'est un peu pour la gare que je suis venu, pour avoir un prétexte à me promener là-dedans, de quai en quai, à la recherche du cousin Barbelenet. Ce n'est pas sans analogie avec Arenc ou la Joliette, vous ne pensez pas ? Enfin, c'est peut-être une excuse que je me découvre maintenant. Donc j'ai cherché le cousin, je l'ai trouvé, j'ai trouvé sa maison. Ah ! sa maison, moi, ça m'a énormément plu. Il y a à Marseille, devant les docks, sur une espèce de plate-forme, au croisement des quais de plusieurs bassins, un petit bar perdu, une petite maison admirable. Le patron barbu vous verse un Old Manada Rum sous le soleil de dix heures du matin, pendant qu'on entend river les boulons des coques. Eh bien ! la maison Barbelenet, c'est moins gai, évidemment, c'est même beaucoup moins gai, mais ça ne manque pas de caractère. Il vaudrait probablement mieux qu'il y eût là un petit bar, à l'usage des poseurs de la voie et des chaudronniers, où une vieille dame — qui pourrait être Madame Barbelenet un peu dévernie — vous servirait à l'occasion un Old Manada. Mais il faut se contenter de ce qu'on trouve.

« Vous vous dites que je tourne autour de la question et que je n'arrive pas vite à l'essentiel ? Oui. L'essentiel ? Je ne sais pas, après tout. Ce que je

viens de vous exposer a l'air un peu forgé pour la circonstance. On a l'impression que c'est trop facilement avouable pour être vrai. Hein ? Les gens « pénétrants », quand on leur dit des choses comme ça, vous regardent avec un sourire de... de pénétration. Mais ils doivent bien se tromper, eux aussi, de temps à autre.

« Evidemment, il y avait deux jeunes filles dans cette maison. Je ne prétends pas que j'aie trouvé la circonstance désagréable, ni même indifférente. Si je vous disais que j'aime la société féminine en général, ce serait vrai, sommairement vrai. Le métier que je fais y est-il pour quelque chose ? Peut-être. Pourtant notre situation à cet égard n'est pas du tout celle des marins de l'État. Un paquebot, comme celui sur lequel je navigue, est plein de femmes et de jeunes filles fort brillantes. Nous ne manquons pas d'occasions de les approcher, de leur parler. En particulier nous autres, les commissaires. C'est nous qui recevons les doléances, qu'on vient supplier pour un changement de cabine. Le soir, quand nous n'avons pas trop de travail en retard, rien ne nous empêche de faire un tour dans les salons et de nous mêler aux papotages. Au contraire, ça rentre dans le service. Et pas de danger qu'on nous traite comme des intrus. Vous ne sauriez croire quels trésors d'obséquiosité se cachent chez une femme du monde, dix fois millionnaire. Les mêmes gens qui, sur la terre ferme, nous feraient flanquer à la porte de chez eux, si nous avions le toupet de nous y présenter,

sont à bord d'une prévenance exquise. Vous comprenez, malgré les dorures, les beaux tapis et la mollesse des fauteuils, il y a, venant du fond, une trépidation perpétuelle, qui fait voltiger dans l'esprit de petites images dégrisantes, et maintient l'orgueil à l'état... floconneux.

« Mais, si l'on n'est pas un imbécile, on sent bien que de telles relations n'ont pas lieu de plain-pied ; qu'elles restent infiniment loin de l'intimité et de la camaraderie. Aussi, moi, personnellement, je n'en abuse pas. J'aime encore mieux fumer un cigare, sur la coursière, avec quelque Américain un peu stupide, qui me demande des adresses d'hôtels à Florence, ou si les Italiens aiment leur monarque.

« Ajoutez que toutes ces femmes-là sont des étrangères ; que si, elles parlent avec moi, c'est d'abord dans l'espoir de perfectionner leur accent et d' « apprendre des locutions », et vous vous rendrez compte qu'en un sens je suis privé de société féminine.

« Les demoiselles Barbelenet, que voulez-vous ? c'étaient de braves petites provinciales, et tout de même des parentes à moi. Je n'avais pas de cérémonies à faire. J'ai mis, dès le début, nos conversations sur un ton de camaraderie, sans chercher à savoir si elles étaient habituées à ce ton-là. L'aînée manque de charme, et n'est certainement pas très jolie. Tous les préjugés de sa famille et de son monde font déjà sur elle un dépôt d'une certaine épaisseur. Mais elle a du feu, je vous le garantis. J'avais envie parfois de lui dire des choses vives, rien que pour

guetter dans ses yeux le réveil, aussitôt maté, d'une âme assez audacieuse et même farouche. Je l'imagine très bien vivant au XVIe siècle et livrée aux passions. Ha ! Ha ! Ha ! La différence de sexe rend perspicace, hein ? Remarquez que j'ai dit le XVIe siècle. Je n'ai parlé ni de Madame de Pompadour ni de la Dubarry. Quant à la cadette, c'est une petite fille beaucoup plus séduisante, mais qui a peut-être moins d'étoffe. On lui sait gré, d'abord, de ressembler à toutes les filles de son âge dans une maison qui ne ressemble fichtre pas à toutes les maisons. Vous voyez d'ici les dix-sept pages d'exclamations et d'antithèses qu'elle aurait tirées d'un romantique ? Hein ? Après une description de la maison Barbelenet à faire claquer les dents, et une madame Barbelenet transformée en chaudronnière du diable : « Dans ces ténèbres palpitait une étoile, dans cette caverne respirait une fleur. » Avouez qu'il y a de ça.

« Je ne peux donc pas nier que je me sois plu dans la compagnie de ces jeunes filles. Affaire de désœuvrement, faute de mieux, tant que vous voudrez. Je suis revenu plusieurs fois. Je me suis laissé retenir à dîner. Ah ! puisque je me confesse, je ne dois rien omettre. Avez-vous déjà mangé chez les Barbelenet ? Non ? Eh bien ! les dîners, dans la maison Barbelenet, sont très attachants, pleins de force, pleins d'une sombre poésie. Il arrive sur la table des nourritures qui ont l'air trop cuites, oubliées au four, des sauces noirâtres, dont on se dit qu'on n'y touchera pas. La bonne qui les apporte n'inspire

aucune confiance. Elle répond au type de la cireuse de parquets, de l'épousseteuse de meubles, pas du tout à celui de la cuisinière, dont elle n'a ni la rondeur luisante, ni les gestes composés. Oui, mais attendez. La première bouchée vous rend perplexe. On se demande si l'on n'est pas en train de prendre un plaisir pervers au massacre même de son goût. Le doute ne dure pas longtemps. Un seul verre du vin que vous verse le père Barbelenet le dissipe. Vous découvrez du coup que vous êtes au début d'un repas de premier ordre, et qu'il va falloir être attentif. Ce n'est pas de la cuisine raffinée, c'est mieux que cela : de la cuisine profonde. Vous ne voyez apparaître que les plats les plus communs : le gigot des familles, le poulet des familles. Mais vous vous dites à chaque fois : « Je n'avais encore jamais mangé de gigot », ou : « Je ne savais pas bien ce que peut être un poulet ».

« Il se répand alors pour vous, sur les détails du lieu où vous êtes et sur les personnages de la maison, une espèce de lumière gastronomique. Vous constatez que la servante, pendant qu'elle dépose le plat sur le milieu de la table, l'enveloppe, le presse d'un dernier regard, méticuleux et maternel. Vous constatez que Madame Barbelenet tient en réserve, près de son assiette, un certain nombre de paquets pharmaceutiques, mais que, dans son assiette même, il y a un rond de viande épais pris au cœur du morceau, et que dans son verre il y a deux doigts et plus d'un vieux Bourgogne sans prétention. Cécile ne

quitte pas son visage plutôt morose et Marthe garde l'air d'enfant distrait que vous lui connaissez. Mais vous entendez Cécile observer, d'un petit ton sec, sans bouger la tête, en tordant seulement la lèvre du côté de son père, que la bouteille qu'on vient d'entamer sent le bouchon ; et vous ne vous en étiez même pas aperçu. Vous voyez Marthe attraper le poivre ou la moutarde, et faire, en lisière de son aloyau, des dosages précis. Ah ! Je vous assure, moi qui, de temps en temps, à bord, ai pour voisine de table une fille de milliardaire, ou une femme d'ambassadeur, je suis très impressionné par les demoiselles Barbelenet. Ce n'est pas à elles que j'oserais verser, d'un geste rond, un verre d'un de nos excellents Haut-Saint-Émilion-chimiques, ni désigner du bout de la fourchette une superbe tranche de frigorifié.

« Vous allez croire que l'amour, comme à d'autres l'appétit, m'est venu en mangeant. Car enfin j'ai toujours l'air d'esquiver la question principale, celle qui est la raison d'une conversation aussi longue et qui nous a amenés jusque dans ces rues. Oui. Avec vous, je puis être franc, sans paraître jouer au cynique. Voyez-vous, je ne suis pas de ceux qui pensent que, pour qu'un sentiment d'amour naisse entre un homme et une femme, il faut toutes sortes de rencontres heureuses, d'affinités rares. Pas du tout. Il me semble que, dès qu'un homme et une femme sont en présence, la première chose qui se passe entre eux est un sentiment d'amour. Et j'em-

ploie le mot à bon escient. Je ne veux pas parler de quelque impulsion animale, ou rudimentaire. Non ; un sentiment d'amour, un échange tout de suite très compliqué. Et le temps n'y fait rien. Je veux dire que, dès la première seconde de présence commune, la chose existe déjà. C'est le temps, au contraire, qui risque de déranger tout. Tenez, quand je débarque, après une longue traversée, je suis très sensible à ce qui m'entoure. Marseille me pique comme un buisson. Chaque roue sur le pavé me fait un bruit distinct. Eh bien ! quand je suis dans les rues, je vois d'innombrables femmes et hommes passer l'un près de l'autre, se dépasser, heurter ou croiser leurs marches. Il y a des milliers de présences communes, des proximités d'un instant qui ont lieu, des milliers de sentiments d'amour qui font un éclat bref entre un homme et une femme. Il me semble que cette rue, où je viens de débarquer, est un prodigieux pétillement d'étincelles. Le lendemain, je suis déjà réacclimaté, c'est-à-dire que je ne vois plus rien de tout ça, et que je vais aussi aveuglément que n'importe qui.

« Donc, à mon avis, un homme et une femme qui se rencontrent passent le premier instant à s'aimer. Mais, sauf exception, ça ne peut pas durer. Ou bien l'espace grandit entre eux tout de suite. Ils deviennent absents l'un à l'autre avec une terrible vitesse. Cette femme est ailleurs déjà. Comme j'étais distrait, j'ai eu juste le temps de l'aimer, mais pas de la regarder, pas même le temps de vou-

loir retourner la tête du côté où elle s'éloigne. Ou bien d'autres sentiments accourent et protestent. Des pensées de prudence, de convenance, de tout ce que vous voudrez, qui ont tôt fait de rétablir la situation.

« Vous trouvez que j'exagère ! En effet, c'est peut-être plus vrai pour les hommes que pour les femmes. Ou plutôt les hommes osent s'apercevoir de ces choses-là, tandis que les femmes... Bref, vous comprenez qu'avec une théorie comme ça, je puis me dispenser d'être hypocrite. Je ne conteste donc pas qu'entre ces jeunes filles et moi il se soit produit, surtout au début, quelque chose comme un sentiment d'amour. C'est le contraire qui demanderait une explication. Je dis entre les jeunes filles et moi ; il ne s'agissait pas plus de Marthe que de Cécile ; et en soi, ça n'avait aucune importance, aucune importance pratique. Ça ne devait aboutir à aucun événement.

« Je vous ai dit qu'il m'arrive d'être très sensible à ce qui se passe autour de moi. Oui, mais c'est très irrégulier. J'ai des distractions lamentables. Je ne songe pas à voir des choses qui crèvent les yeux. Si je me marie un jour, ça pourra m'être funeste. Ha ! Ha ! Donc, ce n'est que tout récemment que je me suis aperçu que je m'emberlificotais à plaisir dans les filets de cette famille. J'ai découvert que l'aînée, Cécile, s'était mis en tête de m'épouser et que Madame Barbelenet laissait tomber sur moi de ces regards à faire mûrir les gendres. Ma première

pensée a été de prendre le train de Marseille et de demander à un camarade de me céder son tour pour le prochain bateau. J'ignore vraiment ce qui m'a retenu. La paresse de prendre une décision ? le regret de perdre mes mois de congé ? l'excellente cuisine des Barbelenet ? Non, tout de même. Vous allez me dire : la force d'un amour inavoué ? Non, ça non ! Plutôt la difficulté de filer ainsi sans avoir l'air d'un mufle ; l'idée que les parents allaient peut-être soupçonner des histoires effrayantes, me considérer comme un lâche séducteur qui s'enfuit après avoir déshonoré la maison. On ne sait jamais. D'autant que Cécile serait bien femme, moi parti, je ne dis pas à confesser en sanglotant une chute imaginaire — elle n'est pas si diabolique ! — mais à laisser entendre que les choses sont allées extrêmement loin. En restant ici, quelques semaines encore, je parais à ce péril et je me donnais le temps de les faire revenir, les uns et les autres, de leur erreur.

« J'aurais pu, dès ce moment, me montrer très froid avec les deux jeunes filles. Je ne l'ai pas fait. Un tel changement de ton m'aurait donné l'air du monsieur qui reconnaît un peu tard avoir outrepassé les convenances, et qui tâche d'éviter des suites dont il n'avait pas d'abord tenu compte. Non. J'ai gardé mes façons habituelles. Mais pour montrer à l'aînée qu'elle avait bien tort de se croire « l'objet de mes vœux », et aussi pour leur faire sentir à tous que, chez l'une comme chez l'autre, ce que j'avais goûté et recherché, c'était la gentil-

lesse du jeune âge, sans rien de plus, je me suis mis à marquer non pas une préférence pour la cadette, mais une camaraderie plus libre avec elle qu'avec sa sœur. J'ai fait un peu comme si l'aînée grandissait d'un jour à l'autre, devenait femme à vue d'œil et méritait à chaque fois des égards nouveaux, tout en perdant pour moi le plus clair de son intérêt. Puis j'ai laissé sonner davantage le mot de « cousines », au pluriel, autant que possible : « les cousines ». Vous comprenez ? quelque chose de collectif, de visiblement familial. Pour un peu, j'aurais tapoté la joue de la bonne et embrassé Madame Barbelenet elle-même. Mais je ne suis pas assez sûr de moi pour risquer des efforts pareils.

« Eh bien ! j'ai l'impression que ça n'a pas fameusement réussi. Voyez-vous, en tout, le beau travail demande des connaisseurs. Je crains que mes finesses n'aient pas porté — ou pis encore.

— C'est sans doute pour cela que vous avez tenu, tantôt, à sortir en même temps que moi, et à m'accompagner... publiquement ?

— Hein ?

— Oui... pour renforcer la démonstration.

— Savez-vous que voilà une rosserie exemplaire. Et vous m'embarrassez beaucoup. Je pourrais vous répondre... ou plutôt j'aurais pu vous répondre des choses très péremptoires et très... senties. Parfaitement. Mais ce que je vous ai dit tout à l'heure de mes théories me met en pénible posture. Je me trouve bête. Je suis navré, beaucoup plus navré qu'il n'y

a lieu de vous le dire. Hein ? Vous me dispensez d'une protestation motivée et explicite ?

— Je vous en dispense.

Je lui répondis cela après un silence, la tête baissée, les yeux fixés sur une lueur du sol qui s'allongeait devant nous, la voix sourde et qui tremblait presque, comme si ces malheureux mots étaient d'une solennité accablante, d'une conséquence indéfinie.

Lui-même s'en aperçut-il ? Eut-il part à ma gêne ? En tout cas, il donna à l'entretien une de ces légères secousses qui font soudain que l'on respire plus facilement.

— Vous m'avez écouté avec beaucoup de patience. C'est très bien, mais ce n'est pas assez. Vous m'avez promis de m'aider. Si, si ! Maintenant vous avez mes confidences d'un côté, et de l'autre celles des jeunes filles, si, plus ou moins. Il n'y a donc personne qui soit mieux à même que vous de donner un avis... Je vais vous poser des questions. Vous n'aurez que la peine de me répondre. Vous avez dit tout à l'heure : « votre fiancée ». A laquelle des deux sœurs pensiez-vous ?

— Mais... plutôt à l'aînée.

— Ah ! plutôt... Ah !... Et vous teniez cela de l'aînée ?

— Pas précisément. J'ai d'ailleurs parlé à l'étourdie. J'ai dû interpréter de travers des choses qu'on m'a dites incidemment. Le mot de « fiancé » ou de « fiançailles » m'a frappé. Je ne l'ai pas inventé. Mais j'ai pu mal saisir à quel propos on l'employait,

ou dans quelle intention. De toute façon, je suis une sotte, moi, de m'en être servi.

— Hum ! Vous ne voulez pas trahir la confiance qu'ont mise en vous les jeunes personnes. C'est louable. Pourtant, en me rendant service à moi, vous leur rendriez service à elles aussi. Si tous ces gens-là continuent à se leurrer sur mon compte, j'ai besoin de le savoir. Ou alors, il n'y a plus de raison pour que ça finisse.

— Eh bien ! pour vous parler franchement, je crois que votre politique a dépassé le but. En voulant détromper l'aînée, vous avez, comment dirai-je ?...

— Trompé la cadette ?

— Le mot est un peu fort. Vous avez transféré le mal de l'aînée à la cadette.

— Ah ! diable !

— Et même, c'est plus grave que cela. Car l'aînée n'est pas guérie. Ce ne sont que les espérances, ou les illusions, qui ont changé de gîte. Cécile, à ce que je crois, ne reconnaît pas du tout qu'elle s'était monté la tête sur des riens. Elle accuse sa sœur de perfidie, et vous... d'inconstance.

— Et vous ne trouvez pas que c'est effrayant ? Une vraie histoire de navigateur. Vous savez ? le hasard vous amène sur une côte. Vous entrez en relations avec les naturels. Ils vous reçoivent bien. Echange de quartiers de mouton et de verroterie. Mais vous ne connaissez pas leurs usages. Vous vous grattez l'oreille avec le petit doigt,

et il se trouve que ça a, dans le pays, une signification terrible, et magique. Vous voilà propres ! Vous comprenez, moi, je sors bien de la bourgeoisie de province. Mais il y a longtemps. J'ai oublié. Et puis j'ai vécu dans ce milieu-là à un âge où un garçon peut taquiner ses cousines sans s'attirer des malheurs. Enfin, qu'est-ce que vous feriez à ma place ?

— Il me semble que je me demanderais d'abord si je suis bien sûr de ne pas aimer l'une... ou l'autre de mes cousines.

— Oh ! oh ! je vous vois venir. Belle chose que la psychologie. « Vous, monsieur, vous vous figurez n'avoir que les sentiments les plus quelconques pour la nommée Cécile Barbelenet. Vous n'êtes même pas loin de penser, à certains jours, qu'elle a une sale tête. Ruses de l'inconscient. En réalité, vous périssez d'amour pour elle, oui, monsieur. » Je donnerais quelque chose pour que ce soit vrai. Parce que moi, j'aime assez les théories piquantes.

— Je me demanderais ensuite si ma liberté de décision est encore entière... je veux dire si je n'ai pas donné à l'une ou à l'autre de ces jeunes filles quelque droit sur moi.

— Quelque droit sur moi ? C'est effrayant. Il me semble qu'une gouttière d'eau froide me coule dans le dos. Mais vous pensez ça, vous ? Il faut croire que je suis un monstre, ou que le navigateur est décidément bien étranger aux mœurs de la peuplade. Vous ne sauriez croire comme ça m'inquiète que vous pensiez ça.

— Mais... je ne pense rien... du moins je ne juge rien. Je n'ai fait que soulever une question.

— Oui, et je devrais y répondre sans tant de détours. Mais la question seule me glace. Si je la trouvais absurde, je pourrais la négliger. Non. Je me rends bien compte qu'elle a un sens. Ce qui m'effraye, c'est cette idée que ma conscience même pourrait me trahir au profit de la peuplade. Hein ? Je me gratte l'oreille avec le petit doigt. Il est déjà déplorable que ce simple geste mette en armes toute la tribu. Mais si moi-même je commence à me dire qu'en me grattant l'oreille avec le petit doigt j'ai violé l'ordre magique et mérité le châtiment, alors... alors !

Je l'écoutais en riant.

— Et puis, mademoiselle, je me flattais que dans cette affaire-là vous seriez de mon côté... ce qui eût singulièrement aidé ma conscience à tenir le coup. Mais avec votre question... Vous comprenez, il me faudrait l'avis d'un expert, oui, d'un homme qui pourrait me dire infailliblement : « Etant donnés les usages locaux, et le reste, vous vous êtes mis dans tel cas, qui comporte telle issue. Voici une liste de précédents. » Ce qui me rendrait peut-être mon aplomb. Par moi-même, je n'ose pas me prononcer. J'ai bien l'impression de n'avoir rien fait, rien dit, qui eût la moindre gravité, qui équivalût au plus mince engagement. Mais c'est mon bon sens qui me suggère ça, mon bon sens ignorant des usages locaux et qui regarde d'assez haut les peuplades. Et l'homme

est facilement superstitieux. Rien ne s'attrape aussi vite qu'une idée noire.

— Je vous ai, je crois, inquiété à tort. De toute façon, il importe que vous sachiez comment vos cousines prennent la chose. Peut-être est-il encore temps de les ramener l'une et l'autre à des sentiments raisonnables. Quant aux moyens, je ne sais pas du tout.

Nous avions fait, sans y penser, plus d'un détour pour permettre à notre conversation de se prolonger. Mais les ressources de la ville, à cet égard, n'étaient pas infinies. Il nous fallait déjà beaucoup de complaisance pour ne pas nous apercevoir que nous étions passés deux fois devant une petite épicerie perdue, dont une lampe toute ronde illuminait les bocaux si naïvement, que c'est de là sans doute que me vint, pendant que je marchais, un perçant, un délicieux souvenir de première enfance et de crèches de Noël.

Soudain nous tombâmes dans la rue Saint-Blaise, juste au carrefour de la rue de l'Huile. Nous arrivions par la ruelle Devant-de-la-Boucherie, que je n'avais pas reconnue, et l'obscurité dont nous sortions nous fit paraître la rue Saint-Blaise presque éblouissante.

Nous nous étions laissés surprendre par le centre de la ville, avant d'avoir songé à nous séparer. Assez sottement, nous nous arrêtâmes au milieu du carrefour, cherchant l'un et l'autre une façon de nous quitter qui ne fût pas trop suspecte, ni pour les gens, ni même pour nous.

Nous en étions à nous communiquer notre malaise par un regard à demi rieur, quand tout à coup nous vîmes Cécile Barbelenet à deux pas. C'était elle, Cécile, l'aînée de la maison fumeuse. Cécile, le corps obscur. Elle semblait sortir non du mouvement de la rue, mais de celui de notre pensée. Et dans la rue, comme là-bas dans la maison, elle formait une sorte de lacune absorbante, où la lumière, où l'animation paraissaient brusquement s'amortir et manquer, un défaut de la rue.

Cécile nous salua et passa. Je n'eus pas le temps de discerner l'expression de son visage, ou plutôt je ne fis rien pour la saisir. Je n'essayai pas non plus de voir par où elle s'éloignait.

Nous avançâmes de quelques pas. Pierre Febvre avait entr'ouvert la bouche, aussi ingénument qu'un petit garçon pris en faute. Mais ses sourcils relevés, un plissement et une lueur de ses yeux, signifièrent de la façon la plus charmante qu'il appréciait en connaisseur la singularité de cette rencontre, et qu'il aurait plus de plaisir à en chercher le pourquoi, qu'il n'avait de gêne à s'y être exposé.

Nous fûmes une minute ou deux sans trouver un mot ; mais il était clair que nous pensions activement. Pour moi, j'étais dominée par le sentiment de quelque chose de grave et de délicieux. J'apercevais mieux que personne tout ce que le fait avait de regrettable. J'étais prête à m'en démontrer les conséquences, à me les exagérer. Mais mon trouble ne ressemblait guère à de l'abattement.

Enfin Pierre Febvre, après avoir jeté un coup d'œil sur une plaque qui désignait la rue, me dit :

— « Les rencontres de la rue Saint-Blaise, ou la Précaution inutile ».

Il ajouta :

— Vous avouerez que ce n'est pas ordinaire, et même que ce n'est pas naturel. Est-ce qu'il vous est déjà arrivé de la rencontrer à cette heure-ci et dans ces parages ?

— Non.

— Il est au moins sept heures. Les demoiselles Barbelenet ne sont pas des personnes qu'on envoie faire des commissions en ville à sept heures du soir. Cela mérite réflexion. En attendant, je constate que, pour un homme qui sait s'y prendre, je sais m'y prendre. Ce que vous devez être furieuse contre moi !

Il fit halte, médita un instant, tandis que toutes sortes de petits sourires semblaient glisser le long de son visage, ruisseler le long de ses traits, comme si ses yeux en étaient la source.

— Ecoutez. Puisque j'ai si bien commencé de vous compromettre, comme on dit, je ferais peut-être mieux de continuer. Une erreur n'est souvent qu'une vérité coupée en herbe. Voulez-vous que nous dînions ensemble à une petite table dans le restaurant le plus central de la ville ?

— Vous plaisantez ?

— Ça non ! par exemple. Je sais très bien ce que je dis — une fois n'est pas coutume — et ce que je fais.

— Hé bien... non.

— Non ?

— Non. Cela mérite réflexion aussi.

— Vous voulez réfléchir avant d'accepter ?

— Non. Je veux dire qu'une proposition pareille mérite peut-être plus de réflexion de la part de celui qui la fait. Vous aimez, je le vois, la camaraderie des jeunes filles. C'est dommage qu'elles ne puissent pas prendre ces choses-là aussi légèrement que vous.

— Légèrement ! Pardon, pardon ! Pensez ce que vous voudrez de ma conduite chez les Barbelenet. Je passe condamnation. Mais je vous affirme qu'en ce moment-ci je suis d'un sérieux... décisif. Vous me direz qu'on ne s'aperçoit pas assez de la différence ? Mais vous savez, à bord, « Il y a le feu dans les soutes », ça s'annonce à peu près sur le même ton que « Les passagers de première trouvent que le poisson sent mauvais ». D'ailleurs, ce ne serait plus de la légèreté, ce serait...

— Au revoir, monsieur Pierre Febvre. Vous êtes très aimable de m'avoir accompagnée si loin.

IX

A l'hôtel, je retrouvai Marie Lemiez, qui était arrivée deux ou trois minutes plus tôt. Ce fut avec plaisir. Il me sembla que m'asseoir à la même table qu'elle suffisait à produire en moi un sentiment de sauvegarde, à me rendre de la solidité.

Mais entre la première et la dernière cuillerée du potage, j'eus le temps d'être traversée par une méditation vertigineuse, dont le plus remarquable fut qu'elle n'avait presque aucun lien avec les émotions de ma journée, ni avec la présence de Marie. Dans l'instant même, cette méditation me fit l'effet d'être importante. J'aurais voulu pouvoir me la parler intérieurement, comme pour en mieux reconnaître le prix et l'empêcher de s'évanouir. Mais bien qu'elle me parût entraîner avec elle des pensées élevées, bien qu'elle équivalût peut-être à un discours sur la vie, elle avait lieu aussi loin que possible de la parole, comme ces songeries où nous nous contentons de revoir une promenade dans les bois, un chemin

qui tourne et une couleur de ciel trop poignante pour être nommée.

Pourtant, rien ne ressemblait moins à une suite d'apparitions légères. Chaque moment de ma méditation s'imposait à moi, me faisait éprouver son passage avec une sorte de vigueur matérielle. J'apercevais soudain une scène de ma vie quotidienne puis une autre ; la présence de ma personne ici, puis là ; et c'était, à chaque fois, un assemblage d'êtres, constitué d'un coup avec une grande force ; des détails « qu'on n'invente pas » luisant brusquement comme des preuves ; mais surtout, à chaque fois, la chose appuyait sur ma pensée ; chaque vision était aussi une pression, qui tenait du serrement de main et du battement de cœur. Loin de me faire souffrir, chacune de ces rapides pulsations m'était plutôt agréable, mais j'avais conscience de m'y dépenser beaucoup, et que l'esprit n'a pas les moyens de soutenir longtemps ce train-là.

Si j'écarte l'étrange saveur de cette rêverie pour n'en rechercher que le sens, il me semble que cela revenait à rapprocher entre elles, dans un mouvement précipité, les circonstances de ma vie d'alors où j'avais l'habitude de rencontrer d'autres êtres, de confronter ou de mêler à d'autres personnes ma personne ; et à discerner fortement qu'il en résultait pour moi, non des aspects variés de l'existence, mais plusieurs existences très mal liées, plusieurs valeurs de moi-même sans commune mesure, plusieurs façons incompatibles d'être sujette du bonheur

et du devoir. Et je me rendais bien compte que pour agir avec plus de sérieux qu'un animal ou qu'une girouette, il eût fallu être capable de maintenir constamment sous son regard tout ce tourbillon de pensées distinctes, ou du moins d'en garder présente à l'esprit toute la signification rassemblée.

Les premières paroles de Marie Lemiez s'élevèrent au voisinage de ma méditation, et sans mordre sur elle, la firent pourtant reculer peu à peu. Je la sentis s'éloigner, échapper à mes yeux, et s'enfoncer comme une fumée poussée par le vent dans des ténèbres intérieures d'où peut-être elle ne ressortirait plus jamais.

Dès lors, je me sentis très attentive à la présence de Marie Lemiez, et aussi très occupée des souvenirs de mon après-midi. Je compris même qu'il me fallait essayer de mettre d'accord ces souvenirs et cette présence.

Sans doute, il n'était pas question de faire à Marie une confidence entière. Mais il n'était plus possible de lui laisser tout ignorer.

Quel biais trouver ? Comment me dominer assez pour que mon propos garde juste la nuance convenable ? Je sais que Marie n'est pas très soupçonneuse, ni très fine. Mais j'ai beaucoup de mal à ne pas lui prêter ma propre clairvoyance. Si je ne suis pas d'une habileté parfaite, c'est moi qui irai chercher dans ses yeux une pensée malicieuse dont elle ne s'avisera pas elle-même, qui y verrai mon embarras démesurément grossi.

Je passais par des alternatives de timidité et d'audace. Soudain, je profitai d'une de ces ondes de courage pour me lancer :

— Dites donc, Marie, vous ne m'aviez jamais parlé d'un certain Monsieur Pierre Febvre, qui m'a l'air de fréquenter assez régulièrement chez les Barbelenet. Vous avez dû le rencontrer, une fois ou l'autre. Moi, je l'avais déjà aperçu ; mais aujourd'hui surtout je l'ai approché assez longtemps. J'ai causé avec lui de différentes choses. Comme il revenait en ville, lui aussi, il m'a même accompagné un bout de chemin. J'ai l'impression qu'il tient d'assez près à la famille. C'est un de leurs petits-cousins, je crois. Il ne semble pas être du tout du même monde. N'empêche que c'est un élément très curieux de ce fameux milieu Barbelenet, et j'aimerais bien savoir ce que vous en pensez, quel effet il vous a produit, comment vous le situez dans le tableau. Vraiment, voilà un point dont nous n'avons pas tenu compte. Voilà une lacune, dans notre étude si consciencieuse de la famille. Savez-vous que c'est très regrettable, et que je me demande si notre beau travail n'est pas à refaire depuis le commencement ? Je suis étonnée que vous, une scientifique, vous ayez laissé passer ce fait-là — à moins que vous ne l'ayez pas connu du tout. Hein ? en science, il n'y a pas de fait négligeable. Qu'est-ce que vous en dites, ma petite Marie ?

J'étais devenue très volubile. Je sentais se former en moi une heure d'un bavardage rieur, superficiel, et menteur à souhait.

Marie me répondit d'un ton calme :

— Ah oui ? Monsieur Febvre, c'est vrai. Ils me l'ont présenté. J'ai même dîné une fois avec lui.

— Avec lui ?

— Oui, chez eux.

— Il vous a fait la cour ?

— Pourquoi ? Non, il ne m'a pas fait la cour. Je me souviens qu'il a beaucoup parlé. Il a même trop parlé. Madame Barbelenet, avec sa politesse provinciale, avait dit quelque chose comme ceci, que j'étais une vraie savante, que je faisais devant mes élèves des expériences merveilleuses, qu'un ingénieur ne m'en remontrerait pas en matière de calculs, et qu'avant de me connaître ses filles n'auraient jamais cru qu'une femme fût capable d'aller si loin dans des études pareilles. Alors, lui s'est jeté dans des questions de physique mathématique, par allusions simplement, mais une idée en amenait une autre. Il se rappelait des choses qui jadis l'avaient passionné. Il s'est mis à dire que c'était malheureux d'avoir fait deux ans de Spéciales, tout le programme de Polytechnique et passé je ne sais combien de certificats pour être aujourd'hui une espèce de gérant d'hôtel — il s'occupe d'administration, de ravitaillement à bord d'un paquebot de luxe, je crois. Il avait tout à fait oublié la présence des Barbelenet, ou plutôt leur qualité, car il avait l'air parfois de solliciter leur avis, et c'était comique de l'entendre regretter devant ces braves gens le temps où il avait cru découvrir une équation géné-

rale de la viscosité des gaz. Oui, il fallait le voir secouant son couteau à dessert par le bout de la lame, et fixant un regard anxieux sur le père Barbelenet, comme si le père Barbelenet allait soudain lui décocher quelque foudroyante objection.

— Mais n'était-ce pas une façon de vous faire la cour, à vous ?

— Si l'on veut ; pourtant, je ne crois pas. Ma présence déclanchait en lui toute une série de pensées qu'il avait perdues de vue depuis longtemps, et qu'il retrouvait avec plaisir. Alors, il les disait tout haut.

— Par la même occasion, il n'était pas fâché d'éblouir un peu les Barbelenet ? Spécialement ces demoiselles ?

— Non, je n'ai pas eu cette impression. C'est même assez curieux. Il avait l'air de se conduire exactement comme un de ces êtres insupportables qui posent pour la galerie, et au fond c'était tout le contraire. Vous allez trouver que je m'explique très mal. Vous savez, moi...

— Si, je vous comprends. Et vous l'avez rencontré d'autres fois encore ?

— Oui, deux ou trois fois, il me semble, mais entre deux portes.

— Vous ne m'en aviez pas parlé.

— Oh ! le dîner en question, ce devait être avant que vous ne connaissiez les Barbelenet. Et puis, je vous dirai que je n'y avais jamais tant pensé qu'aujourd'hui... Mais pourquoi ? Vous attribuez une importance particulière à ce monsieur ?

— Moi ? pas du tout. Mais comme c'est le seul jeune homme qui paraisse fréquenter la maison, on est amené à se demander si la famille n'a pas des vues sur lui.

— Oui, c'est vrai. Je me rappelle que sur le moment j'y avais songé.

— Vous n'avez rien remarqué entre les jeunes filles et lui ?

— Rien de très caractéristique. Il les traitait familièrement, comme de petites parentes. D'ailleurs, s'il y avait quelque chose en train, je l'aurais su. Malgré ce que les paroles du père Barbelenet ont pu vous laisser croire, l'autre jour, je suis dans les secrets de la maison. Madame Barbelenet me demande conseil à chaque instant, et à propos de choses bien moins graves que ça. Vous avez vu pour les leçons de piano. Ses filles aussi. Le père Barbelenet ne compte pas. Il vous prend dans les coins pour gémir sur la tournure qu'on donne à l'éducation de ses filles, et il me regarde parfois un peu de travers. Mais tout se décide sans lui. Tenez, ça ne m'étonnerait pas du tout qu'il ait, lui, songé à un mariage de ce côté-là. C'est bien dans son style. Il se voit déjà père infortuné de deux vieilles filles savantes, et pour éviter ce malheur, il les marierait à un homme d'équipe. Mais en fait, il n'y peut rien. Ce n'est pas un gendre exactement comme cela qu'il faut à Madame Barbelenet. Non. Plutôt un ingénieur de la Compagnie, à binocles, sorti de Polytechnique « avec le numéro un » — façon de dire ; tous ceux

dont j'entends parler sont entrés et sortis « avec le numéro un » — et pourvu d'une solide fortune personnelle.

— Oui... Enfin, vous pensez que s'il y avait là-bas un projet quelconque au sujet de ce Monsieur Pierre Febvre, vous le sauriez ?

— Sûrement.

***

Je m'étais arrangée pour faire durer jusqu'assez tard ma soirée avec Marie Lemiez, qui pourtant m'avait laissé comprendre qu'elle avait à travailler. Je ne craignais pas de me retrouver seule. Mais la solitude allait sans doute me remettre en présence des pensées et des émotions de ma journée, que je voyais s'attrouper en m'attendant. Et bien qu'impatiente de me mêler librement à leur tumulte, bien que sûre d'avance d'en recevoir une exaltation d'un grand prix, je ne me sentais jamais assez préparée à cette solennelle circonstance intérieure.

Il était onze heures quand je regagnai ma chambre. Certes, les fins de journée ne se ressemblent guère. Et si j'avais le courage d'évoquer toute l'expérience que j'ai déjà de vivre, j'aimerais à rapprocher les unes des autres, dans une rêverie qui se développerait comme une frise, les façons qu'a l'âme de déposer le fardeau quotidien. Ce serait peut-être utile pour le bonheur. Je crois du moins qu'il s'en dégagerait une consolation. Mais je ne suis pas encore assez vieille.

Ce soir-là, le petit espace de ma chambre me fit l'effet d'une enceinte magique. Je vis bien qu'il ne fallait plus compter sur la sorte de rumination à laquelle j'aurais pu m'attendre. Retrouver un à un les incidents de mon après-midi, les moments de la causerie chez les Barbelenet, l'attitude de chacun des personnages, les façons imprévues de Pierre Febvre, notre longue promenade dans les rues sombres, les choses qu'il m'avait dites, ma contenance à moi, enfin la rencontre de Cécile... non. Tout cela était sans doute d'une certaine conséquence ; tout cela me restait à examiner ; mais pas ce soir. Ou du moins cette façon-là d'y penser me rebutait pour l'instant.

Pendant que je défaisais mes cheveux et que le peigne que j'avais jeté glissait avec un petit bruit sur le marbre de la commode, je vis en moi-même une église, donnant sur une grande rue froide de faubourg, une rue à trolleys, à coups de vent et à camions ; une femme qui passe dans la rue et qui, trouvant l'église sur son chemin, y pénètre. Cette femme a toutes sortes de tourments, et si elle entre dans l'église, c'est à la fois pour n'y plus penser et pour y penser mieux.

Puis mes yeux fixèrent le peigne, s'amusèrent à en considérer la courbure et les reflets, à regarder le marbre luisant alentour. Je regrettai de n'être plus enfant. Si j'avais été encore une petite fille, je sais bien ce que le peigne serait devenu : un traîneau, dans un pays du Nord, un traîneau arrêté

au milieu d'une steppe immense. Un triste soleil eût fait briller la neige unie. Peut-être les gens du traîneau auraient-ils entendu hurler les loups, peut-être un des chevaux de l'attelage serait-il mort de froid.

Quand je fus couchée, je m'aperçus que je n'avais ni envie de dormir, ni crainte de l'insomnie. Je m'étonnai alors de la facilité que nous trouvons parfois à vivre, de l'aisance avec laquelle nous nous laissons durer. Certains jours, nous ne réussissons à passer le temps qu'en nous accrochant à une file d'idées intéressantes ; nous avons une terrible peur qu'elles ne nous lâchent, nous les flattons de notre mieux. Ce soir-là, je n'avais même pas besoin de mes pensées. Mon lit me portait tout autrement que d'habitude. Il m'en venait moins un sentiment de repos qu'une sérénité pareille à celle que donnent les lieux élevés et tranquilles. J'entendais naître en moi des mots comme « la pureté des sommets ».

J'en arrivai peu à peu à discerner une idée singulière, qui me plaisait beaucoup, et qui sur le moment me parut aussi claire que possible. Aujourd'hui que j'essaye de l'exprimer, je m'aperçois à quel point elle s'y refuse ; bien que je n'aie pas cessé de lui reconnaître un sens émouvant. C'était quelque chose comme ceci, avec des nuances infiniment plus riches et une tout autre force de persuasion :

Je me disais que, dans la vie de chaque jour, notre corps est amené à retrouver régulièrement certains objets, certains lieux, et qu'il les retrouve

chaque fois tels qu'ils les a laissés la veille, situés et disposés comme ils l'étaient. Le lit, la commode, le guéridon, la fenêtre, tout a conservé ses distances, toutes ces choses échangent aujourd'hui les mêmes regards qu'hier et les croisent de la même façon. Mon corps, lui aussi, bien qu'il se meuve, finit par repasser aux mêmes endroits, par s'étendre sur le lit qui n'a pas bougé. Mais ces mêmes lieux, ces mêmes objets, ce même corps, pendant qu'ils sont dans cet espace que j'appellerai visible, pendant qu'ils y occupent fidèlement certaines places, ou les reprennent, après de petits circuits habituels, ne voilà-t-il pas qu'ils me donnent l'impression d'avoir été tout ce temps-là aussi dans un autre espace, de l'ordre invisible, et d'y avoir subi des déplacements énormes, d'y avoir décrit d'étranges orbites, qui les ont conduits à des distances toutes nouvelles les uns des autres, qui leur font occuper maintenant des situations toutes différentes, tantôt plus pénibles à tenir, tantôt plus commodes ; si bien que, les choses familières et moi, nous ne sommes jamais véritablement deux fois dans le même rapport ; si bien que je ne suis jamais placée deux fois de la même façon sur le passage des souffles du monde, et que, comme une maison qu'un sortilège aurait transportée nuitamment de la colline à la vallée et du nord au sud, mon corps s'étonne d'être tantôt bien, tantôt mal « exposé ».

Oui ; sans en pénétrer le mystère, j'arrive parfois à m'apercevoir de cette œuvre d'enchantement,

à la prendre sur le fait, presque avec mes yeux. Je me rappelle qu'il y eut des soirs, où ce même lit me parut situé dans quelque bas-fond, horriblement loin de toute altitude, et que des distances décourageantes fuyaient au-dessus de moi ; comme si la terre s'était entr'ouverte peu à peu sous le poids de mon corps ; et le bougeoir sur la table de nuit était déjà très écarté de moi, exilé de moi dans une région qui me devenait inaccessible ; et le plafond de ma chambre, je le voyais reculer et se perdre, comme un firmament, dans la hauteur.

***

Je ne songeais pas encore à m'endormir, quand une horloge se mit à sonner minuit. C'était une horloge que j'avais sûrement entendue bien des fois, mais sans y prêter attention, ni me demander où elle pouvait être. Les sons venaient d'assez loin, peut-être d'une petite église, ou d'une chapelle de couvent.

Les douze coups n'étaient pas achevés qu'une autre horloge sonna aussi. Je les entendais toutes deux avec la plus grande netteté. Mais il n'y avait pas là de quoi réveiller personne, ni même interrompre une méditation. Rien ne pouvait être plus discret que cette annonce de l'heure, plus confidentiel que ces deux voix pourtant publiques.

Je fus d'abord saisie par un sentiment d'attente. J'étais certaine, sans doute pour l'avoir déjà distraitement remarqué, que les deux horloges sonneraient

une nouvelle fois. Il me sembla que mon corps se ramassait sur lui-même, ou plutôt qu'une étreinte égale le serrait de toutes parts. Entre mes lèvres, qui s'écartèrent en tremblant un peu, ma respiration se fit plus brève et plus tendue. Le haut de ma poitrine m'était spécialement sensible, comme si la clôture fragile de ma vie eût été là. Du dedans, mon cœur y frappait à coups rapprochés ; mais du dehors allaient venir les douze coups de chaque horloge, légers et irrésistibles.

Soudain, en effet, la première horloge commença de répéter minuit. L'autre, qui l'avait regagnée d'un peu, retentit presque aussitôt. Les deux sons alternaient, à peine différents. Mais leur force de pénétration en était très augmentée, comme si mon être n'eût pas été préparé à se défendre contre cette alliance. L'un des sons ouvrait une blessure, que l'autre empêchait de se fermer. Et mon cœur envoyait ses battements à leur rencontre. On eût dit que cette triple pulsation essayait de se joindre, de s'enlacer avec ivresse sur les débris de ma vie.

« Plus personne ! » avais-je envie de prononcer. « Un coup ! Encore un coup, et je ne suis plus personne ! » et ce cri absurde m'eût soulagée, si une pudeur ne l'avait arrêté à mes lèvres. Je n'osais pas prendre le silence de ma chambre à témoin du mystère qui s'accomplissait sur mon corps, et qui restait douteux tant qu'il n'était pas nommé. J'aurais voulu retrouver la naïveté des saintes et des sibylles, leur audace à se soulager par la parole,

à payer leur passion par un cri. Mais nous ne savons plus nous assouvir ; quelque fausse honte nous retient toujours. De cette chambre, les yeux pondérés de Marie Lemiez n'étaient pas tout à fait absents. L'espace autour de moi n'était pas entièrement purifié de fantômes circonspects. Les mères de mes élèves me regardaient de quelque façon et je ne sais d'où. Du calme, Lucienne ! tremblante Lucienne ! du calme. Où te crois-tu ? Et n'est-ce pas déjà le dernier coup qui vient de sonner ?

X

A dix heures, le lendemain, j'achevais à peine ma toilette. Je ne parvenais pas à m'en vouloir sérieusement de ce retard inaccoutumé, tout en évitant de lui attribuer aucune signification.

J'avais une leçon en ville de onze heures à midi. Il me restait plus que le temps nécessaire pour m'y rendre. Je savais que j'y serais exacte comme d'habitude. Mais il est certain que je considérais la chose avec détachement.

Le soleil, qui éclairait vivement ma chambre, m'empêchait d'être gênée par la fraîcheur de l'air. Le marbre de la commode brillait de cette même lueur que nous appelons hardie quand nous la trouvons dans des yeux. S'il m'arrivait de le frôler, la froideur du contact me donnait une idée de printemps, de marche au matin dans un bois dépouillé, puis, par je ne sais quel détour, le sentiment d'une vaste suite d'années s'enfuyant devant moi, d'une longue perspective d'actions frémissantes comme les peupliers d'une grand'route.

Ma toilette avait dispersé pas mal d'objets autour de moi. Et même, à vrai dire, ma chambre était restée jusqu'à cette heure déjà tardive dans un pêle-mêle que le soleil affichait. Je n'en étais pas aussi agacée que je l'aurais pu. J'imaginais une jeune femme riche, qui, errant d'une pièce à l'autre, dans un appartement luxueux, n'en finit plus de s'apprêter, et sème volontiers autour d'elle un désordre que des mains moins légères répareront. Je me disais que, pour une fille pauvre, je n'avais pas si mal choisi mon métier, puisqu'il me permettait de simuler, à l'occasion, les paresses et les négligences d'une femme riche.

Soudain, j'entendis frapper à ma porte. Je crus à une lettre. J'ouvris. M. Barbelenet était devant moi.

— Pardon, mademoiselle, je suis bien indiscret... ce n'est pas très convenable de vous déranger à cette heure-ci. Mais je pensais être plus sûr de vous trouver.

Je lui tendis une chaise.

— Non, non ; je ne reste qu'un instant. C'est tout simplement pour ce parapluie, qui doit être à vous... que vous avez dû oublier hier soir... Je me suis dit que vous en auriez besoin peut-être, avec ce temps variable. La bonne aurait pu vous le rapporter. Mais aujourd'hui elle est dans un grand nettoyage. Elle n'aurait pu venir que plus tard. Moi, ça ne me gênait pas du tout de faire un bond jusqu'ici.

Je regardai le parapluie. C'était le mien. Je ne savais pas l'avoir oublié la veille, ni même l'avoir pris pour aller chez les Barbelenet.

— Merci, monsieur. Mais vous n'auriez pas dû vous donner cette peine.

— Oh ! n'en parlons pas, n'en parlons pas.

Il était au milieu de la chambre, si penaud, si visiblement désireux de rester, si tourmenté par ce qu'il avait encore à me dire, que j'eus pitié de son embarras.

— Mais asseyez-vous donc, monsieur Barbelenet. La gare est loin d'ici, et ça monte. Reposez-vous une minute.

Pendant qu'il s'asseyait, je traversai d'un coup d'œil les trois ou quatre hypothèses qui pouvaient expliquer sa démarche, pour aller droit à la plus fâcheuse. « La famille Barbelenet, choquée par les circonstances de mon départ, scandalisée par le rapport qu'a fait Cécile de sa rencontre, vient me signifier mon congé, et pour m'en déguiser l'amertume compte sur la bonhomie du père Barbelenet ».

Un premier mouvement de détresse fondit presque aussitôt. Je donnai un regard à ma chambre, aux objets dispersés : « Tu as eu raison, petite Lucienne, de profiter du soleil de ce matin pour jouer un instant à la femme riche. Cinq minutes de plus, et il était trop tard... Sauras-tu te priver encore ?... Et ton frisson, du matin au soir, comme un vêtement consacré ? et ce chant profond dans l'oreille, comme si ton âme, développée hors de toi et déplacée pas

à pas, devenait la voûte sur ta tête et la musique d'une église ? te les rappelles-tu, les retrouveras-tu ? Et des larmes pour la fin du jour, t'en reste-t-il ? »

M. Barbelenet me disait à ce moment-là :

— Certainement, quand on coupe au plus court, la montée est un peu dure.

Puis :

— Pour mon âge, je ne crains pas la fatigue. Je n'ai pas l'habitude de m'écouter. Mais quand on se fait du souci, ça ne va plus. Oui. Je dois avoir les traits tirés. J'ai passé une drôle de nuit, allez, mademoiselle.

— Madame Barbelenet est peut-être plus souffrante ?

— Non, Dieu merci ! Ah ! Personne ne sait que je suis venu vous trouver. Vous n'en parlerez pas ? Il vaut mieux. Figurez-vous qu'hier soir, très tard, j'étais allé faire un tour aux ateliers. Il y avait une équipe de nuit, avec un travail urgent. Comme je revenais — il était plus de minuit — mais vous n'êtes jamais monté au premier étage, chez nous ? Nos deux filles ont chacune leur chambre en haut de l'escalier. La nôtre est au bout du couloir. Elles auraient dû être couchées depuis longtemps à cette heure-là. Donc, en passant devant la porte de Marthe, j'entends qu'on parle avec animation, et même des éclats de voix, et que quelqu'un sanglote. Je me doutais bien de quoi il s'agissait. Pourtant je n'aurais pas cru que c'était si sérieux. Les paroles mêmes ne m'arrivaient pas, mais rien qu'au son de la voix

j'ai eu de l'inquiétude. J'ai frappé deux ou trois coups à la porte. Elles n'ont pas eu l'air d'y faire attention. J'ai ouvert, je suis entré. Marthe était couchée, ou plutôt assise dans son lit, toute découverte malgré la fraîcheur, et sanglotant, le visage dans sa main. Cécile, penchée sur elle, et appuyée à la table de nuit, lui parlait dans la figure avec précipitation, les dents serrées, et si occupée par sa colère que d'abord elle ne s'est pas retournée sur moi. Je me suis approché. J'ai dit : « Qu'est-ce qu'il y a, mes enfants ? Vous êtes folles toutes les deux. » Marthe m'a crié : « Papa, papa ! Elle me fait trop souffrir. Je ne lui ai rien fait, moi. Pourquoi est-ce qu'elle me tourmente ? Pourquoi est-ce qu'elle vient me chercher dans ma chambre pour me torturer ? » Cécile m'a regardé durement, comme si elle allait me mordre. Puis elle s'est contenue ; elle a fait mine de sourire : « Père, il ne fallait pas vous déranger, ce sont des gamineries, des taquineries. Je cause avec Marthe. Marthe n'est pas raisonnable. On ne peut rien lui dire sans qu'elle crie comme une écorchée. Si vous vous mettez à la plaindre, elle n'a pas fini de pleurer. C'est l'enfant gâtée de la maison. Le benjamin ! Le chérubin ! » Et elle arrangeait l'oreiller derrière la tête de Marthe.

« J'ai eu bien du mal à tirer de l'une ou de l'autre quelque chose de clair. Enfin, j'ai saisi le principal. Vous êtes déjà un peu au courant, n'est-ce pas, mademoiselle ? Depuis que notre cousin Pierre Febvre a mis les pieds dans la maison, ces petites

ont perdu leur bon sens. Moi, j'avais vu tout de suite que nous n'en aurions que des ennuis. Dès le premier jour, j'avais jugé que ce jeune homme n'était pas pour nous. C'est un garçon de valeur, et honnête au fond, je crois, mais qui n'a pas nos goûts. Il est bien trop spirituel, bien trop reluisant... si, si ! Il aurait fallu se tenir sur la réserve, et au besoin mettre les jeunes filles en garde. Ma femme voit les choses autrement. Il lui a semblé que c'était un parti tout trouvé pour Cécile, et elle a cru que, du moment qu'elle-même donnait son adhésion, l'affaire allait se régler seule. Bien oui ! Les deux petites se sont amourachées de leur cousin. Laquelle d'abord ? Je ne sais trop. Je ne pense pas qu'au début Cécile ait été tellement emballée. Il y a, dans le caractère, dans le genre de Pierre Febvre, des choses qui au fond ne doivent pas convenir beaucoup à Cécile. Mais elle est un peu comme les chiens qui lâchent un os que personne ne leur dispute, mais qui se feraient tuer dessus dès qu'on fait semblant d'en avoir envie. Quant à Marthe, c'est une nature très affectueuse. Vous, par exemple, elle vous adore. Je vous garantis. Oh ! ce n'est pas qu'elle aime tout le monde. Loin de là. Il faut qu'on lui plaise, et, tenez ! elle n'a pas beaucoup l'esprit de famille. Mais quand elle s'attache à quelqu'un... Remarquez qu'à sa manière elle est très résignée... oui, très entêtée à la fois et très résignée. Que Pierre Febvre épouse Cécile, elle était prête à supporter ça. C'est étonnant, hein ? Mais lui faire convenir qu'elle a tort

d'aimer son cousin, qui est presque le fiancé de sa sœur, surtout lui sortir de la tête l'idée que son cousin la préfère, elle, Marthe, n'aime réellement qu'elle, autant la hacher en petits morceaux ! Voilà ce qui exaspère Cécile, cette façon de lui laisser entendre sans colère, sans bruit : « Epouse-le si tu peux ; ça ne me regarde pas, c'est une affaire de famille. Mais moi, j'ai son cœur. » Elles passent leur temps à se faire souffrir l'une l'autre. La musique, le piano... je regrette de vous dire ça. Ma femme s'imagine que c'est elle qui en a eu l'idée, et que c'était bien le moment de compléter de ce côté-là l'éducation de ses filles. Bah ! Simple question de jalousie. Il a suffi que Pierre Febvre, à une de ses premières visites, parle de musique, et qu'il ait l'air surpris que nos filles ne connaissent pas le piano. Le lendemain, Marthe avait envie d'apprendre le piano, et Cécile en avait deux fois plus envie. Ce n'est pas compliqué. Voilà ce que je n'arrive pas à admettre chez les femmes. Je puis vous dire ça à vous, qui êtes une personne supérieure. Moi, j'ai eu le goût de la musique dans ma jeunesse ; j'avais même commencé la flûte. Mais c'est parce que j'aimais la musique, un point c'est tout.

« Bref, je ne suis pas venu pour vous rabâcher ça, que vous devez savoir déjà trop bien, mais pour vous dire ce qui s'est passé cette nuit, parce que ça vous intéresse tout de même un peu, et que vous ne devinez probablement pas comment vous avez pu y être mêlée. Les oreilles ne vous ont pas sifflé cette

nuit, en dormant ? Ce n'est pas la faute de mes filles.

— Comment cela ?

— Je rougis d'avoir à vous en parler. Devinez un peu ce que cette malheureuse Cécile avait trouvé de nouveau pour désespérer sa sœur ? Elle s'était mis en tête de lui démontrer que Pierre Febvre est tombé amoureux de vous depuis qu'il vous a vue ! Et jamais avocat n'a eu tant d'arguments : d'abord, qu'il suffisait de regarder Pierre Febvre quand il vous parlait ; qu'il ne s'occupait que de vous quand vous étiez là ; qu'en votre absence il avait toujours à la bouche votre talent, vos manières, les choses que vous aviez dites ; qu'hier soir, alors que tout le monde comptait qu'il resterait à dîner, comme d'habitude — à ce point que la bonne avait mis au four un plat exprès pour lui — il n'a pu se résigner à vous voir partir, et, poussé par quelque chose de plus fort que lui, s'est décidé brusquement à vous accompagner. Mais vous allez entendre le plus beau. Cécile s'est vantée de vous avoir suivis, ou tout au moins de vous avoir rattrapés en ville, et elle a eu le toupet... Mais vous êtes fâchée après moi ? mademoiselle. Le fait est que j'ai l'air de me conduire en ce moment comme un grossier personnage. Surtout, chère mademoiselle, ne prenez pas ça autrement que je ne le dis. Vous avez devant vous un pauvre bonhomme de père qui a la tête retournée, et qui vous parle comme à un confesseur. Vous pensez bien que je prends Cécile pour ce qu'elle est : pour une

jeune fille à moitié folle, qui rêve tout haut. Mais je suis venu vous demander conseil, et vous ne pouvez me donner un conseil que si je ne vous cache rien.

— Je vous en prie, monsieur Barbelenet, continuez Quoi que vous ayez à me dire, je ne m'en offenserai pas.

— Eh bien ! elle a eu le toupet de raconter à sa sœur qu'elle vous a vus, Pierre Febvre et vous, vous parler tendrement dans des rues sombres, puis vous faire de longs adieux, en pleine rue Saint-Blaise, comme des gens qui ne prennent même plus la peine de se cacher... Encore une fois, je vous demande pardon de vous rapporter des sottises pareilles. Mais il y aurait conscience à vous les laisser ignorer, à vous qui êtes si dévouée pour nos filles, et si franche. N'en voulez pas trop à ma malheureuse Cécile. Vous auriez le droit de prendre ça très mal, évidemment ; parce qu'enfin vous êtes maîtresse de vos actions, et même si les racontars de Cécile étaient dix fois vrais, quels comptes avez-vous à nous rendre ? A plus forte raison...

— Non, monsieur Barbelenet, ne vous excusez pas tant ; parlez. Faites comme s'il ne s'agissait pas de moi.

— Naturellement Marthe traitait sa sœur de menteuse, de fille diabolique. Mais je vous réponds qu'elle souffrait. Comme méchanceté, Cécile ne pouvait rien inventer de mieux. A l'heure qu'il est, Pierre Febvre et vous, vous êtes bien pour Marthe les deux personnes qui comptez le plus au monde,

je vous assure. Se dire que c'est vous qui lui enlevez le cœur de Pierre Febvre, vous comprenez dans quel état ça peut la mettre ! Oh ! ce n'est pas de la rage, ni même de l'animosité, ni l'idée de faire du mal. Mais si elle arrivait à le croire pour de bon, elle serait affreusement déçue. Tenez, je vais vous dire : le plus dur pour elle, ce n'est peut-être pas tant que son cousin la délaisse pour vous, c'est que vous, vous puissiez vous mettre à aimer Pierre Febvre. Parce qu'à partir de ce moment-là, il n'y aurait plus de doute : elle serait sûre que quelqu'un d'autre qu'elle compte pour vous bien davantage ; tandis que, jusqu'à maintenant, rien ne l'empêchait de se dire que c'était peut-être elle qui comptait le plus. J'ai compris ça à des réflexions qu'elle a faites. Vous ne sauriez croire ce que vous êtes pour cette petite. Une fois, à table, quelqu'un chez nous a été amené à dire que vous vous marieriez un jour ou l'autre, et qu'alors vous abandonneriez vos élèves. Eh bien ! on n'avait pas deviné. Marthe, si calme d'habitude, a failli se mettre en colère. Vous auriez cru qu'on lui avait fait une injure personnelle. Ah ! vous savez, les enfants de cet âge-là sont très exclusifs. Dès qu'ils s'attachent à vous, vous ne devez exister que pour eux.

— Pourtant, quand je n'avais pas encore paru dans votre maison, Marthe était déjà dans les sentiments où elle est aujourd'hui ? C'est de sa sœur qu'elle était jalouse ? Et il n'y avait personne en jeu que M. Pierre Febvre ?

— Bien sûr. Mais l'un n'empêche pas l'autre. Je vous dis que vous ne connaissez pas cette petite. Etre préférée par Pierre Febvre à tout le monde, et en même temps par vous à tout le monde, elle trouve ça on ne peut plus naturel. Si elle n'aime qu'à moitié sa mère, c'est que de sa mère elle n'a jamais rien obtenu de pareil, et d'abord parce que ma femme est quelqu'un avec qui c'est impossible. Quand on ne vous connaissait pas encore à la maison, il ne pouvait pas être question de vous. Mais je vous répète que maintenant mon impression est que, ce qui la tourmente le plus, c'est encore de vous perdre, vous.

— C'est un enfantillage. Et puis pourquoi s'est-elle laissé monter la tête par Cécile ?

— L'autre y mettait tant d'acharnement ! Vous savez ce que c'est. On croit plus facilement l'erreur que la vérité, surtout quand il s'agit de se faire souffrir. Vous, peut-être, vous arriveriez à la détromper, si vous en preniez la peine. Mais ce n'est pas ce qui arrangerait les choses... au contraire... Je dis bien : au contraire. N'est-ce pas ?

— Et... quelle est l'opinion de Madame Barbelenet sur tout cela ?

A ma question, M. Barbelenet fit un geste avec la main qui tenait son chapeau, puis, de l'autre, se gratta le haut du crâne, bien couvert de cheveux ras, poivre et sel.

Il tourna la tête vers le plancher, puis vers la commode. Il fit une petite grimace qui lui plissa le

front et lui ouvrit la bouche. Le vieux Gaulois, aux moustaches un peu rognées, avait l'air d'un brave homme de fraudeur que la douane interroge inopinément sur le contenu d'une valise.

— Ma femme ?... bien sûr... mais il faudrait d'abord que je vous explique. Ça n'en finirait plus. Ma femme, c'est certain, est mieux à même que personne de se rendre compte de ce qui se passe chez nous et de décider de la conduite à tenir. Elle a plus de temps que moi, et c'est une femme d'une grande capacité. Mais elle a sa façon à elle de voir les choses. Je me dis quelquefois que c'est dommage qu'elle n'ait pas été un homme. Oui, elle aurait pu arriver à des situations où il faut des qualités comme elle en a. Vous comprenez, diriger une petite maison comme la nôtre, s'occuper de petits intérêts, de petits soucis de tous les jours, ça n'est pas bien difficile. Le premier venu n'a pas de mal à s'y reconnaître. Tandis que vous avez des gens qui s'accommodent mieux de fonctions très importantes. Tenez, il y a peut-être dans les grands tribunaux ou dans le gouvernement des hommes qui n'ont pas plus de capacité que Madame Barbelenet. Ils voient très clair dans les hautes questions, où un homme comme moi serait embarrassé, mais en revanche... Vous saisissez ce que je veux dire. Ce n'est pas du tout que ma femme se désintéresse de la maison, loin de là. Mais elle se fait certaines idées, et elle s'occupe plutôt de suivre ses idées que de regarder de près ce qui se passe réellement. C'est bien comme ça

qu'on doit être quand on a par exemple tout un pays à diriger.

« Puis il y a sa santé, qui l'empêche de descendre dans les menus détails. Je me demande même comment elle arrive à garder toute sa tête à elle, avec les souffrances qu'elle endure, qui ne sont pas terribles, si vous voulez, mais qui ne cessent pour ainsi dire pas.

« Evidemment, nous nous entendons aussi bien que possible. Mais je n'irais pas lui parler par exemple comme je fais maintenant avec vous. Non. J'ai peut-être tort. Tenez ! Nous n'avons jamais eu une vraie conversation ensemble sur Pierre Febvre, ni sur les histoires de Cécile et de Marthe.

— Pourtant, à la suite de l'incident de cette nuit, vous avez dû échanger vos impressions ?

— Quelques mots... mais pas spécialement à propos de ça.

— Mais Madame Barbelenet avait bien entendu le bruit qui se faisait chez vos filles ?

— Pas trop. Les deux pièces sont assez distantes. Et puis, quand le temps est pour changer, comme aujourd'hui, ma femme est beaucoup plus occupée par ses douleurs. Je vous dirai aussi que, quoiqu'elle ait l'esprit très observateur et que rien ne lui échappe, elle évite souvent de s'apercevoir des choses, parce qu'elle veut garder son autorité, et qu'elle trouve que des parents la perdent quand ils interviennent à tort et à travers.

— En tout cas, Cécile a dû se confier à sa mère,

et depuis longtemps ? Vous me dites que le projet de mariage a reçu, dès le début, l'approbation de Madame Barbelenet. Il a bien fallu, à ce moment-là qu'elle eût une conversation avec Cécile ?

— Probablement, mais peut-être pas celle que vous pensez. Vous n'avez aucune idée de la façon dont ma femme traite les affaires. Elle a horreur de mettre les points sur les *i*. Et pourtant elle est très franche. Ce n'est pas du tout une personne sournoise. Le jour où elle aurait à se plaindre de l'évêque, elle le lui ferait très bien comprendre, et serait femme, s'il se présentait chez elle, à refuser de le recevoir. Mais elle déteste les explications. Moi, à cause de mon travail, je ne reste pas là du matin au soir, et il se peut que bien des choses se disent à la maison, sans qu'il m'en revienne rien. Mais je ne vois pas du tout Cécile avouant à sa mère qu'elle aime son cousin, ni ma femme faisant appeler Cécile pour discuter avec elle sur le choix d'un mari. C'est possible, mais ça m'étonnerait.

— Tout de même, quelqu'un y a pensé le premier, à ce mariage... est-ce Cécile, ou Madame Barbelenet?.. ou M. Pierre Febvre ?

— Ce n'est certainement pas Pierre Febvre. Mais pour ma femme et ma fille, laquelle des deux ?... Je vais vous dire. Vous ne savez peut-être pas bien ce que c'est que l'esprit de famille ? Comprenez-moi, hein ? Je n'ai pas l'intention de vous dire une chose désagréable. On peut être d'une très bonne famille, avoir été très bien élevé, avoir eu beaucoup

d'attachement pour les siens, et ne pas se faire une idée de ce qu'est l'esprit de famille chez certaines personnes. Vous me répondrez que Cécile et sa mère ne se ressemblent pas beaucoup. C'est possible. Mais elles ont l'esprit de famille.

Là-dessus, M. Barbelenet frappa deux coups dans le vide avec son chapeau, comme on frappe, par acquit de conscience, sur un clou qu'on désespère de planter convenablement. Il sentait son explication très insuffisante, mais il la sentait juste ; et ses yeux me suppliaient de faire moi-même le nécessaire pour élucider les points obscurs, et pour mettre d'accord toutes ces choses un peu décousues qu'il m'avait dites.

« L'esprit de famille ». Il hocha le front encore une fois ou deux, et il me regardait, pour voir si ses paroles continuaient bien dans ma tête le travail qu'elles avaient commencé dans la sienne. Il semblait aussi me prendre à témoin des étrangetés qu'un brave homme ne peut s'empêcher de reconnaître, tôt ou tard, autour de lui. Il en était, malgré tout, un peu fier. Sa femme, sa fille aînée, il n'y pouvait penser qu'avec une nuance d'admiration ; et s'il était prêt à avouer qu'il n'éprouvait lui-même « l'esprit de famille » qu'à la façon de n'importe qui, il n'était pas fâché que, dans sa maison, l'esprit de famille prît un éclat si singulier. Il n'avait pas besoin d'être lui-même un vrai pratiquant de ce culte, pour sentir que l'influence et le mérite s'en étendaient jusqu'à lui.

Quelques instants plus tôt, pendant qu'il parlait, j'avais eu au cœur une puissante bouffée de sympathie, un de ces élans qui nous font croire que nous aurons la force de rompre d'un coup certaines barrières convenues qui se dressent entre les hommes, la force de tout remettre en question, et d'obliger autrui comme nous-même à fonder à nouveau toute une vie sur la vérité. J'avais failli lui dire : « Mon bon père Barbelenet, je vous aime bien, et j'aime bien aussi cette pauvre enfant de Marthe. Vous avez eu le malheur d'épouser une matrone assommante, qui prend ses ridicules pour des formes de majesté — Veullyez vous asseoir ! — qui, au fond, n'aime personne ; qui manque de la clairvoyance la plus banale, qui règne de haut sur la maison pour s'éviter le mal de la gouverner en fait, et qui, par-dessus le marché, joue la malade incurable, pour s'entourer d'une zone d'égards dont elle modifie l'épaisseur à volonté. Quant à Marthe, elle a la malchance d'avoir pour sœur une pie-grièche, en qui l'égoïsme maternel se complique d'envie, se charge d'amertume. Ayez le courage de vous en rendre compte, de l'avouer, une bonne fois ! Ça nous fera du bien, aux uns et aux autres. » Et pour un peu j'aurais ajouté : « Allez chercher votre petite Marthe. Nous nous expliquerons ensemble tous les trois. Tenez, je vous improviserai un repas de deux sous, une dînette, et nous resterons tous trois dans ma chambre, avec ce frais soleil sur mes trois assiettes dépareillées. »

Rien de cela n'était absurde, ni vraiment impraticable. Tout cela avait eu peut-être envie de se produire ; le père Barbelenet en avait peut-être senti la poussée intérieure en même temps que moi, plus faiblement que moi, parce qu'il est moins jeune et qu'il a, pour les durs arrangements de la vie, un respect plus invétéré. Peut-être que Marthe aussi, là-bas, avait été saisie en même temps que nous par un besoin de nous rejoindre, et que son âme s'était détendue dans cette pensée, et consolée à demi.

Mais maintenant, je ne le désire plus, moi. Je me souviens de la leçon que je dois donner en ville. Il me reste à peine cinq minutes pour achever de me préparer, et faire le chemin. Je serai en retard. Il faudra qu'en compensation je laisse durer la leçon quelques minutes au delà de midi. J'arriverai en retard à l'hôtel. Marie Lemiez n'aura pas eu la patience de m'attendre. Elle en sera au deuxième plat peut-être. Le repas en semblera tout désaccordé, tout gauche. Le plaisir de mon repas avec Marie Lemiez me sera gâté. Encore un plaisir de plus, une bonne chose de plus, sur quoi je comptais et qui me manquera. Comme s'il n'y avait pas déjà assez de mauvaises choses ! Il me faudra aborder le vaste espace de l'après-midi avec ce plaisir en moins, et en faire la traversée, trouver le courage de durer jusqu'au soir, sans être sûre de rencontrer en route la moindre trace d'un autre plaisir.

Ma courte rêverie dut faire sur mon visage une lueur que M. Barbelenet n'était pas assez subtil

pour apercevoir, mais qui sans doute alla éveiller dans le lointain de son âme un reflet de même nuance. Car, tandis qu'il essayait de renouer la conversation, on le sentait pris, en dessous, par l'idée qu'il fallait partir.

Si nous nous quittions ainsi, j'allais rester dans un état d'esprit intenable. Ses propos avaient jeté en moi, pêle-mêle des satisfactions, des espérances, des craintes, dont aucune ne m'imposait franchement son poids.

Notre causerie m'en avait appris plus que je n'avais besoin d'en savoir. Mais faute d'une conclusion, elle était pour moi aussi inutilisable que possible. Elle allait m'agiter péniblement, sans me porter à aucune action.

Et surtout la famille Barbelenet n'avait pas cessé depuis une heure d'envahir peu à peu ma chambre, mon regard, moi-même ; de se dilater dans mon présent et mon avenir. J'étais dominée de tout près, j'étais surplombée par une figure énorme, dont je distinguais les moindres traits avec une précision cruelle ; et qui se penchait si lourdement sur moi qu'elle m'en gênait la respiration. Mais c'était une espèce de figure aux yeux clos. Je n'arrivais pas à saisir ce qu'elle me voulait au juste. Comme certaines visions du rêve qui nous fatiguent jusqu'à l'angoisse, parce qu'elles combinent dans un même fantôme des choses que nous connaissons trop bien à d'autres qu'il est affreux d'ignorer.

Non, il ne faut pas que le père Barbelenet s'en aille

ainsi. Il me faut savoir ce qu'on attend de moi, ce qu'on veut de moi.

— Monsieur Barbelenet. Je vais être obligée, bientôt, de vous demander la permission de m'habiller pour sortir. J'ai une leçon en ville... Mais, il nous reste des choses à dire... assez importantes... Puisque vous êtes venu me trouver, c'est que vous attendiez quelque chose de moi ?

— Mademoiselle... bien sûr que j'aurais été content de m'en retourner à la maison avec le moyen d'arranger tout, si vous l'aviez eu en poche.

— Vous avez l'impression... que je l'ai ?

— Ce serait trop beau.

— Vous pensez peut-être que j'ai été une cause de trouble dans votre maison, puisque cette nuit encore vos filles se sont querellées à propos de moi ?

— Non, mademoiselle, pas du tout. Où prenez-vous une idée pareille ?

— Si je cessais d'aller chez vous, Cécile ne pourrait plus raconter à Marthe... car je pense bien qu'elles me font l'honneur de croire que je ne rencontre pas M. Pierre Febvre ailleurs que chez vous ?...

— Mademoiselle, il n'est pas question de ça.

— Je sais bien que Cécile et Marthe resteraient en rivalité... Mais il ne doit pas être impossible d'obtenir de votre cousin qu'il se déclare nettement ?

— Voilà, mademoiselle, où vous pourriez, qui sait ? nous rendre service. Je ne vous demande pas de sonder nos filles... Maintenant, ça ne servirait

plus à grand'chose, et ça vous serait moins facile qu'avant. Mais vous pourriez essayer de vous faire une idée de ce que pense au juste Pierre Febvre.

— Que me demandez-vous là ?

— Ce n'est peut-être pas convenable du tout... il ne faut pas m'en vouloir. Mais quand je m'adresse à vous, j'ai l'impression d'avoir affaire à une personne si sérieuse, ou plutôt si peu comme n'importe qui. Je n'oublie pas que vous êtes une jeune fille ; et même que vous avez l'air plus rieuse, plus jeune de caractère et de tout que bien d'autres, que Cécile par exemple. Mais à côté de ça, on sent qu'on peut vous dire toutes sortes de choses comme à une personne d'expérience.

— Mais je ne vois pas, Monsieur Barbelenet, ce qui vous empêche de poser vous-même la question à M. Pierre Febvre ? Vous-même, ou Madame Barbelenet. C'est votre parent... C'est un homme, un honnête homme, n'est-ce pas ? Il ne doit pas avoir peur de répondre quand on l'interroge.

— Je veux bien essayer d'en parler à ma femme. Je sais d'avance ce qu'elle va me dire. Vous ne la connaissez pas.

— Mais vous, vous, Monsieur Barbelenet, qui vous empêche d'aller trouver M. Pierre Febvre, comme vous êtes venu me trouver moi ?

— Évidemment, évidemment !... Eh bien ! pour vous le dire entre nous, moi, ça ne me plaît pas du tout de faire cette démarche-là. J'aurais l'air de le supplier pour qu'il se décide à devenir mon gendre.

Ou bien, j'aurais l'air de venir lui dire qu'il s'est trop avancé, qu'il a compromis nos filles, qu'il nous doit ça comme une espèce de réparation. Franchement je ne peux pas non plus. Je n'ai pas toujours été là ; je n'ai ni tout vu, ni tout entendu, mais je ne pense pas qu'il se soit jamais rien passé de bien terrible. Si Pierre Febvre me répondait : « Mais, mon cousin, vous êtes tous fous dans votre maison. Ça doit être la fumée des locomotives qui vous pénètre dans la cervelle. Je ne veux ni de Cécile, ni de Marthe. Ce n'est pas parce que vous m'avez reçu gentiment que je suis forcé de me marier. Ou alors il fallait mettre un écriteau sur la porte. Et puis, auprès de qui ai-je compromis vos filles ? Auprès de l'aiguilleur, qui m'a vu passer les voies de temps en temps, ou du lampiste ? » S'il me répondait ça, je resterais un peu bête.

— Qu'il vous le réponde à vous... ou à moi ?

— Mais non, ça ne serait pas la même chose.

— Alors, amenez-le à le dire incidemment devant Madame Barbelenet. Ce que vous voulez, c'est une solution ? En voilà une.

— Peut-être... qui sait ?

Il s'était levé. Il avait fait un pas ou deux. Puis tout en parlant, il s'était mis à examiner ma porte, à la parcourir des yeux, en long et en large, d'un regard exact, comme un contremaître qui établirait un devis. Il se moquait bien de ma porte ! Mais la préoccupation où il était avait rendu la liberté à je ne sais quelles pensées ouvrières, qui rencontraient ma porte à point pour s'y ébattre.

— Naturellement, mademoiselle, ne soufflez mot à personne de ce que nous venons de dire. Quand vous verrez les petites — c'est demain que vous les voyez, je crois ? — faites votre possible pour n'avoir l'air de rien.

— Mais, monsieur Barbelenet, dans l'état où sont les choses, il va m'être assez pénible de me trouver en présence de vos jeunes filles, surtout si je ne puis avoir aucune explication avec elles. Mettez-vous à ma place.

— Mais alors ?...

— Alors... Je fus sur le point de dire : « Une explication est inévitable. » Puis je sentis soudain pour une explication de ce genre la même aversion que Madame Barbelenet. A certains égards, Cécile avait menti, mais seulement à certains égards. Ne me faudrait-il pas d'abord convenir de plusieurs faits matériels ? Prouver à Cécile qu'elle les avait méchamment dénaturés, fort bien. Mais quelle discussion odieuse ! Qu'allait-il rester de mon prestige ?

Puis il me sembla que quelque chose dans l'avenir se défendait, réservait ses droits, refusait d'être sacrifié à mon amour-propre, à une apparence d'honneur. Et je me tus.

Le père Barbelenet ne s'étonna pas de ma réticence. Lui-même n'éprouvait que trop l'embarras d'une situation pareille.

Je finis par dire :

— Il faut que je réfléchisse un peu. Ne craignez

pas que je sois indiscrète. Si je crois indispensable de m'expliquer avec vos filles, je vous en parlerai d'abord. Et merci, en tout cas, d'avoir agi si loyalement envers moi.

— Il ne manquerait plus que ça... Alors, à demain, mademoiselle ?

— Peut-être à demain.

— Comment, peut-être ? Il faut que ce soit sûr. Je ne m'en vais que si c'est tout-à-fait sûr. Vous me feriez tellement regretter d'être venu. Promettez-moi !

— Eh bien ! à demain, je vous le promets.

XI

« Pourquoi, en somme, est-il venu ? Ce qu'il m'a dit avant de partir n'éclarcit pas tout. Je suis pourtant moins inquiète. Il n'était envoyé ni par sa femme, ni par personne en particulier. Je ne pense pas qu'au dernier moment il ait gardé par devers lui quelque chose de grave. Ou du moins, c'est sans le savoir.

« Il me semble que je puis me représenter assez bien ce qui l'a poussé, peut-être pas toutes les raisons qu'il a eues, mais la façon dont il a senti le besoin de venir. Je donnerais tous ces gens-là au diable, mais il est sûr qu'à l'heure qu'il est nous sommes terriblement attirés les uns vers les autres. Moi-même, si je m'écoutais... il n'y a qu'une chose que j'aie envie de faire, qu'une chose qui me contenterait en ce moment : ce serait de voir Cécile et Marthe, l'une après l'autre, et toutes deux ensemble, tour à tour ; être dans la même pièce sombre, nous interroger, nous faire souffrir, nous arracher mu-

tuellement la vérité, nous dire des paroles cruelles, qui sait ? insultantes ; mais avec cette certitude de ne pas pouvoir se séparer à volonté, qui fait que les injures mêmes ne sont pas irréparables, ne rompent rien ; car il n'est pas question de se lever et de sortir avec une mine indignée. Et c'est cela justement qui vous aide à vous soulager le cœur. L'on ose aller jusqu'au bout de son irritation, jusqu'à l'épuisement de sa méchanceté, parce qu'on sent qu'une clôture vous empêche de vous fuir après le coup, et qu'ensuite on aura le temps d'expliquer sa colère, d'en donner l'excuse, puis peut-être d'en demander le pardon.

« Oui, je vois très bien Marthe les yeux pleins de larmes, et ses fines mains blanc-bleuté s'abandonnant aux miennes.

« Même Madame Barbelenet, je voudrais être en face d'elle — Dieu sait pourtant combien son personnage peut me déplaire, et qu'aujourd'hui je suis dans une humeur telle, que le souvenir de ses manières suffit à m'agacer les dents ! — je voudrais être en face d'elle, subir ses allusions, ses insinuations, les provoquer, la vider peu à peu de ses pensées secrètes, l'obliger presque à me dire des choses qu'elle n'a pas eu le courage de penser encore.

« Je me passerais de déjeuner pour courir là-bas, si j'osais. Marie Lemiez ? Le tête-à-tête avec Marie Lemiez, ce sera d'une fadeur écœurante. Il n'y a pas la moindre complication entre nous. Par quoi sommes-nous accrochées ? Tout ce que nous pour-

rons dire, je m'en moque. Les repas avec Marie... mon amitié avec Marie, je la regarde s'élever en l'air comme un de ces ballons ridicules qui échappent aux mains d'un enfant pour aller se dandiner contre le plafond.

« Et Pierre Febvre ?

« Pierre Febvre, oui. Ai-je envie de le voir, lui aussi, tout de suite, de m'expliquer avec lui ? Non, pas de m'expliquer, de le voir, peut-être ; et encore pas de la façon dont on voit d'ordinaire les gens. Mais comme un portrait, par exemple, qu'on sort d'un tiroir quand on est seul, ou comme une figure qui s'approche de vous dans le sommeil. Ou si j'étais dans la même salle que lui, il faudrait qu'il y eût beaucoup d'autres gens ; nous serions assez loin l'un de l'autre, nous ne nous parlerions pas, nous échangerions à peine un regard.

« Pourtant, quel récit je pourrais lui faire, avec la visite du père Barbelenet, la querelle des deux sœurs, cette querelle à propos de moi, et de lui ! Ce serait une chose très agréable qu'une longue conversation là-dessus avec Pierre Febvre, une chose digne de son rire, digne d'être couronnée soudain par son « Ha ! ha ! ha ! », que je crois entendre. Il marche à ma gauche. Il est un peu plus grand que moi. Tout en nous servant des mots les plus simples, il nous semble que nous parlons une langue d'initiés. Le sens de ce que nous disons se ramasse entièrement entre nous. Oui, rien de plus agréable ne pourrait m'arriver aujourd'hui. Mais je

m'aperçois que de tout ce que nous imaginons, ce n'est pas nécessairement le plus agréable qui nous attire d'abord.

« Je ne sais ce qui m'empêche de désirer qu'une rencontre avec Pierre Febvre ait lieu maintenant. Peut-être les paroles qu'il m'a dites quand nous nous sommes séparés ? Et pourquoi ? Parce qu'elles étaient un peu trop vives ? J'ai envie d'admettre cette raison-là, mais je n'y crois guère. »

***

Le soir, avant le dîner, je ne me sentis pas le goût de remonter dans ma chambre, pour lire, ou déchiffrer de la musique. Je tâchai de trouver dans les rues du centre des raisons de m'attarder. L'animation y était pauvre, même à cette heure-ci. J'en avais plus d'une fois souffert. Mon enfance parisienne m'a laissé le besoin de ces foules travaillées par la lumière, où l'usure de l'âme se répare si vite.

Mais j'étais prête à me contenter de peu. Dans le moindre éclat de boutique, dans un rassemblement de trois personnes, au coin d'une rue, je ne demandais qu'à saisir une allusion capiteuse aux grandes villes.

Je poussai la complaisance jusqu'à désirer faire un tour dans le principal magasin de nouveautés, tout comme s'il eût mérité une visite de pur agrément. Il est vrai qu'une exposition de printemps y avait attiré un peu de monde.

Deux ou trois fois, du coin de l'œil, j'avais vu fuir mon image dans les glaces, sans y prêter plus d'attention que les autres jours. Mais j'eus l'occasion de m'arrêter juste en face d'un pan de miroir ; et il y avait entre le miroir et moi un étalage de voilettes qui rendait très naturelle une station de quelque minutes.

Je me regardai. Le hasard voulut — à ce qu'il me sembla — que mon premier regard fût aussi peu prévenu, aussi impartial, que celui d'un passant. J'avais bénéficié, sans doute, d'un de ces moments où les choses les mieux connues nous deviennent soudain étrangères, à ce point qu'il nous faut un petit effort pour retrouver notre adresse ou notre nom. Mon visage, je l'avais oublié, pour une seconde. J'étais prête à en faire la découverte.

Je sentis un profond plaisir, d'abord ; puis, tout de suite je pensai : « Voilà un beau visage, incontestablement. C'est mon visage à moi ? Je suis donc belle ? si belle que cela ? »

Certes, de ce plaisir et de ce jugement, c'est encore le plaisir qui comptait le plus, car il enveloppait des jugements moins fragiles. Non qu'il fût désintéressé : bien au contraire, chargé d'orgueil, il me pénétrait jusqu'aux dernières fibres ; mais l'instinct avait-il une autre façon de me signifier, de me rapporter à moi-même comme à l'intéressée principale, un jugement qu'il venait de rendre avec cette indifférence presque divine qui lui appartient ?

« Je suis belle, sans aucun parti-pris. Je ne m'en étais pas encore franchement aperçue. Je me suis

souvent regardée dans une glace, comme n'importe quelle femme ; surtout quand j'étais adolescente, et il m'est arrivé de le faire longuement. Mais ce fut toujours comme une confrontation anxieuse. Il me semblait que j'avais à faire fléchir une sentence déjà prononcée ; et je ne cherchais dans mes traits rien de plus que des motifs d'indulgence ; comme si j'eusse pensé : « Je suis exclue par décret du nombre des jeunes filles vraiment belles ; il n'y a pas à revenir là-dessus. Mais dans quelle mesure puis-je faire illusion aux autres, désarmer leur clairvoyance, et la mienne ? Grâce à quel jeu de lumière, à quel arrangement de coiffure ? Est-ce aujourd'hui que mes cheveux secondent le mieux mon visage ? Quelle expression devrais-je garder, si je voulais que ma demi-laideur ne fût jamais surprise ? »

« Un hasard vient de rompre ce mauvais charme, dont j'étais dupe. Je suis belle. C'est une chose qui ne fait plus de doute, qui même ne relève pas du goût de chacun, qui ne dépend d'aucune complaisance. Voilà une vraie découverte que je viens de faire, et je sens qu'elle est d'une portée indéfinie. Pour un peu, j'en serais effrayée. N'étais-je pas plus tranquille, quand je me croyais d'un physique tout juste tolérable ? Si je suis réellement belle, je n'aurai plus à répéter chaque jour le petit effort que je faisais pour saisir, dans les lueurs du miroir, le plus favorable de mes aspects fugitifs, ou pour corriger inconsciemment l'image que mes yeux craignaient de voir trop bien. Mais ce petit effort ne

me déplaisait pas, en somme. J'y trouvais la même saveur qu'à mes travaux de femme pauvre. La richesse, les dons de la vie, je suis capable comme une autre de les porter ; je n'ai pas peur qu'ils m'écrasent. Mais se suffire, quand les choses ne suffisent pas ! Prendre sur soi d'être heureuse, ou d'être belle. C'est bien bon, aussi. J'aime les sourcils tendus et les lèvres serrées de l'ascétisme.

« C'est peut-être la première fois que je pense à la beauté — ce qui s'appelle penser — ou du moins au retentissement prodigieux que la beauté reçoit d'un visage vivant quand elle s'y pose. Je me suis souvent avoué que d'autres femmes étaient belles ; que certains hommes que je rencontrais étaient beaux. Mais, quand il s'agissait d'une femme, une espèce de mépris impalpable venait se déployer aussitôt devant l'idée qu'elle était belle, et c'est à ce voile de mépris que mon regard s'arrêtait plus volontiers, comme pour lui donner corps. Il me semblait qu'il y eût parmi les femmes deux catégories, presque deux races, les femmes belles, et les autres dont j'étais. Sans avoir jamais franchement raisonné là-dessus, j'admettais que les femmes belles, en rançon de leur beauté, n'ont point accès aux régions élevées de la vie de l'esprit. La fameuse question : « Si les femmes ont une âme », dont la sauvagerie me faisait hausser les épaules quand je pensais aux femmes en général, ne me paraissait plus qu'une boutade piquante, quand je me la rappelais au passage d'une femme belle.

« S'il s'agissait d'un homme, j'étais loin de penser de même. Il est vrai qu'alors je faisais du mot de beauté une application un peu différente. La beauté, chez un homme, me paraissait inséparable d'une certaine noblesse de traits, d'un certain air de grandeur répandu dans l'expression, de la profondeur ou tout au moins de l'animation intelligente du regard. Quand je rencontrais un visage banal de « joli garçon », j'avais vite fait de le classer parmi ces objets bassement flatteurs — vases de bazar, peintures sucrées, romances de carrefour — que le bon goût écarte de notre vie quotidienne ; au point que je n'avais pas le temps de me demander si une déclaration d'amour, venant d'une telle bouche, eût même réussi à me troubler, en éveillant en moi quelque complicité de la nature animale.

« Par une singulière inconséquence, j'appelais beauté chez les femmes ce que j'aurais rougi d'apprécier chez un homme. Etait-ce pour me donner le recours de mépriser un peu toute femme que j'aurais jugée belle ? Ou encore pour obéir à un esprit secret de mortification ? je veux dire pour m'empêcher de reconnaître que j'étais belle moi-même, et contrarier sûrement en moi le besoin qu'a toute femme d'être belle, et la joie qu'elle prend à sa beauté.

« Mais j'ai changé de place. Voici un autre miroir. Il n'y a rien de commun, pas de compromis possible entre la beauté et les petites puissances de la vie quotidienne dont j'ai tenu compte jusqu'ici. Non, pas de milieu. Il faut ne pas s'apercevoir de la beauté,

ne faire que la frôler distraitement, ne pas y réfléchir, ne s'en former qu'une vague idée convenue. Si on se met à la considérer, si on la regarde en face, elle entre d'un bloc dans la vie, et il n'y a plus qu'elle. Un beau visage, comme cela peut devenir soudain quelque chose de profond et de terrible ! Un beau visage, qui ne fait pas un mouvement. D'où vient qu'on pense tout à coup que c'est un torrent qui se déchaîne, une force énorme qui tombe inépuisablement des sommets et qui va tout emporter ? Pourtant rien n'a bougé. Il n'y a rien eu. Pas même un battement des cils.

« J'ai cessé de me regarder. Je ne pense plus à moi. Je ne pense à personne. Mais je comprends maintenant qu'on puisse regarder pendant des heures le contour d'une narine, l'inflexion d'une lèvre, et n'en avoir jamais fini. Le regard a besoin de suivre encore une fois la ligne du nez et de la joue, de presser, d'épouser cette ligne encore une fois, d'en éprouver encore une fois le pouvoir irrésistible. L'âme dit : « Dévaste-moi, beau visage. Emplis-moi si tu le peux. Mais tu ne le peux pas. Car c'est toi qui creuses indéfiniment le gouffre où tu te précipites. »

« Pierre Febvre... Oui, Pierre Febvre. J'ai bien le droit de penser à Pierre Febvre, de me demander ce que Pierre Febvre va devenir dans mon esprit avec cette idée que j'ai maintenant. Le visage de Pierre Febvre. Quand je l'ai regardé si longuement l'autre jour, je n'ai pas senti tout cela, il me semble.

Je suis restée bien calme, bien raisonneuse. Comme c'est étrange ; et comme ce serait triste ! Pourquoi, triste ? Qu'ai-je voulu dire ? Est-ce que je l'ai regardé, lui, comme je me suis regardée tout à l'heure ? Très attentivement, certes, mais d'une attention bien factice, il me semble, et bien défensive. Un premier moyen de se défendre, c'est de ne pas voir. Mais quand on n'a pas pu s'empêcher de voir, il reste à improviser au plus vite une façon de voir. On raisonne d'arrache-pied. On met des idées l'une sur l'autre comme les pierres d'une digue.

« C'est dommage qu'il ne soit pas là, ou que je ne ne sois pas maintenant dans le même lieu que lui, sans que nous ayons à nous parler. Dans un tramway, par exemple. Je serais assise en face de lui. Aujourd'hui je verrais bien s'il y a dans son visage cette force terrible que je viens de découvrir. Je me rappelle ses traits. Au prix d'un léger effort, j'arrive à me le représenter. Mais c'est une image presque inerte. Quand je l'ai accueillie dans mon esprit, j'ai dû la rendre inoffensive. Ou bien... Il est merveilleux que je ne puisse pas dire en ce moment si Pierre Febvre est beau... En un sens, toutes les idées que j'ai amassées jusqu'ici n'ont plus de valeur, sont démonétisées. Il n'y a que celles que je vais me faire qui auront cours.

« Et lui, Pierre Febvre, s'est-il déjà aperçu de la beauté ? Alors, que pense-t-il de moi ? Il a eu l'air de me distinguer, sans doute, mais non pas de subir la grande défaite intérieure que je sais imaginer

maintenant. Son visage n'a pas tremblé ; il ne s'est pas mordu la lèvre, il n'a pas pâli. Il n'y a pas eu dans ses yeux une brusque adoration épouvantée.

« Quant à ce qu'il m'a dit, sur l'amour qui éclate entre tout homme et toute femme, dès la première minute — il ne plaisantait qu'à moitié ; et je sens qu'une vérité se dissimule là-dessous ; qu'il a touché en souriant à l'un des secrets de la vie — comment cela s'accorde-t-il avec ma découverte ? Ces milliers de passants, dans une rue de Marseille, et ces étincelles partout qui crépitent. Je vois cela. Mais la beauté ? Qu'y a-t-il de commun entre ces enlacements fugitifs de deux regards et la longue, profonde dévastation d'une âme par un beau visage ? Et même si je parvenais à concilier ces deux choses-là, comment les faire tenir avec l'idée que j'ai toujours eue, moi, de l'amour ? Si j'aimais un homme, je suis bien sûre que je n'aimerais que lui. Par exemple, si je me mettais à aimer Pierre Febvre, et si je rencontrais ensuite quelque visage plus beau que le sien, le plus beau visage du monde ?

« Plusieurs hommes viennent de passer près de moi. Ils m'ont regardée. Deux, au moins, ont eu dans leurs yeux une lumière qui disait que j'étais belle. Il se peut qu'ils aiment une femme, pourtant, qu'ils l'aiment avec beaucoup de force.

« Je voudrais raisonner là-dessus avec Pierre Febvre, l'interroger. C'est le seul être que je connaisse qui comprendrait ma question. Marie Lemiez n'y entendrait rien. Il a de l'élégance, peut-être

même de la frivolité ; il respecte peu les femmes ; il ne se fait pas scrupule de les troubler. Mais il n'est pas fat. Je crois qu'il est difficile d'être aussi peu fat que lui quand on est aussi peu timide. Si je lui parlais de ce qui m'occupe, il n'aurait pas la sottise d'y voir ce qui n'y est pas ; il en discuterait avec moi tout bonnement. Peut-être aurait-il l'aplomb de nous prendre comme exemple, lui et moi, à seule fin de fixer les idées. Nous en serions quittes pour rire.

« Le rire de Pierre Febvre. Ou ce que j'appelle ainsi, cet éclat de sa voix plus lumineux que le rire. Quel secret il y a, là aussi ! Son rire, et celui qu'il vous communique, la continuation de son rire en vous. C'est sans le moindre rapport avec la beauté, il me semble. Mais ni votre esprit, ni rien de ce qui vous entoure ne peut résister à la force de changement qu'il y a dans ce rire. On ne peut pas penser ni voir de la même façon après qu'avant. Toutes les choses sont fouettées d'une lumière inconnue. Si j'entendais, maintenant, rire Pierre Febvre, que deviendraient toutes mes réflexions ? Si j'entendais rire Pierre Febvre, juste au moment où mes yeux vont interroger un miroir ? Cesserais-je d'être belle ? Ou reconnaîtrais-je soudain que la beauté n'a plus d'importance ? Non, ce qui était vrai le serait encore, mais d'une vérité brusquement allégée, comme un chant qui des voix graves bondit aux voix claires. »

***

J'avais quitté le magasin, et me retrouvais dans les rues. Privé des miroirs et des lumières, mon sentiment de la beauté s'affaiblissait un peu. Les gens que je coudoyais me paraissaient occupés d'idées si différentes. A quoi songeaient-ils ? Peut-être à une vente de grains qu'ils avaient conclue tantôt, à un travail qui leur restait à finir, à une partie de cartes qu'ils allaient jouer, avant le dîner, dans un café misérable.

Je me mis à regretter Paris. « A six heures du soir, boulevard Montmartre, il y a place dans la tête des gens pour quelques milliers de pensées de la plus pauvre espèce. Mais le passage d'une femme belle, tout de même, est ressenti par la foule. Ces gens-là, tout fatigués qu'ils sont, et pressés de rentrer chez eux, gardent encore assez de temps, assez d'âme, disponibles, pour qu'un beau visage commence en eux cette dévastation que je ne cesse pas d'imaginer. Je ne puis pas, comme Pierre Febvre, penser à la Cannebière que je n'ai jamais vue. Je pense au boulevard Montmartre. Et je ne me représente plus tout à fait comme lui ces innombrables voisinages d'un instant entre les hommes et les femmes. Il parle d'étincelles, d'un pétillement d'étincelles de tous côtés, d'un bref éclat d'amour entre deux vivants qui se fuient. Ce doit être vrai. Mais ce soir je ne puis rêver qu'à un beau visage, que les lumières de

la rue éclairent, et non pas celles du jour, et que les gens de la foule regardent passer. Et le beau visage leur fait à tous une sorte de morsure. Ils le sentent tous pénétrer en eux comme un enchantement et comme une douleur. Cette femme belle, chaque homme savoure un moment l'amertume de ne pas l'avoir à lui ; et la précieuse goutte de poison qu'il emporte lui laissera sur les lèvres un goût plus distinct que toute la peine de sa journée. »

XII

Deux heures avant l'heure de la leçon, je n'avais pas encore décidé si j'irais chez les Barbelenet. Je ne savais pas davantage quelle attitude j'y pourrais prendre.

Mais je crois bien que mon irrésolution n'était qu'apparente. Si quelque circonstance m'avait empêchée soudain d'aller là-bas, j'en aurais été très déçue. Je me demande même si je n'aurais pas trouvé moyen d'y aller de toute façon.

La maison Barbelenet me fit l'accueil le moins significatif. La porte, le vestibule, les gestes de la bonne, mon entrée au salon, la poignée de mains des jeunes filles, rien ne se donna l'air d'anticiper sur les événements. C'était pour le mieux. Je n'avais pas envie d'user mon courage sur de petits obstacles avancés. Des lamentations de la bonne, par exemple, ou la vue de Marthe, seule et en larmes, m'auraient fatiguée dès le début. Peut-être les jeunes filles pensaient-elles de même pour leur compte.

Notre réunion de ce jour-là avait eu quelque chose d'irrésistible. Nos répugnances, notre paresse à souffrir, nous avions tout surmonté. Chacune des deux sœurs s'était peut-être promis d'échapper à la leçon, Marthe, par crainte de me laisser voir son ressentiment, Cécile, parce qu'elle n'avait pas la conscience très nette à mon égard. En fait, elles étaient là. Et, si bizarre que cela paraisse, les premières minutes nous furent agréables à toutes trois. Notre présence, nous la goûtions comme une surprise, comme une réussite qui a fait mentir les calculs raisonnables ; et nous la ménagions aussi, comme un objet rare et fragile.

« En somme, me disais-je avec un ricanement intérieur, nous avons tout ce qu'il faut pour nous entendre, pour passer ensemble une vie entière. C'est dommage qu'une situation pareille tende à un dénouement. Une espèce de préjugé nous fait croire que le seul équilibre qu'on doive chercher à maintenir entre des êtres, est celui du bonheur. Le reste, nous l'appelons crise, et nous n'avons pas de cesse, que nous n'en soyons venus à bout. Nous sommes habitués à ne discerner un plaisir que s'il se laisse facilement rapporter à nous-même, que si notre personne est fondée à le nommer plaisir, de son point de vue. Mais sous les chagrins, sous les tourments bien visibles que nous causent d'autres êtres, peut se cacher un plaisir très substantiel, qui vient justement de la relation profonde que nous avons avec eux. Mais nous ne savons pas y faire attention,

et nous ne le laissons durer et grandir que si quelque chose d'extérieur nous y force. »

Là-dessus, je pensai à l'état de mariage, et il me sembla qu'avec cinq minutes de réflexion, j'allais faire sur la nature du mariage quelque découverte décisive. Mais les commodités me manquaient.

Je m'assis au piano. Je feuilletai les partitions.

— Avez-vous eu le temps de travailler les mesures qui n'allaient pas, l'autre jour, à partir de C ?

Et j'ajoutai aussitôt, sans me retourner, de ma voix la plus ordinaire :

— N'est-ce pas vous qui nous avez salués avant-hier soir, rue Saint-Blaise, mademoiselle Cécile ? le soir où M. Pierre Febvre m'accompagnait ?

— Oui... c'est moi.

— Je pensais bien vous avoir reconnue. Mais en ville, à cette heure-là, je m'attends plutôt à rencontrer celles de mes élèves qui habitent le centre, ou des gens de leur famille. C'est même la seule heure de la soirée où cette pauvre rue Saint-Blaise ait un peu d'animation. Mais puisque vous aviez affaire par là, vous auriez dû partir avec nous ?

Je me retournai. Cécile avait perdu contenance. Elle jetait sur moi un court regard inquiet, interrogeait de la même façon deux ou trois objets, un des recoins de la pièce, revenait à moi, et me fuyait encore.

Quant à Marthe, une lumière hésitante apparaissait sur son visage. Ma tranquillité, l'embarras de sa sœur, semblaient tout remettre en question.

Elle ne demandait qu'à me rendre sa confiance.

Tant de facilité me donna des scrupules. Ou plutôt je trouvai qu'elle prenait acte bien vite de la protestation voilée qu'elle apercevait dans mes paroles. Il ne fallait tout de même pas m'en faire dire plus que je ne voulais. Je ne m'engageais à rien. Je n'avais renoncé à rien.

— Voulez-vous, Cécile, vous allez d'abord essayer ce passage toute seule. Vous faites presque toujours la même faute, vers la reprise de la main gauche. Attention.

Elle se mit au piano. Je vis son profil, son nez, le contour de sa bouche. Les signes de la jeunesse n'y figuraient que par conformité à l'usage. Dans cette bouche-là, les dents étaient un dispositif provisoire. Les lèvres ne demandaient qu'à rentrer ; les yeux qu'à reculer au fond des orbites, à l'abri d'un buisson de rides. Une vieille femme acariâtre était impatiente de se démasquer.

— Vous comprenez, mademoiselle Cécile, j'ai l'impression que vous vous dites d'avance que vous ne pouvez pas éviter de vous tromper. Vous êtes trop nerveuse. Vous avez comme le vertige de la faute que vous allez faire. Il faut lutter. Recommençons encore une fois.

Aussi charitablement prévenue, Cécile était forcée de se tromper. A mesure qu'ils approchaient de la difficulté, ses doigts perdaient le peu d'assurance qu'ils auraient eu. Chaque fois, la même précipitation s'emparait d'eux ; ils se mettaient à courir sans

plus rien voir, et à point nommé se jetaient dans la faute, que notre silence, à Marthe et à moi, achevait de rendre énorme.

Je sentais ma perfidie ; mais comme je manque de méchanceté naturelle, il me fallait pour la soutenir des excitations et des excuses. Je regardais le profil de Cécile. Je me rappelais son vilain procédé de l'avant-veille. Je me disais que c'est presque une bonne action, d'obliger les âmes comme la sienne à manifester, fût-ce par des sons de piano, leur nature ingrate, et que cette fausse note, obstinément répétée, avait une valeur de contrition, comme autant de coups que Cécile se serait frappés sur la poitrine.

Pour trouver le courage de prolonger son épreuve, je dus même me lever, et sous prétexte de m'approcher du piano, faire en sorte de m'apercevoir dans une glace, qui était à droite du portrait de l'oncle. La glace me rendit la certitude que j'étais belle. Et la beauté ne permet-elle pas trois minutes d'injustice ?

Cependant, Marthe cherchait à lire dans mes yeux. Elle était assez fine pour comprendre que je soumettais sa sœur à une espèce de punition. Sans avoir exactement les mêmes griefs que moi, elle participait à ma vengeance. Et comme elle n'était pas très cruelle non plus, un châtiment aussi anodin faisait bien son affaire. Mais tout cela ne prouvait pas encore que Cécile avait menti. Les yeux de Marthe étaient pleins d'un reproche tendre, qu'elle ne m'adressait pas, qu'elle me proposait plutôt :

« Méritez-vous que je vous en veuille ? M'avez-vous trahie ? Comment m'avez-vous trahie ? » Et je crois qu'aussitôt après elle retournait son reproche contre elle-même : « Est-ce que j'ai le droit de me plaindre ? Pierre n'a-t-il pas toutes les raisons de vous préférer à moi ? Auparavant, j'étais la moins déplaisante de ses deux petites-cousines. Mais maintenant qu'il vous a vue, qu'il vous a entendue jouer, qu'il a parlé avec vous de tant de choses sur lesquelles je ne sais rien dire, pourquoi vouloir qu'il soit bête au point de me préférer à vous ? » Alors son regard prenait cet air de résignation enfantine, auquel il semblait voué.

Mais il ne suffisait pas de renoncer à Pierre Febvre. L'autre aspect du sacrifice se montrait à Marthe ; l'autre pointe de sa douleur la faisait soudain frémir et reculer. « Et vous ? Vous aussi, vous aimez Pierre Febvre ? Si vous l'aimez, personne d'autre ne compte plus pour vous ? Vous allez me quitter, m'oublier. Car vous n'êtes pas comme moi. Il n'y a que moi au monde, je le sais bien, qui soit capable d'une chose aussi extraordinaire : aimer Pierre, certes, et vous aimer, vous, comme personne ne vous aime. »

Je n'étais pas sourde à sa question, mais j'aurais voulu me dispenser d'y répondre. Je préférais lui faire sentir, par une nuance de mon attitude, de mon regard, par je ne sais quel signe de pensée, que je lui dédiais le petit supplice de sa sœur. Je lui offrais cela comme un gage, et avec une intention caressante. Si bien que notre désir de voir Cécile

se lever d'impatience, et nous planter là, en bredouillant une excuse coléreuse, était moins fort en somme que notre besoin de la garder près de nous, à un pas de nous, nous tournant le dos, faite et placée à point pour favoriser l'échange et l'accord de nos sentiments difficiles.

Situation qui ne pouvait pas échapper entièrement à l'aînée elle-même. Je suis sûre qu'elle nous sentait peser sur ses épaules comme un fardeau, ou encore comme un pouvoir qui vous maîtrise et comme une jouissance étrangère dont on fait soi-même les frais. Je suis sûre qu'elle éprouvait un peu l'humiliation et l'impatience d'une bête attelée.

Mais ce jeu devait finir. Je dus accorder un repos à Cécile et faire travailler Marthe.

Cécile vint s'asseoir sur la chaise que Marthe avait quittée. Comme le même exercice reprenait au piano, il n'y avait pas grand'chose de changé en apparence.

Après un instant d'embarras, Cécile se mit à me regarder presque fixement de ses yeux gris-vert. Elle ne les détournait un peu, que si les miens s'étaient décidés à la fixer aussi. Mais dès que mon regard se faisait plus vague ou plus distrait, les yeux gris-vert revenaient appuyer sur moi.

Il n'y avait pas moyen de résister à leur sollicitation. Autant refuser d'entendre des coups légers qu'on frapperait d'instant en instant à votre porte.

Je le voyais bien. Cécile voulait d'abord que ma

pensée fût franchement tournée vers elle. Il ne lui suffisait pas d'une demi-attention ; ni même que mon esprit se donnât tout entier à nous trois, qu'un tourment unissait. « Moi, moi, me disaient les yeux gris-vert. Ne vous occupez que de moi, pour une minute ! Donnez-vous la peine de chercher en moi, de recevoir de moi, ce que je vous destine. Tenez. Je pourrais vous en vouloir de votre malice, me contracter sur moi-même. Je ne vous en veux pas. Je ne me contracte pas. J'ai bien autre chose à faire. Je vous dis que vous ne comprenez rien. Vous avez bien senti que j'étais très importante pour vous, mais vous l'avez senti de travers. Je vous suis antipathique, je le sais. Mais ça ne compte pas. Je contiens un secret pour vous, votre secret. Parce que je vous suis antipathique, serez-vous assez butée pour ne pas comprendre ? »

Jusque-là, j'entendais assez bien le discours des yeux gris-vert. Mais ensuite je ne saisissais plus. Évidemment, on me suppliait de deviner quelque chose, de revenir d'une erreur, de profiter sans aucun retard de ce qu'on avait à m'offrir. Les yeux m'injuriaient presque : « Sotte ! Si j'étais à ta place ! Tu ne mérites pas ça. »

Mais il y avait si peu d'amitié dans cet appel ! J'en étais glacée, interdite. J'en perdais toute envie de comprendre.

***

C'est dans la suite que se produisirent chez moi les premiers signes du trouble le plus singulier. Infiniment légers au début, ils ne cessèrent de se marquer davantage jusqu'à mon départ de la maison ; si bien que la fin de la leçon ne m'a laissé aucun autre souvenir.

Je ne puis me retrouver que dans le désordre où je fus alors, oublieuse de ce qui m'entourait, tout occupée de moi, toute frissonnante d'un événement intérieur, qui ne me déconcertait pas moins par sa naissance insaisissable que par la rapidité de son progrès.

Ce qui m'arriva ce jour-là, rien d'autre, dans ma vie, ne m'aiderait à me le représenter, si je ne me rappelais pas la façon mystérieuse, solennelle, dont la fièvre m'a prise une ou deux fois quand j'étais jeune.

Ainsi, je me rappelle un début d'après-midi, quand j'avais dix-sept ou dix-huit ans. J'étais dans la famille d'une de mes amies. Nous prenions le café et nous causions. J'avais eu la matinée la plus calme. Soudain, il me semble qu'un déclanchement imperceptible se fait en moi, comme si venait de jouer dans mon corps une pièce aussi ténue qu'un ressort de montre, ou de se briser un fil fin comme un cheveu. En même temps, tout ce qui m'entoure a l'air de s'ébranler d'une secousse et de partir à reculons.

L'espace s'embrume et s'épaissit entre moi et les choses les plus proches. Je continue à parler, à sourire. Mais dans mon corps, qui me paraît alors vaste comme une contrée, comme une province bornée de montagnes et couverte d'un ciel orageux, il se fait un grand silence. Puis, sur quelque signal, qu m'échappe, on dirait que dans tous mes membres de très petites pensées, assez jolies, assez tristes, se mettent à sortir de trous où elles se cachaient, et à ramper et à fourmiller d'un bout à l'autre de moi-même.

Une heure après, j'étais dans mon lit, et la fièvre m'y secouait si fort, qu'il me fallut presser mes genoux entre mes mains pour contenir un peu leur tremblement.

C'est bien à cela que fait penser le trouble qui me prit chez les Barbelenet. Mais cette fois, je ne crus pas un instant à un début de fièvre. Mon corps ne restait pas étranger à ce qui m'arrivait, loin de là ; en particulier une froideur distincte s'appliqua sur mes joues, me serra le torse, y entra jusqu'à une certaine profondeur, puis partit ruisseler jusqu'aux extrémités de mes membres. Mais je comprenais que mon corps n'était pas lui-même en question. D'abord à la quantité d'avenir dont je sentais que mon angoisse était chargée. L'approche d'une maladie donne bien un sentiment d'avenir, mais d'un avenir bas où l'on se cogne.

Et puis, dans le premier frisson de la fièvre, il y a sans doute un mouvement de plaisir et de pas-

sion, mais c'est à nous qu'il s'adresse, à notre chair qu'il s'attache. Ce frisson de fièvre qu'on sent courir, on dirait que c'est notre vie soudain épouvantée qui revient sur elle-même, et remonte et s'enlace frileusement à ses propres rameaux.

Au contraire, ce qui me prit alors tendait à se détacher et à me détacher de moi, aspirait ma vie hors des limites de ma personne. Mon agitation, la masse d'âme remuée, semblait chercher d'elle-même à se porter non sous mon front ou dans ma poitrine, non dans l'épaisseur préservée de mon corps, mais en avant de moi, dans cette sorte de lieu spirituel que nous sentons se former au niveau de nos têtes quand plusieurs hommes sont assemblés.

Ce n'est qu'un peu plus tard qu'une image précise vint se loger au centre du tumulte, et l'éclairer.

Le visage de Pierre Febvre, son regard, le haut de son buste. Un plissement de ses lèvres quand il parle. Un geste de l'épaule droite pour accompagner une phrase comme celle-ci : « Il vaudrait probablement mieux un petit bar à l'usage des poseurs de la voie et des chaudronniers. »

Les yeux de Pierre Febvre, noirs, parfaitement noirs. La tête un peu inclinée sur l'épaule, pendant que le regard a l'air de s'amuser d'un objet lointain. Parfois un coup d'œil de côté vers vous, pour s'assurer que l'idée qui vient de lui faire plaisir vous a fait plaisir en même temps.

Le regard assez mobile. Mais pas la mobilité

égoïste de ces yeux qui promènent sur les choses de rapides calculs d'intérêt. Non, une mobilité inventive et gratuite.

La beauté... mais son sourire, d'abord. Ou plutôt la façon dont une pensée plus vive ou plus malicieuse que les autres s'échappe de ses yeux, et coule dans tous les plis que fait alors son visage. Visage de Pierre Febvre, versant soudain des sourires, comme un autre verserait des larmes.

La beauté, la terrible beauté, sur le visage de Pierre Febvre.

Et son rire, que je n'entends pas, que je ne cherche pas à entendre, auquel je me prépare seulement. Ce n'est pas son rire que j'imagine, c'est l'attente de son rire ; c'est mon esprit, ramassé comme celui d'un enfant à qui on annonce un tour merveilleux, et qui le guette, mais souhaite presque qu'il n'arrive jamais — intimidé par ce trop grand plaisir qui le menace.

Le rire de Pierre Febvre, qui va transfigurer la vie.

***

Je fus obligé de me dire alors : « J'aime Pierre Febvre. Je suis amoureuse de Pierre Febvre. » Il me restait juste assez de liberté d'esprit pour m'étonner de la façon dont l'amour se manifestait à moi.

J'avais très souvent pensé à l'amour depuis la

fin de mon enfance. Je croyais en avoir deux ou trois fois éprouvé la première inquiétude. A chaque instant, une lecture venait corriger ou compléter l'idée que je m'en faisais. Surtout, mon instinct m'en parlait d'un ton très assuré, à ce point qu'il m'arrivait de songer, certains jours de désenchantement ou d'excitation intellectuelle : « Le tour que prend ma vie me laisse peu de chances de connaître l'amour lui-même. N'importe. J'en sais tout d'avance. Un amour vécu ne serait que la vérification anxieuse de l'amour dont j'ai l'expérience intérieure. En y renonçant, je perds peu, et je garde disponibles pour une foule d'emplois ces puissances de l'âme dont les femmes font d'habitude un usage si borné. » Quand j'allais jusqu'au bout de ma rêverie, j'ajoutais : « La seule chose que je me représente trop faiblement, c'est la possession physique de la femme par l'homme, et le tumulte de l'âme autour de cet événement sans égal. Plus tard, les femmes ordinaires, que je dominerai par tant de côtés, discerneront en moi, mépriseront en moi cette ignorance foncière, et tout ce qu'elle comporte d'adolescence inachevée. » Et j'osais me dire : « Il faudrait au moins vivre cela une fois, loin d'ici, avec quelqu'un d'inconnu, non reconnaissable moi-même, que sais-je ? dans un voyage, la tête voilée, et tout oublier aussitôt, sauf l'essentiel et en quelque sorte l'abstrait d'une telle expérience. » Puis je me hâtais de changer d'idée.

Évidemment, j'aimais Pierre Febvre. La gravité

de mon trouble me prouvait bien qu'il s'agissait d'une forme aiguë et pure de l'amour, non point de quelque sentiment plus mélangé.

Que ce fût Pierre Febvre l'objet de cet amour, la chose n'avait rien de très extraordinaire. Elle pouvait même, considérée du dehors, paraître à ce point prévisible, à ce point commandée par les circonstances, qu'elle en devenait presque humiliante pour moi. Au total, néanmoins, j'étais étonnée. Je ne reconnaissais pas l'amour, à l'instant où je me sentais forcée d'en dire le nom.

Qu'y avait-il donc de surprenant dans ce que j'éprouvais ? Mon tremblement quasi fiévreux, l'invasion de ma pensée par l'image de Pierre Febvre, ma vie soudain aspirée hors de ses limites, n'était-ce pas la passion telle que tout le monde se l'imagine ? Oui, quant aux incidents intérieurs, quant à la figuration mentale. Mais si les incidents et la figuration d'une crise pareille se laissent raconter plus facilement que le reste, et semblent occuper dans le souvenir la plus grande place, je sentais bien dans le moment même que ce n'était pas cela qui comptait le plus, et je sens bien aujourd'hui encore que ce n'est pas cela qu'il importe le plus de retrouver.

J'hésitais à reconnaître l'amour, parce que je n'avais jamais imaginé auparavant, sous le nom d'amour, la saveur essentielle de l'émoi qui m'emplissait, ou, pour mieux dire, l'attitude même que prenait mon âme pour l'éprouver. Oui, ce qu'il y avait en moi d'étrange, d'imprévu, d'impossible

à pressentir par la jeune fille de la veille, c'était la posture de l'âme.

Posture de « condamnée ». Ce n'est certes pas tout à fait exact, mais je ne vois rien de plus approchant. J'admets, bien entendu, que la posture de condamné ne s'accompagne pas nécessairement de désespoir, ni même de tristesse. Je pense à un condamné qui accepte sa condamnation, qui la tient pour inéluctable, qui est prêt à s'y adapter, par conséquent, dans une certaine mesure, à en tirer du bonheur. Mais condamné tout de même, courbé.

Alors, je me rappelai le soir où, dans mon lit, j'avais écouté les deux cloches. Je me le rappelai spontanément, sans aucune idée préconçue, sans aucun espoir d'explication. L'une et l'autre circonstance ne se ressemblaient pas, ni l'état où elles m'avaient mise. Pourtant je devinais je ne sais quelle filiation de l'une à l'autre, comme celle qui peut relier deux événements de l'histoire, bien qu'ils ne soient pas du même ordre et n'aient de commun ni les lieux ni les personnages.

Comme si un certain principe spirituel, manifesté une première fois le soir des cloches, après avoir fait semblant de se laisser emporter loin de moi par les souffles du vaste univers, fût venu soudain reparaître, tout proche de moi, tout contre moi, au-dedans de moi, sous une nouvelle incarnation bien plus resserrée et bien plus précisément menaçante que l'autre, pour essayer de m'arracher, en vue de conséquences bien plus reculées, la même acceptation et le même cri.

XIII

Le vendredi suivant, quand j'arrive à l'hôtel pour le repas de midi, je trouve une lettre posée contre ma serviette. C'était un billet de la main de Cécile, et l'on m'y disait à peu près :

« Dimanche prochain, nous avons l'occasion de faire une promenade en voiture à F***-les-Eaux. M. Pierre Febvre viendra nous prendre, ma mère et moi, vers neuf heures du matin. C'est lui qui nous conduit, et qui nous fera les honneurs de F***-les-Eaux. Nous passerons par Notre-Dame d'Echauffour, ce qui rallonge de très peu. Connaissez-vous ? L'église est belle à voir, et maman sera contente d'assister à un bout de grand'messe. Voulez-vous avoir la gentillesse de vous joindre à nous ? Vous ferez plaisir à tout le monde. La voiture nous ramènera pour la nuit. Vous me donnerez votre réponse samedi, à la leçon. Mais nous comptons bien sur vous. »

Et, en post-scriptum :

« Mon père et Marthe ne pourront pas être de la

promenade. Ils partent tous deux pour Paris, samedi après-midi. Mon père a besoin de voir un grand chef, dimanche matin, et Marthe profite de ce qu'elle est accompagnée pour aller souhaiter l'anniversaire d'une de nos tantes, qui est sa marraine. Mais ils pensent rentrer dimanche soir, par le train de 6 heures 59. Dans ce cas, nous dînerons tous ensemble à la maison. »

Puis, la page tournée, il y avait un second post-scriptum :

« J'y pense. Marthe sera forcée de manquer la leçon de demain. Comme nous avons l'habitude de travailler ensemble, ce n'est peut-être pas la peine que vous vous dérangiez pour moi seule. Et puis, ça me fera un petit congé. Alors, n'envoyez un mot que si vous ne pouvez pas venir dimanche. Sans mot, on vous attendra. »

— Je reconnais l'écriture de Cécile », dit Marie Lemiez.

— Oui, un petit mot sans importance, au sujet de la leçon de demain.

Pendant tout le repas, Marie Lemiez, qui se trouvait ce jour-là d'humeur bavarde, eut beaucoup de peine à obtenir de moi quelques réponses mécaniques. Par bonheur, Marie n'est pas infiniment perspicace. Dans la mesure où elle s'avise de deviner la pensée d'autrui, elle prend les hypothèses qui sont à portée de main.

Ce n'est pas que sa présence me fût désagréable, même en cette occasion. Au contraire. Elle apportait

à mon trouble un contre-poids de calme. Sur le mouvement de mon esprit, qui serait devenu vertigineux, elle agissait comme un frein extérieur d'une solidité toute rustique. Vraiment, c'est grâce à Marie que mes pensées secrètes purent se dérouler avec un peu d'ordre. Sans Marie, je crois bien qu'elles auraient chevauché au point de se confondre et de ne plus faire en moi que la rumeur de la passion.

Que fallait-il décider ? En réalité, la question ne se posait pas. Il était évident que le dimanche matin, à neuf heures, je serais chez les Barbelenet — et même à neuf heures moins dix. Revoir Pierre Febvre était une nécessité. La façon de le revoir importait assez peu. Si, au lieu d'une lettre de Cécile, j'avais reçu une lettre de Pierre Febvre, me demandant le plus absurde rendez-vous, je n'aurais pas eu davantage la force de refuser, mais je me serais joué un peu la comédie. Je me serais accordé un quart d'heure d'indignation, et le temps de découvrir un moyen avouable d'accepter. Mais voilà que les circonstances jouaient la comédie pour moi.

L'événement semblait même trop naturel, naturel à faire peur. J'aurais souhaité d'être plus bête que je ne suis, ou, si l'on veut, plus capable de garder une attitude de demi-sommeil, toutes les fois que les apparences nous y autorisent. A ma place, Marie Lemiez par exemple se réjouirait, se promettrait une journée délicieuse, et laisserait volontiers dans l'ombre ceux des aspects de l'événement qui ont sans doute de bonnes raisons d'y rester. Car la

lettre de Cécile respire la naïveté la plus franche. Y chercher des dessous, c'est avoir l'esprit mal fait.

Mais je suis bien forcée de me dire que le père Barbelenet et la cadette sont tenus à l'écart de notre promenade. La visite au grand chef et la fête de la marraine, c'est que ce j'appelle une coïncidence laborieuse.

On ne veut pas non plus que la leçon de demain ait lieu, c'est à savoir que Cécile et moi passions une heure ensemble, toutes les deux seules, avant la promenade. N'en viendrions-nous pas à parler, malgré nous, de choses qui doivent encore rester tacites ? A trois, il n'est pas impossible d'établir un ton déjà officiel et de le faire durer quelque temps. A deux, c'est très difficile, pour peu que chacune des âmes soit gonflée de passion. Les pensées « d'échange » manquent d'empire sur les pensées profondes qui se démènent et cherchent issue.

Que signifie le dîner ? Je ne comprends pas du tout le dîner. Dimanche à sept heures du soir, la famille sera refaite. C'est normal. L'exil de Marthe et du père ne peut guère dépasser vingt-quatre heures. Il va de soi que, dans un milieu pareil, les actions se contentent de leur développement le plus strict. Mais que se propose-t-on en m'ajoutant à la famille ?

Il est vrai que, si je m'étonne du dîner, je devrais m'étonner bien davantage de la promenade. Mais je n'ai pas envie d'y penser. Je me passe d'y voir clair. Cette promenade de dimanche, je l'aperçois

devant moi comme un globe de brume lumineuse. Je la caresse des yeux. Cela suffit.

***

C'est sur le terre-plein de la gare que la voiture nous attendait : un break, qui pouvait facilement contenir quatre personnes, sans compter le cocher. Nous ne partîmes que vers neuf heures et demie. J'avais craint, d'après la lettre de Cécile, que Pierre Febvre n'eût l'idée de conduire lui-même, ce qui l'eût isolé de nous. Il se contenta d'indiquer au cocher le chemin qu'il voulait nous faire prendre.

Madame Barbelenet monta en voiture la première, avec l'aide de ses filles. Elle s'était vêtue d'une robe de soie noire, un peu plus solennelle qu'il ne convenait, et qui eût été ridicule dans une automobile, mais qui ne l'était pas dans ce break. Nous avions assez l'air d'une famille de petits châtelains, qui se rendent de loin à la grand'messe. Or, en somme, nous y allions.

Madame Barbelenet ne se haussa pas sur le marchepied sans laisser voir la marque d'une douleur vaincue. Mais elle souriait aussi. Elle semblait dire : « Aujourd'hui, nous ne sommes pas en train d'être raisonnables. S'il faut payer cette escapade de trois mois de chaise-longue, nous le verrons bien. »

Cécile me pria de monter ensuite. Comme j'allais me placer à côté de sa mère, elle dit : « Non, si vous voulez, mademoiselle Lucienne, vous me laisserez

mettre à côté de maman. Si elle avait besoin de quelque chose, cela serait plus commode. » En quoi ? je ne le compris pas du tout. Mais je fis à son gré.

Restait à ma gauche la place de Pierre Febvre. J'aurais pu le voir mieux, s'il avait été sur l'autre banquette. Ses yeux auraient plus facilement rencontré les miens. Mais j'aurais eu plus de peine à cacher mon trouble. L'avoir à côté de moi était une chose bonne aussi, et significative, une sorte de présage.

Me trouverait-il belle, de profil ? N'étais-je pas plus belle de face que de profil ? C'est de face que je me connaissais le mieux. Mais lui-même n'était pas moins habitué à me voir de profil que de face. Quand j'avais joué du piano devant lui, et aussi le soir de notre promenade, quand il s'était laissé entraîner à me faire une demi-déclaration, c'est à peu près ainsi qu'il m'avait vue.

En revanche, nous aurions à supporter tout le long du chemin le double regard de Madame Barbelenet et de Cécile. Toute la promenade allait être une comparution. Au-dessus de la tête des deux femmes, je voyais le portrait de l'oncle, complétant le tribunal. Heureusement que je n'avais pas imaginé cela d'avance. Il m'était plus facile de le subir à l'improviste.

Nos premières paroles furent pour constater que le temps, sans être magnifique, était un joli temps de saison. Le vent était tout juste frais. Les nuages ne menaçaient pas sérieusement. Nous au-

rions peut-être quelques gouttes dans l'après-midi.

Puis Madame Barbelenet déclara :

— Je ne crois pas qu'une promenade de ce genre soit mauvaise pour la santé, à condition qu'on se couvre bien. Il est vrai que la santé de mademoiselle Lucienne ne doit pas lui donner beaucoup de souci. Vous avez ce matin, mademoiselle, une mine superbe.

Pierre Febvre tourna la tête vers moi. J'eus l'impression qu'il allait dire quelque chose d'énorme, à me faire rentrer sous terre. Mais la pensée qu'il rattrapait ne produisit qu'un petit bruit de gorge. Puis il me demanda :

— Avez-vous pratiqué un sport quelconque, mademoiselle Lucienne ?

— Non ; ou du moins je n'ai jamais pensé à appeler sport l'exercice qu'il m'est arrivé de prendre.

— Vous devez être dans le vrai. C'est probablement pour ça que vous avez l'air si... bien portante, sans avoir l'air sportive. Moi, je suis assez terrorisé par les femmes sportives. J'en rencontre des douzaines sur mon bateau. Leur sang a une façon de circuler que je trouve un peu voyante. Elles respirent comme si, chaque fois, elles découvraient l'oxygène. Et puis, ça leur donne un regard bien ennuyeux. J'ai sans doute, là-dessus, des préjugés d'homme du Midi.

Je n'osais regarder ni Madame Barbelenet qui, tout en suivant les paroles de Pierre Febvre, semblait examiner ma personne avec une effrayante impar-

tialité, ni Pierre Febvre, dont la seule voix me brisait, et dont à ce moment les yeux m'eussent poussée à je ne sais quelle folie. Je ne pouvais pas non plus fixer le plancher de la voiture, ni le manteau du cocher, ni rien d'autre que l'un de nous quatre. Il me fallut donc regarder Cécile ; et, après des efforts pour m'arrêter à son vêtement, à sa poitrine, à son cou, en venir jusqu'à rencontrer ses yeux mêmes, qui ne quittaient Pierre Febvre que pour s'attacher à moi.

D'ailleurs il n'était pas question pour moi de lire dans les yeux de Cécile. Les prunelles gris-vert ne risquaient pas de trahir à mon profit les pensées qui circulaient un peu au delà. Quand nos regards se joignaient, ce que je distinguais de plus clair, c'était comme une différence de niveau et une pente, de l'âme d'en face à la mienne. J'étais tout occupée par le sentiment même de subir une action, d'être en quelque sorte le lieu d'arrivée d'une force glissante. Il ne me restait pas la liberté de comprendre à quelles intentions de l'âme d'en face ce mouvement subtil pouvait répondre, ni quelle obéissance, au juste, il venait chercher en moi.

Et je constatai alors, que dès qu'une autre âme semble agir sur nous avec assez de poids, cette impression toute nue suffit à nous remplir comme à nous étonner. Nous ne réclamons rien de plus pour combler notre besoin d'événements. Et l'on dirait qu'il y a toujours en nous le regret ou l'attente de cette aventure essentielle.

Mais je commençais à découvrir aussi que l'amour

seul est capable de la faire durer. A peine eus-je reconnu l'influence de Cécile, et la tentation d'en accepter le mauvais plaisir, que je me mis à penser à Pierre Febvre, de plus en plus fort, à m'affirmer de plus en plus passionnément que je l'aimais. Comme si le regard échangé avec Cécile eût tenu lieu d'un échange de regards avec Pierre ; comme si j'avais demandé aux yeux gris-vert de se substituer pour un instant aux yeux noirs que je n'osais pas affronter, comme si je leur avais permis de me troubler et de me prendre au moins par allusion.

— Y a-t-il longtemps, mademoiselle, que vous n'avez reçu des nouvelles de madame votre mère ?

Je ne me souvenais pas que Madame Barbelenet m'eût jamais questionnée aussi directement sur les choses de ma famille. Je répondis :

— Il y a quelques jours.

— Et ces nouvelles étaient bonnes ?

— Très bonnes. Ma mère a gardé, jusqu'ici, une santé excellente.

— Comme je l'envie ! mademoiselle. Mais vous devriez bien lui faire connaître nos pays, l'amener ici, pour une ou deux semaines. Un voyage comme celui-là ne la fatiguerait pas. Elle profiterait du bon air. Et nous serions très heureux de la recevoir.

— Ma mère n'aime pas beaucoup les voyages. Et puis, sa vie la retient à Paris. Vous le savez, je crois ? ma mère est remariée.

Je dis tout cela très vite, avec un raidissement intérieur, et comme par défi à l'indiscrétion.

— Oui, mademoiselle Lemiez nous en a parlé. Nous connaissons votre mérite.

Madame Barbelenet se retourna vers sa fille :

— Je doute que nous attrapions la grand'messe à Notre-Dame d'Echauffour.

— Nous pourrions dire au cocher de presser un peu son cheval.

— La malheureuse bête ! Elle peine déjà suffisamment pour nous traîner tous. Tandis que, ce petit péché-là, nous serons bien capables de le porter à nous quatre.

Puis :

— Ce doit être dur, en effet, pour une jeune fille qui a du cœur. Un garçon n'a pas tant à en souffrir. Mais avec votre talent, vous aviez votre indépendance dans vos doigts. C'est précieux. J'ai toujours pensé qu'une jeune fille doit être capable de gagner sa vie, pour le cas où les circonstances l'y obligeraient. C'est une grande force. Cela ne veut pas dire qu'on soit tenue ensuite de prendre un métier, ni de renoncer au mariage. Je me suis laissé conter que l'ingénieur en chef faisait apprendre la dactylographie à sa fille. Dieu sait pourtant que cette petite-là, avec la fortune de sa mère, n'est guère exposée à manquer de pain. Et puis, vous me direz que la dactylographie, c'est un peu excessif. Mais l'ingénieur en chef est un homme moderne.

— Ça me fait penser, déclara Pierre Febvre, avec l'expression enfantine qui se répandait parfois autour de ses yeux, que je n'ai pas de métier. Il faut

absolument que j'en apprenne un. Voilà une bonne façon d'employer la fin de mon congé.

Madame Barbelenet se mit à rire.

— Comment, vous n'avez pas de métier ? Pierre, qu'est-ce que vous nous dites là ?

— Non, je n'ai pas de métier. J'ai des talents d'amateur, éparpillés sur un assez grand nombre de spécialités, mais rien de sérieux. Je suis capable de faire un peu de photographie, un peu de mécanique. Je pose l'électricité, mais en fils souples. Je me demande si je saurais m'en tirer avec les moulures. Et vous savez que les compagnies n'acceptent pas le fil souple. Je suis médecin et pharmacien, mais pour un bagne, tout au plus, ou pour le radeau de la *Méduse*, c'est-à-dire dans des circonstances où la clientèle n'a pas toute son initiative.

— Mais votre profession, qu'est-ce que vous en faites ?

— Vous plaisantez. Ce n'est pas une profession, c'est un ensemble de bons offices qu'il m'arrive de rendre à des gens, et qu'ils ont l'idée de me demander parce que j'ai un uniforme. Mais si je vous prêtais mon uniforme, vous vous en tireriez comme moi... Oui... En y réfléchissant, il y a peut-être tout de même là un commencement de profession. Ça peut mener à l'hôtellerie, à condition de perfectionner le côté technique. Je devrais profiter de mon séjour à F***-les-Eaux pour approfondir ça. Je suis très bien avec mon hôtelier et avec mon garçon d'étage ; et je me mettrais facilement en relations avec le

gérant d'un hôtel plus chic. Oui. Qu'est-ce que vous en pensez, mademoiselle Lucienne ?

Il me regarda bien en face. J'avais envie de mettre ma tête sur son épaule, et de lui dire, en l'embrassant, que je serais hôtelière avec lui toute ma vie, s'il voulait de moi ; et que même je jouerais du piano toute la soirée, pour les commis-voyageurs, dans le salon de l'hôtel.

— De... votre profession actuelle ?... ou de votre projet ?

— Pensez-vous que l'hôtellerie puisse vraiment s'appeler un métier ? Vous voyez ce que je veux dire ? J'ai peur que non. Est-ce qu'en temps de révolution, par exemple, les hôteliers garderaient un caractère de nécessité, comme les tailleurs ? Hum.

— Il faudrait peut-être y joindre un peu de cuisine.

— Ah oui ! voilà une idée magnifique. Un hôtelier, doublé d'un cuisinier, ou mieux encore, marié à une bonne cuisinière, est quelqu'un qui doit pouvoir résister aux pires convulsions sociales... Est-ce que vous savez faire la cuisine, mademoiselle Lucienne ?

Je rougis, comme s'il m'eût officiellement demandé ma main.

— Un peu.

— Moi, je m'intéresse à la cuisine, et je crois que j'aurais des idées. Oui. Je serais assez volontiers un inspirateur en matière de cuisine. Sur le bateau, j'ai plus d'une fois tiré d'embarras le chef, qui

manque d'imagination. Mais sans un virtuose à côté de moi, je ne suis rien. Ah ! mademoiselle, nous devrions nous associer.

Je me disais : « Il plaisante. N'ayons pas la sottise de nous prendre à ce badinage. S'il m'aimait, il se garderait bien de faire de l'esprit, sur nous deux, devant les Barbelenet. Décidément, c'est un homme léger. »

Je me disais encore : « Parlerait-il sur le même ton, si nous étions seuls ? Peut-être, après tout. Mais les mêmes paroles résonneraient si différemment ! Du moins pour moi. J'y verrais une façon enjouée de me proposer l'engagement le plus grave ; l'offre solennelle de sa vie, mais dans le style de son rire. Il est vrai que la présence des Barbelenet n'agit pas du tout sur lui comme sur moi. Marie elle-même s'en est aperçue. Il lui arrive de prendre les quatre Barbelenet à témoin de sa nostalgie des mathématiques. Ce n'est pas qu'il supprime leur présence, ni qu'il tienne à les éberluer. Non, il se les annexe, avec une tranquillité insolente, et feint de ne pas douter qu'ils ne soient très à leur aise. Jeté à la côte par un naufrage, il est homme, comme il le dirait lui-même, à tendre une cigarette au chef de la peuplade, et à lui parler aussitôt du problème de la destinée.

Après avoir un instant regardé fuir le gravier de la route, Pierre Febvre venait justement de dire, en présentant à Madame Barbelenet le visage le moins suspect :

— Je suis enchanté que vous soyez là. Mademoiselle Lucienne me juge très mal. Elle me considère comme un pur fantaisiste. Nous qui sommes cousins, nous savons bien tout ce qu'il y a de sérieux chez les gens de notre famille.

Puis, se tournant vers moi :

— Voyons, mademoiselle, vous ne considérez pourtant pas Madame Barbelenet comme un esprit frivole ? Eh bien ! Madame Barbelenet va vous dire qu'au fond nous sommes tous comme cela dans la famille : excessivement sérieux. Ce n'est même pas une question de sang, puisque ça se communique par alliance. Mon métier, mon prétendu métier, m'a donné des airs un peu évaporés. Mais je ne puis pas m'empêcher de penser tout ce que je dis. Tenez : bien que j'aie beaucoup de sympathie pour la vie monastique, je n'ai jamais dit, même à la fin d'un repas, que je voulais entrer dans les ordres ; parce que, si je l'avais dit, c'est que je l'aurais pensé, et si je l'avais pensé, j'aurais été en grand péril de le faire.

« Quand je vous parle de mon projet d'apprendre l'hôtellerie, il n'y a rien de plus sérieux. Je reconnais que cette idée ne m'est venue clairement que depuis cinq minutes. Mais je devais la couver déjà.

« Et si je vous propose une association, je suis peut-être un monsieur de la dernière inconvenance, mais je suis aussi sincère que si je disais que je vous trouve jolie, ou que la voiture où nous sommes se déplace à une vitesse modérée. Absolument. Ma-

dame Barbelenet fronce le sourcil pour me faire comprendre que moi, je brûle les étapes. Mais il est nécessaire que j'aille jusqu'au bout de mon élan, et que j'achève mon explication. Au point où j'en suis !... Donc, je m'imagine très bien marié avec vous, si vous vouliez de moi, et je nous vois exploitant une hôtellerie de grand tourisme, dans un pays aussi intéressant que possible. Quelque grande route européenne. Ah ! moi, je vois ça parfaitement. Maintenant, ne croyez pas que je fasse de l'hôtellerie une condition formelle. Nous essayerions autre chose, si vous le préfériez.

Dans le souvenir que j'ai gardé de cette minute, ce n'est pas la confusion qui domine, ni la joie un peu ivre, c'est encore l'étonnement. Et c'est depuis ce moment-là que j'ai perdu beaucoup des idées conventionnelles que je me faisais sur le possible et l'impossible dans les relations sociales. Jusque-là, je croyais que, lorsque plusieurs personnes, de tel ou tel monde, se trouvent réunies, le champ des événements et des paroles qui peuvent se produire entre elles est étroitement délimité ; et qu'il y a comme une impossibilité physique à ce que certaines convenances spéciales soient franchies. Sept ou huit personnes, un petit salon de la bourgeoisie, nous savons d'avance, sinon tout ce qui s'y dira, du moins tout ce que ne pourra ni s'y dire, ni s'y faire. Il nous semble qu'un seul écart trop marqué de langage ou de tenue suffirait à ébranler les murs, en tout cas disperserait l'assemblée aux quatre

vents. Et la seule pensée d'un tel écart terrifie les plus audacieux. Chacun, de toute la masse de son âme, obéit à la convenance, pendant que les parties de son corps obéissent aux arrangements de la pesanteur, et sans moins d'abandon.

Les deux dames Barbelenet, Pierre Febvre, et moi, endimanchés dans cette voiture qui faisait route vers une église de pélerinage, on aurait pu croire aussi qu'il y avait là peu de liberté pour les propos et les événements. J'étais en train de m'apercevoir du contraire.

Il était déjà merveilleux que Pierre Febvre eût trouvé en lui la force d'être incorrect à ce point. Mais ce qui tint du prodige, ce fut l'absence complète de scandale autour de ses paroles. Comment l'énormité qu'il venait de dire pouvait-elle prendre, au milieu de nous quatre, un aspect si naturel ?

Madame Barbelenet, après avoir tout juste froncé les sourcils, les avait progressivement relevés. En même temps, elle avait redressé la tête. Elle semblait vouloir augmenter d'un peu la distance qui la séparait de Pierre Febvre, mais sans qu'on pût savoir si c'était pour lui marquer de l'éloignement ou pour le considérer avec plus de recul. Au contraire, Cécile s'était penchée vers nous.

Puis Madame Barbelenet me regarda d'un œil scrutateur, ou plutôt comme on cherche la trace d'un coup sur un visage. Cécile me regarda aussi, mais c'est à mes yeux mêmes qu'elle en voulait. On eût dit que des pensées se retiraient aussi loin

que possible au fond des yeux gris-vert pour prendre leur élan et tomber en plein sur moi.

Madame Barbelenet, enfin, ouvrit la bouche :

— Dieu merci, vous n'avez pas souvent entendu des discours comme ceux que vous fait notre cousin ? J'ai presque envie de dire « mon neveu », vu qu'il a l'âge de l'être, et que sa mère, jadis, fut une vraie sœur pour moi. J'ai passé deux fois un mois entier de vacances avec elle, quand j'étais jeune fille, dans la superbe propriété que mon oncle, le président Le Mesnil, avait dans la Drôme. C'est son portrait que vous avez vu dans le salon, au-dessus du piano. Et mon oncle le président était à ce moment-là, mon cher Pierre, le tuteur de votre mère. Vous ne savez probablement pas, que c'est là, dans la propriété du président, un jour où l'on recevait un peu de monde pour le début de la chasse, que nous avons rencontré pour la première fois le jeune homme qui devait plus tard demander la main de votre mère ? Oui. Et je puis même bien vous dire que monsieur votre père eut l'air d'hésiter quelque temps s'il ferait plutôt la cour à votre mère ou à moi. Je le félicite, d'ailleurs, d'avoir fini par si bien choisir.

— Il me semble que ma mère m'a conté cela, jadis.

— Il est vrai que vous avez si peu vu votre mère, depuis que vous n'êtes plus un enfant. Le collège d'abord, puis votre métier. La mère de notre cousin — ajouta-t-elle en s'adressant à moi — est morte

pendant qu'il faisait l'une de ses premières traversées. Il est certain que l'influence maternelle lui a toujours un peu manqué. Et vous allez me dire, mademoiselle, que vous vous en étiez aperçue.

Là-dessus, elle fit un rire très majestueux.

Elle reprit :

— Vous avez oublié de nous apprendre, mon cher Pierre, où en est votre père avec sa chasse ? Car on peut dire, mademoiselle, que la chasse a tenu une place peu commune dans la vie du père de notre cousin. C'est en chassant, somme toute, qu'il s'est marié, et je me demande si ce n'est pas la chasse qui l'a rendu veuf.

— Oh !

— Mais oui, mon cher Pierre. Vos parents sont restés, cette année-là, huit jours de plus à la campagne, dans l'arrière-saison, et une campagne très humide, malgré l'état où était déjà votre mère, tout cela à cause d'une partie de chasse que ces messieurs avaient projetée.

— Mais vous savez bien que ma mère avait été très malade, l'année précédente.

— Raison de plus, mon ami. Les hommes sont souvent bien égoïstes. Les jeunes filles doivent se mettre cette idée dans la tête, de façon à n'être pas trop déçues par la suite. Oui, bien personnels, bien portés à croire que tout va pour le mieux quand ils sont eux-mêmes satisfaits de ce qui les occupe.

Elle soupira.

— Croyez-vous, mon cher Pierre, que votre mère

aurait résisté aussi longtemps que moi, s'il lui avait fallu vivre dans la maison où je vis ?

***

Mais nous arrivions à Notre-Dame d'Echauffour, par une longue descente régulière.

Le claquement plus vif des pas du cheval, les roues chantant sous le frein comme la meule du rémouleur, un coup de soleil, admis libéralement par de beaux nuages, l'air tiède, l'odeur distincte de la terre, l'approche des maisons, le sentiment de l'étape, tout cela me donna soudain une ivresse, que mon âme avait sans doute d'autres raisons encore d'accueillir.

Mes pensées perdirent une partie de leur poids. Elles s'élevaient en bourdonnant. Je n'avais plus le goût de les maintenir liées entre elles. Je me moquais de savoir si elles s'accordaient. La prévision, le souvenir, devenaient en moi quelque chose de si nouveau que je ne les reconnaissais plus. Je me mis à imaginer un charretier qui mène ses chevaux, au matin, le long d'une route. Il a bu du vin blanc. Il marche entre deux lignes de peupliers encore sans feuilles, mais verdissant déjà. Il ne pense à rien ; mais il est suspendu à cent pensées bien plus douces de ne pas lui appartenir. Il n'a que l'ombre et le reflet de cent pensées qui passent au-dessus de lui, arrondies et légères comme ces nuages que je vois là-haut, bien meilleures de n'être pas ses pensées

à lui, comme si la route et le vin les avaient rendues universelles.

Je me disais : « Rien n'est aussi bon que ceci. A côté, tous les autres bonheurs semblent enfermer une malédiction secrète. Ils sentent la fièvre et le sang. Ils sentent l'effort et la servitude. Tous les autres ont de quoi faire peur, car on dirait qu'ils nous veulent quelque chose. L'amour même, je le supplie de s'alléger assez, pour pouvoir flotter au niveau de cette griserie. Je refuse d'entendre s'il réclame davantage. Tiède soleil, chant des roues, odeur du sol, maisons mêlées ! Que l'amour même accepte cette proximité sans lien de plusieurs existences délicieuses, et leur élévation, toutes ensemble, par l'ivresse de l'âme, au niveau des nuages universels ! »

XIV

Marthe m'avait dit :

— Si vous voulez vous arranger un peu, montons dans ma chambre.

Après tant d'heures de route, j'avais évidemment besoin de refaire ma toilette. Les autres aussi, puisqu'en somme nous arrivions tous de voyage. La maisonnée était dispersée dans toutes les pièces. La bonne s'occupait du repas, et je crois que Cécile, depuis un instant, l'avait rejointe dans la cuisine. Nous montâmes donc au premier étage, sans que personne fît attention à nous.

Marthe referma la porte, poussa la targette.

— Comme cela, vous serez tranquille.

Elle ajouta, d'un ton peu convaincu :

— Je puis vous laisser seule, si vous le désirez.

— Pas du tout. Vous ne me gênez en aucune façon. Je vais juste me laver les mains et me donner un coup de peigne.

Je ne jetai qu'un regard sur l'installation de

Marthe. J'ignorais si elle était fière de l'arrangement de sa chambre, ou si, au contraire, elle n'en avait pas un peu honte. De sa part, les deux choses étaient possibles. Je me contentai donc de lui dire, le dos tourné à l'ensemble de la pièce :

— C'est très gentil, votre chez-vous.

Mais j'avais eu le temps d'apercevoir un dessus de lit, entièrement fait à l'aiguille, et tout gorgé des heures de triste travail qu'il avait coûté derrière des vitres mouchetées d'escarbilles. J'avais eu le temps de respirer une odeur de sagesse si désolante, qu'on rêvait soudain d'être une femme insolemment vêtue, répandant des parfums, des rires charnels et la lumière de ses épaules dans les velours d'un restaurant de nuit.

Je m'approchai de la table de toilette. J'étais heureuse de retrouver une glace. La dernière dont j'avais profité, c'était à F***-les-Eaux, dans la salle de l'hôtel où nous avions déjeuné : un étroit panneau, trop loin de notre table, où je ne pouvais me voir qu'à la dérobée.

J'eus autant de plaisir à plonger mes yeux dans le miroir de Marthe, qu'un promeneur qui a la gorge poussiéreuse, à boire un verre d'eau fraîche. J'en avais réellement soif. Je me répétais, avec un sentiment concentré et presque rageur : « Moi, je suis belle. Moi, je suis une femme belle et désirable. Je pourrais avoir les épaules nues, des fards, une parure aux cheveux, le désordre devant moi et les arômes d'une table élégante. Je ne suis pas faite

pour broder un couvre-pied en dix-huit mois. J'ai horreur de cette chambre, horreur de cette odeur de sagesse pareille à un relent de placard. »

Et tout en me passant un peu de poudre au visage — pas assez, pas autant que je l'aurais voulu — je me disais : « Si Pierre entrait ici brusquement, je crois que je lui tendrais ma bouche, devant cette petite Barbelenet. » Et je me mordais la lèvre.

Marthe était venue très près de moi. Ses yeux, dans la glace, me regardaient, cherchaient les miens, avec tant d'insistance et d'émotion que je finis par y prendre garde.

— Eh bien, Marthe ?

Elle approcha encore, posa la main sur le bord de la toilette, baissa le front.

— Vous ne viendrez plus ici ? mademoiselle Lucienne.

— Comment ? Que voulez-vous dire ?

Elle recula d'un pas, tourna la tête.

— Vous ne viendrez plus nous donner de leçons ?

— Je ne vous comprends absolument pas.

— Je veux dire... quand vous n'habiterez plus le pays ?

— Quand je n'habiterai plus le pays ?

— Mais oui...

Elle alla s'asseoir sur un fauteuil, le menton dans ses mains.

— Oui... quand vous serez mariée.

— Mariée ?

— Oh ! vous avez tort de vous méfier de moi.

Je trouve cela très juste. Vous pensez bien que je ne suis pas assez bête pour me comparer à vous.

— Je vous assure, ma petite Marthe, que je ne vous comprends pas.

— Cécile s'imagine que je vais vous détester. Ça la consolerait. Je crois qu'elle est presque aussi sotte que méchante... Au contraire, je souhaite que vous ne soyez pas malheureuse. Si on m'avait laissée aller aujourd'hui à Notre-Dame d'Echauffour, j'aurais fait une prière pour vous... pour vous, pas pour lui, non, pas pour lui.

— Ma petite Marthe !

— Mais c'est tout de même triste que la vie soit faite comme ça. Lui n'a eu aucune peine à se faire croire de vous... comme il s'était fait croire de moi. Et moi, si je n'avais pas trouvé moyen de vous dire un mot, ce soir, est-ce que vous auriez même fait attention à moi ? est-ce que vous vous seriez rendu compte ?

— Je me rends compte de plus de choses que vous ne pensez, Marthe.

— Bah ! Vous m'auriez oubliée aussi vite que n'importe laquelle de vos élèves. Ça, ce n'est pas juste, parce qu'il n'y en aurait peut-être pas une autre qui aurait fait pour vous...

Là-dessus, sa voix se troubla. Je sentis que des sanglots lui venaient.

— Marthe, vous êtes folle. Vous êtes une chère petite fille, ma chère petite sœur. Je ne vous oublierai jamais. Je ne vous abandonnerai pas.

Elle se laissa embrasser, me regarda, hésita un peu, puis :

— Est-ce que vous trouvez que j'ai des dispositions pour le piano ?

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Mais oui, Marthe, de grandes dispositions... et pourquoi ?

— Pour rien.

Elle réfléchit encore.

— C'est à Marseille que vous irez, n'est-ce pas ?

— A Marseille ?

— Oui... je veux dire... à ce moment-là. C'est presque forcé... Mais vous serez seule très souvent... Il me semble que ça vous distrairait plutôt d'avoir à vous occuper de musique... avec quelqu'un... Oh ! vous n'avez pas pu bien me juger. Je suis capable de travailler beaucoup plus.

Ses yeux brillaient. Je me sentais gagnée de tous côtés par l'épanchement rapide de son âme.

— Marthe, Marthe ! Je crois que nous sommes en train de dire des folies. Vous parlez, comme si elles étaient arrivées, de choses... dont il n'a même jamais été question.

J'ouvris la porte de la chambre.

— On nous attend sans doute en bas.

Elle tardait à sortir. Je voyais bien qu'elle ne prêtait pas la moindre importance aux protestations que je venais de faire.

— Dites-moi tout de même... que vous ne dites pas non ?

— Comme vous êtes têtue, ma petite Marthe, et Dieu sait pour quelles rêveries !... Enfin... je ne vous dis pas non.

***

J'avais M. Barbelenet à ma gauche, Madame Barbelenet en face de moi. Pierre Febvre était à la droite de Madame Barbelenet. Cécile et Marthe occupaient les deux bouts de la table, Cécile, entre Pierre et son père, Marthe, entre Madame Barbelenet et moi.

La table était servie avec beaucoup de soin. Tout marquait une certaine solennité.

Il nous était arrivé déjà d'être réunis tous les six dans le salon, mais jamais ainsi à table. Ce dîner était quelque chose qui avait lieu pour la première fois, et c'était ma présence, d'abord, qui le rendait nouveau. Je formais donc le point le plus sensible de la réunion, l'endroit où venait tout naturellement se ramasser la gêne commune. Malaise qui m'eût paru léger, si notre assemblée n'avait rien recélé de plus inquiétant que sa nouveauté même.

Au contraire, le dîner portait sur moi, comme une cérémonie chargée de sens. J'évitai d'y faire attention, autant que je le pus ; et mon esprit trouva une sorte de refuge provisoire dans la contemplation de Madame Barbelenet.

Son visage était devant le mien ; mes yeux le

cherchaient d'un mouvement spontané. Mais, en vérité, ce n'est pas assez dire. Son visage m'attirait activement, me traînait à lui, m'inclinait vers lui, comme la vue du travail à faire, du carré de terre à retourner, de la pièce de bois à finir, attire l'ouvrier, le penche sur l'ouvrage, malgré sa fatigue. Il se nouait un pacte pressant entre les traits de ce visage et mon attention. Je suivais le sillon qui séparait les joues de Madame Barbelenet de ses bajoues, l'autre sillon qui séparait le menton de sa doublure de graisse. Alors, j'étais arrêtée par la verrue. J'en faisais le tour. Mon regard s'irritait sur cette surface granuleuse, sur l'anneau presque rose qui serrait la base de la verrue, sur la touffe de poils grisonnants qui se tordait au sommet. Puis je partais d'un bond jusqu'à l'œil gauche ; j'avais l'impression de me suspendre à la paupière un peu bouffie, et le tremblement qui l'agitait de temps à autre, il me semblait le produire moi-même, rien qu'en laissant aller mon regard de tout son poids.

Puis le nez ample, et, comme on dit, bourbonien, me donnait une espèce d'envie de mordre, le sentiment de la nourriture, l'idée d'une masse profitable que le corps se réjouit d'absorber, et qui déjà fait cesser en nous l'impatience creuse de la faim.

Si bien que, par une sorte de cauchemar que je maintenais à l'état naissant, le repas me sembla commencer par une opération magique, qui faisait tomber dans le vide de mon corps un riche morceau de la substance de Madame Barbelenet.

Et ce fut la première nourriture effective, le potage aux pâtes dans mon assiette, qui me délivra de cette obsession, et me rendit à l'assemblée.

M. Barbelenet jetait des yeux inquiets et bienveillants, tantôt sur mon assiette ou sur les verres, tantôt sur sa femme. Sans doute, il tenait à vérifier si l'on avait bien mis les verres qu'il fallait pour le vin rouge et le blanc, si j'avais su me servir, si sa femme approuvait la façon dont s'engageait matériellement la cérémonie. Mais il ne se préoccupait tant des choses visibles, qu'en raison des choses invisibles qu'elles représentaient pour lui. Si le dîner débutait à peu près bien sur l'étendue blanche de la nappe, on pouvait espérer qu'il se développerait aussi favorablement dans l'autre espace où nos âmes prenaient position. Et ce n'est pas sans motif qu'il hésitait à interroger des yeux certaines régions de la table.

Marthe et Cécile, quoique placées l'une en face de l'autre, n'échangeaient pas un regard. Marthe, le buste un peu affaissé, fixait son assiette, tandis que sa fine main blanc-bleuté jouait avec le porte-couteau. Cécile tenait la tête et le buste bien droits, mais arrêtait son regard au milieu de la table. Elle semblait assez détachée de nous, ou du moins peu disposée à se mêler à nous par d'autres liens que ceux de la toute arrière-pensée.

Pierre Febvre m'aurait amusé, si la profondeur des sentiments divers que j'éprouvais l'avait permis. Son visage se couvrait soudain du même ruisselle-

ment de plis que pour sourire : tout y était, sauf le sourire même. Sa facilité habituelle à s'accommoder des situations et à en tirer du plaisir lui manquait un peu. L'entrain qu'il faut pour offrir une cigarette au chef de la peuplade, se laissait dominer en lui par l'agacement d'être obligé de le faire une fois de plus, quand soudain l'on serait si heureux d'être ailleurs. Il m'adressait de temps en temps un coup d'œil de complice, de camarade, de naufragé à naufragé. Il examinait rapidement le père Barbelenet ; un peu comme l'on doit regarder, à bord, un manœuvre, avant de lui demander un travail trop compliqué pour lui — mais, réflexion faite, on y renonce. Sur Madame Barbelenet, qui lui fermait tout l'horizon à gauche, il laissait glisser un regard de coin, avec l'air de dire : « De ce côté, évidemment, c'est plus sérieux. »

***

Madame Barbelenet renversa un peu la tête, et se pencha vers Pierre Febvre. Sa main droite était allongée sur sa fourchette ; sa main gauche, sur un long tube de pharmacie porté de biais par la table, comme ces bâtonnets de marbre qui soutiennent les mains des statues. Et la paupière gauche se mit à trembler, comme si les mots difficiles allaient justement sortir par là.

— Mon cher Pierre, avez-vous eu l'occasion de demander à votre père si la saison était bonne dans le Midi ?

— Je vous dirai qu'il est presque aussi négligent que moi pour écrire. Nous sommes, en général, très mal renseignés l'un sur l'autre. Je suppose qu'il a des douleurs, parce que c'est à peu près son époque, et je ne pense pas qu'il chasse, puisque la chasse est fermée ; à moins qu'il n'ait réussi à persuader le maire d'organiser une battue.

— Il y a pourtant des actes graves, dans la vie, qu'on ne peut pas faire sans qu'un père soit consulté.

— Ah ! vous croyez ? Oui... c'est vrai... Est-ce que vous trouvez que quitter une Compagnie qui fait le Sénégal, pour une autre qui fait l'Amérique, ce soit un acte grave ? Non, hein ?...

— Cela doit dépendre.

— Je vous demande ça, parce que, quand je me suis décidé à changer de Compagnie, l'autre année, j'ai complètement oublié de tenir mon père au courant. Ce qui s'appelle oublier. Il ne l'a su qu'en recevant une carte postale de New-York. Et c'est en mettant ma carte postale dans la boîte que je me suis aperçu de mon oubli. Remarquez que ça n'avait aucune espèce d'importance pratique. En ce qui me concerne, mon père n'en est pas à soixante degrés de longitude près. Et il n'aurait pas fait la moindre objection. Mais enfin, il y a les questions de forme.

— Et il y a aussi, comme vous le sentez bien vous-même, des actes plus graves qu'un changement de Compagnie.

— Surtout à l'âge de notre cousin Pierre, dit

M. Barbelenet. Il est certain qu'à mon âge, avec les habitudes que j'ai prises, s'il me fallait changer de Compagnie, ce serait un joli bouleversement pour moi. Mais quand j'avais votre âge, je serais très bien passé de l'Est au Nord, ou de l'Orléans au P.-L.-M.

Malgré l'apparence, le père Barbelenet n'avait pas dit cela par simple niaiserie. Il avait senti le désir que nous avions tous, plus ou moins, d'éviter un resserrement trop brusque de la situation, et il avait jeté la première idée venue, comme un ouvrier glisse un bout de bois entre la pièce qu'il travaille et l'étau. Je pense que chacun lui en sut gré, et d'abord Madame Barbelenet, dont le caractère n'était pas d'expédier les cérémonies.

Un nouveau plat eut le temps d'arriver, de circuler autour de la table. La présence de la bonne tempéra nos pensées.

Puis Madame Barbelenet reprit :

— D'ailleurs, il sera peut-être convenable que je lui écrive. Vous m'avez été un peu confié ces derniers mois, mon cher Pierre, en somme. Mais oui ; Nous étions votre seule famille, par ici. Vous l'avez bien compris en venant nous voir dès le début ; et il est évident que, sans nous, rien de ce qui vous intéresse n'aurait tourné de la même façon.

Pierre Febvre eut un léger froncement de sourcils, et me regarda. L'idée de Madame Barbelenet devait lui être désagréable. Il avait l'esprit assez agile pour en apercevoir la vérité et même pour lui donner

en une seconde toutes sortes de développements auxquels Madame Barbelenet ne songeait pas. Puis il sourit un peu, et je sentis qu'il aurait eu besoin à ce moment-là d'être délivré par son « Ha ! Ha ! Ha ! », et haussé du coup à une conception moins piteuse du destin.

— Quant à vous, mademoiselle Lucienne, personne ne peut, dans la circonstance, vous remplacer auprès de madame votre mère.

Je rougis, comme je ne l'avais jamais fait de ma vie. Jamais non plus je ne m'étais sentie si petite fille devant quelqu'un. Je fis appel à toutes mes forces de mépris ; je tâchai de ramasser vivement toutes mes raisons de juger Madame Barbelenet sotte, surannée, grotesque ; je pensai à sa verrue, à ses bajoues, à sa paupière tremblante, au portrait de l'oncle, au cache-pot de cuivre, à « Veullyez vous asseoir », tout cela en vain. L'autorité de Madame Barbelenet tombait sur moi, m'inondait, m'éblouissait, comme la lumière d'un projecteur, Je ne trouvais plus rien en moi pour riposter, ni même pour m'abriter.

Dans le ton de voix de Madame Barbelenet, je croyais discerner, peut-être à tort, derrière une bienveillance protectrice, des nuances de regret et de sévérité. Je croyais entendre, autour de la phrase toute simple qu'elle venait de me dire, ronronner maintes réflexions ironiques ou désobligeantes. Mais je me courbais là-dessous avec des sentiments d'esclave. Je ne me demandais pas de

quel droit Madame Barbelenet se permettait d'être sévère : je me félicitais qu'elle ne le fût pas davantage ; et il devait y avoir dans mes yeux je ne sais quel remerciement humilié.

J'en avais honte, vis-à-vis de moi, comme vis-à-vis de Pierre. Je me disais : « Pourvu qu'il ne m'examine pas en ce moment ! Je suis tout à fait indigne de lui. » Quant à l'idée que Cécile pouvait suivre sur mon visage les affaissements de ma fierté, elle m'était insoutenable.

J'enviais ceux qui ont à résister, ceux qu'on persécute : « Que n'ai-je à défendre mon bonheur contre tous les Barbelenet du monde réunis ! Comme j'aurais du courage ! Quel plaisir, de se cramponner, de se crisper, de se mettre en boule ! Quel soulagement d'avoir en face de soi, hors de soi, et, si je puis dire, du côté de la peau où n'est pas notre chair, quelqu'un que nous appelons l'ennemi, sans équivoque. »

Madame Barbelenet ajouta :

— Il me semble que toute démarche, de qui que ce soit, auprès de madame votre mère ne sera convenable qu'autant que vous aurez mis vous-même madame votre mère au courant.

Elle fit une pause.

— Les torts que peuvent avoir les parents n'empêchent pas qu'on leur doive certains égards. Il y a moyen de leur faire sentir respectueusement qu'on n'a pas attendu leur avis pour se décider. C'est déjà une leçon suffisante qu'on leur donne.

Puis, après un nouveau silence :

— Je ne suis pas du tout pour les mauvaises mœurs modernes. Et les enfants qui récompensent les sacrifices de leurs parents par l'insoumission et l'ingratitude, personne ne les blâme plus que moi. Mais si j'avais obligé mes filles à se débrouiller seules pour gagner leur pain, je trouverais tout simple qu'elles ne me consultent que pour la forme ; et je ne serais pas jalouse, si elles cherchaient dans une autre famille la sollicitude, la protection, qu'elles n'auraient pas eues de moi. Pierre, n'êtes-vous pas de mon avis ?

A ce moment, je fis attention, je ne sais pourquoi, au goût de ce que je mangeais. Je m'aperçus qu'il y avait sur mon assiette une tranche de viande, et qu'un magnifique gigot occupait le milieu de la table. Je me dis que j'avais le droit de m'en apercevoir, sans manquer de respect à mes plus chères pensées, puisque l'hymne de Pierre Febvre en l'honneur de la cuisine des Barbelenet — « cuisine profonde ! » — se mêlait dans ma mémoire aux premiers tremblements de l'amour.

Alors il s'éleva soudain devant mes yeux toute une représentation de la vie, vaste, accueillante et diverse comme une cathédrale. Le goût du gigot, la famille Barbelenet, mon aventure, mes émotions les plus sublimes, y trouvaient place avec une étrange facilité. Tout un monde, couleur cuivre et sang noir, où la circulation d'une forte nourriture rend savoureuse l'obéissance au destin ; où la beauté et l'amour

s'enracinent dans une matière drue, dont la chair des Barbelenet fait partie, y compris la verrue maternelle ; où les pensées divines peuvent naître d'un tas de Barbelenet assemblés et du vin que le plus naïf d'entre eux me verse en ce moment.

***

Vers la fin du dîner, Cécile avait quitté la pièce, sous je ne sais quel prétexte. Marthe l'avait suivie des yeux, puis était revenue à sa tranquille attitude, qu'on eût dit d'une convalescente. Nous continuâmes à parler.

Peu à peu, le départ de la sœur aînée devint pour moi quelque chose de sensible, puis de poignant, puis d'insupportable. Il me semblait qu'un trou, imperceptible d'abord comme une piqûre d'aiguille, s'élargissait peu à peu, béait de plus en plus, jusqu'à prendre les dimensions d'un gouffre.

J'eus envie de dire tout haut : « Qu'est-ce que fait donc Cécile ? » J'essayais bien de me la représenter dans la cuisine, donnant un ordre à la bonne pour le café, ou l'aidant à disposer les tasses sur le plateau ; ou dans sa chambre, arrangeant ses cheveux. C'était impossible. L'image était repoussée ; comme lorsque nous nous efforçons d'avoir un rêve : nous l'appelons, nous nous le dictons, nous nous le décrivons, mais il refuse de s'installer ; et à sa place un puissant cauchemar, tout prêt déjà, vient se faire vivre.

Puis mon cœur se mit à battre, mes tempes à se

serrer. Je me répétais inutilement : « C'est la fatigue de ce repas. C'est l'émotion que j'ai eue. C'est le vin du père Barbelenet qui me monte à la tête. »

Je regardai Pierre. Je regardai Madame Barbelenet. Elle parlait de gens de sa famille, qui habitaient Paris, et discutait avec M. Barbelenet de l'emplacement exact de l'église Saint-Roch. Pour un peu, j'aurais discuté avec eux, dans l'espoir de ne plus penser à Cécile, et pour lui laisser le temps de reparaître.

Puis mon malaise acheva de devenir physique. Je me dis que je devais être pâle, que je devais avoir l'air d'une personne qu'un repas trop lourd a incommodée ; donc que je pouvais me lever et sortir, en balbutiant n'importe quoi, sans qu'on eût à s'en étonner.

***

J'entrai dans la cuisine. La bonne tapotait sur un grand filtre à café.

— Mademoiselle Cécile n'est pas là ?

— Non, mademoiselle.

— Vous ne l'avez pas vue ?

— Je ne l'ai pas vue.

— Ah bon ! Elle est peut-être dans sa chambre.

— Non, elle n'est pas dans sa chambre. J'en viens. Je suis allée y prendre ces petits napperons, que nous rangeons dans son armoire. Vous avez besoin de quelque chose ? mademoiselle Lucienne.

— Non, non, merci. C'est très bien.

Alors, sans plus délibérer, je traverse le vestibule, je sors de la maison.

Voilà soudain la nuit, le vent, les lumières de la ligne.

Je regarde un instant, comme on regarde le ciel pour retrouver la Grande-Ourse. Les feux reprennent pour moi leurs places : au fond, tout près, plus loin. Je vois luire le morceau de rail, où j'ai l'habitude de commencer mon passage à gué de la ligne.

Parmi tous ces feux, bien distribués maintenant, aucun ne bouge. Je me mets à enjamber les voies. Je suis la seule direction que je connaisse. Je prends garde surtout aux fils de signaux, qui luisent moins que les rails et qui, tendus plus haut, trompent davantage le pas. Je vais droit sur ce grand lampadaire, auquel je me suis accrochée, le soir où j'ai fait ma première traversée de la ligne. Alors, je vois qu'il y a quelqu'un contre le fût du lampadaire ; quelqu'un qui ne remue pas, et qui a l'air d'attendre. La lumière du lampadaire, qui se répand là-haut dans le noir, éclaire à peine ce corps, que l'on confond presque avec le fût.

Je tâche de diminuer le bruit de mes pas sur le ballast, et de suivre plutôt les longues traînées d'ombre. J'arrive à trois voies de distance de ce quelqu'un, qui est une femme.

Elle m'a entendue ; elle se retourne. Elle fait le geste de se cacher contre le lampadaire, puis celui de s'élancer plus loin à travers les voies.

Je crie :

— Cécile ! Cécile !

Elle hésite. J'ai le temps de bondir jusqu'à elle, sur l'entre-voie.

— Cécile, que faites-vous là ?

La lumière du lampadaire, qui tombe d'aplomb sur nous, mais qui semble toute mêlée de nuit comme celle de la lune, laisse plusieurs creux d'ombre dans le visage de Cécile. C'est une Cécile déjà transfigurée que j'interroge.

— Que faites-vous là ?

Elle regarde de côté, comme si elle voulait fuir. Puis elle me regarde en face, de ses yeux qui sont deux grands trous noirs ; et ses lèvres remuent, d'un mouvement que cette pâle lumière d'en haut rend excessif :

— Laissez-moi. Je ne vous demande rien.

— Cécile, je vous en supplie. Revenez avec moi... et jurez-moi... mais revenez d'abord.

— Non.

— Qu'avez-vous ?

— Je n'ai rien. Laissez-moi. Je ne demande rien à personne.

— Je vous en prie, ma petite Cécile !

— Pourquoi me poursuivez-vous jusqu'ici ? Vous n'avez pas à vous occuper de moi. Vous avez ce qu'il vous faut ? Eh bien, alors ?

— Comment ? J'ai ce qu'il me faut ?

— Vous n'avez plus besoin de moi, maintenant ? Alors, qu'est-ce que ça peut vous faire que je fasse ce qui me plaît ?

— Vous ne savez plus ce que vous dites, Cécile. Venez avec moi.

— Je sais très bien ce que je dis. Je ne suis pas folle du tout. Personne ne m'empêchera de faire ce que j'ai décidé. D'ailleurs, qui est-ce que ça gêne ?

— Oh ! Et vos parents ? Et nous tous ?

— Peuh ! Il est temps que je pense à moi.

— Cécile, ma petite Cécile !

— Dites-moi... il y a une chose que je voudrais savoir... Je ne me rends pas bien compte. Est-ce que Marthe souffre beaucoup, vous croyez ?

— Souffre beaucoup ?

— Oui, de toute l'histoire ?

— Mais...

— La petite garce ! Elle est capable de trouver encore un biais pour ne pas souffrir. Vous voyez que je deviens grossière. Ah ! Ah ! Vous ne me connaissiez pas comme ça.

— Vous me faites peur, Cécile.

— En tout cas, vous n'avez pas à vous plaindre de moi. Ce n'est pas que vous m'ayez montré beaucoup de sympathie. Mais moi, on ne m'aime pas. C'est entendu.

— Où prenez-vous cela, Cécile ? Moi, je vous aime bien.

— C'est vrai, vous avez couru après moi pour savoir ce que j'étais devenue. C'est déjà quelque chose. Il n'y a tout de même que vous qui y ayez pensé. Hein ? La petite garce n'a pas bougé de sa

chaise. Elle sirote son café. Et votre Pierre Febvre ? Ah ! Ah !

— Taisez-vous ! Vous n'avez pas honte de tout ce que vous dites ?

— C'est ça. Taisons-nous... Voilà mon train qui arrive. Allez-vous-en ! Vous n'avez pas envie de passer dessous avec moi ? Alors, allez-vous-en ! allez-vous-en, je vous dis !

Je vis un feu naître au bout de la ligne, un feu minuscule encore, mais qui, par cela seul qu'il bougeait, devenait plus énorme que tous les lampadaires dressés — comme un obus tiré droit sur nous par le bas du ciel.

Et le murmure qui l'escortait, à peine saisi de l'oreille, n'était pas moins formidable à l'esprit qu'un de ces tonnerres continus qui accablent les nuits d'août.

Alors je m'accrochai à Cécile, je la tirai en arrière, je réussis à la jeter contre le lampadaire. Et sans savoir si son dos allait ou non se meurtrir sur l'angle du fût, je me cramponnai par les deux mains à deux des lattes de fer, écrasant le corps de Cécile entre ma poitrine et le fût.

Elle se débattait, elle forçait des deux mains pour écarter ma poitrine ; tandis que les yeux gris-vert me dardaient de la haine avec une espèce de vitesse désespérée.

Le train grondait. Comme je lui tournais le dos, je ne pouvais pas m'imaginer que ce n'était pas sur nous, en plein sur nous qu'il arrivait. Je ne pouvais

pas croire qu'il réussirait à rester dans les rails, que la petite saillie des rails suffirait à dévier d'un demi-mètre sa masse horrible. Je le sentais me défonçant les reins, nous déracinant, nous et notre mince appui, comme une herbe. Mais cette panique de mon corps ne faisait que serrer mes doigts plus furieusement autour des lattes.

Puis, dans un grand souffle, dans un grand tremblement du sol, la locomotive, comme une maison, son foyer rougeoyant, les lumières et les claquements des wagons — et l'idée que chaque portière était celle qui allait nous faucher.

Cécile me cracha au visage.

Enfin, le fourgon passa, traînant son feu rouge ; et le bruit du convoi était soudain devenu un hululement triste comme la mort, mais fuyant et inoffensif.

Je lâchai Cécile. J'essuyai le crachat sur mon visage. Je me mis à pleurer. Cécile me prit les mains, les serra, les porta à ses lèvres. Mes mains me faisaient mal.

Cécile les laissa retomber.

— Oh ! ce n'est pas pour vous remercier ! me dit-elle.

Je lui pris les mains à mon tour.

— Vous allez me jurer que vous ne recommencerez plus.

Elle regarda mes yeux mouillés de larmes.

— C'est bon. Je le jure.

— Tout à fait juré ?

— Oui... tout à fait juré.

Puis je lui dis :

— Quel était donc ce train-là ? Je ne le connaissais pas.

— Non, puisque vous n'êtes jamais passée à cette heure-ci. C'est le 14. Ce n'est qu'un express. Mais il marche bien.

— Maintenant, nous allons rentrer, et vivement. Qu'est-ce qu'on doit se demander là-bas ?

Nous recommençâmes la traversée des voies. Cécile me guidait discrètement.

Elle me dit :

— Nous monterons dans ma chambre sans faire de bruit. Vous vous passerez un peu d'eau sur les yeux. Moi j'ai peut-être besoin aussi d'un coup de peigne.

Nous entrâmes dans la maison avec de grandes précautions. Nous montâmes l'escalier en évitant de faire gémir les marches. Comme mes chaussures craquèrent une ou deux fois, Cécile me regarda en souriant.

Sa chambre était presque semblable à celle de Marthe.

Pendant que nous nous arrangions, Cécile me dit :

— Vous ne trouvez pas qu'on peut être un peu amies après ça ?

Son visage ne m'avait jamais paru si jeune, si débarrassé de sa dureté.

— Venez, Cécile, que je vous embrasse tout de même.

Elle s'y prêta de bonne grâce. Elle me dit dans l'oreille :

— Maintenant nous sommes quittes, n'est-ce pas ?

***

Nous retrouvâmes les autres, qui étaient debout, prêts à passer dans le salon.

— Ah ! vous voilà ! dit le père Barbelenet. Nous commencions à être inquiets. Rien de grave ?

— Mademoiselle Lucienne a été un peu indisposée, dit Cécile. Je lui ai fait prendre l'air autour de la maison. Et puis elle s'est reposée un instant dans ma chambre.

Pierre nous regardait, avec l'expression qu'il avait eue, le soir de la rencontre de Cécile, en lisant la plaque de la rue Saint-Blaise.

Madame Barbelenet nous regarda aussi, mais d'un air qui voulait dire que, sans nous croire sur parole, elle ne se mêlait pas de nos petits secrets. Quant à Marthe, c'est le fait que je m'étais promenée avec Cécile et l'avais accompagnée dans sa chambre, qu'elle retint seulement, je crois, et qui lui pinça le cœur.

Cécile reprit :

— Père, ne pensez-vous pas, qu'avant de quitter la salle à manger et vu les « circonstances » — elle ne put s'empêcher de souligner le mot d'une trace de ricanement — vous devriez offrir une bouteille de Champagne, de celui que vous avez fait venir l'autre année ?

— Ça, c'est une excellente idée, dit le père Barbelenet, qui ne demandait qu'à mettre en lumière les ressources de sa cave. « Il faut y envoyer la bonne. »

— Mais papa, envoyez donc Marthe. La bonne est assez occupée comme cela à servir le café dans le salon. Marthe saura très bien trouver. Et puis, ça lui fera plaisir. N'est-ce pas, Marthe ?

Marthe ne protesta point, mais en se levant me regarda avec un peu de reproche, comme si j'avais eu une complicité quelconque dans les paroles de sa sœur.

Avant qu'elle eût passé la porte, Cécile eut encore le temps de dire :

— Marthe sera si contente d'apporter elle-même le champagne que nous allons boire... en l'honneur des prochaines fiançailles de Mademoiselle Lucienne et de notre cousin Pierre... Car c'est bien un peu cela, n'est-ce pas ?

FIN

25-3

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 31 MAI 1922
PAR F. PAILLART, A
ABBEVILLE (SOMME)

0

SINGLE LIST JAN 15 1946

PQ
2635
O52L8

Romains, Jules
Lucienne

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY